



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

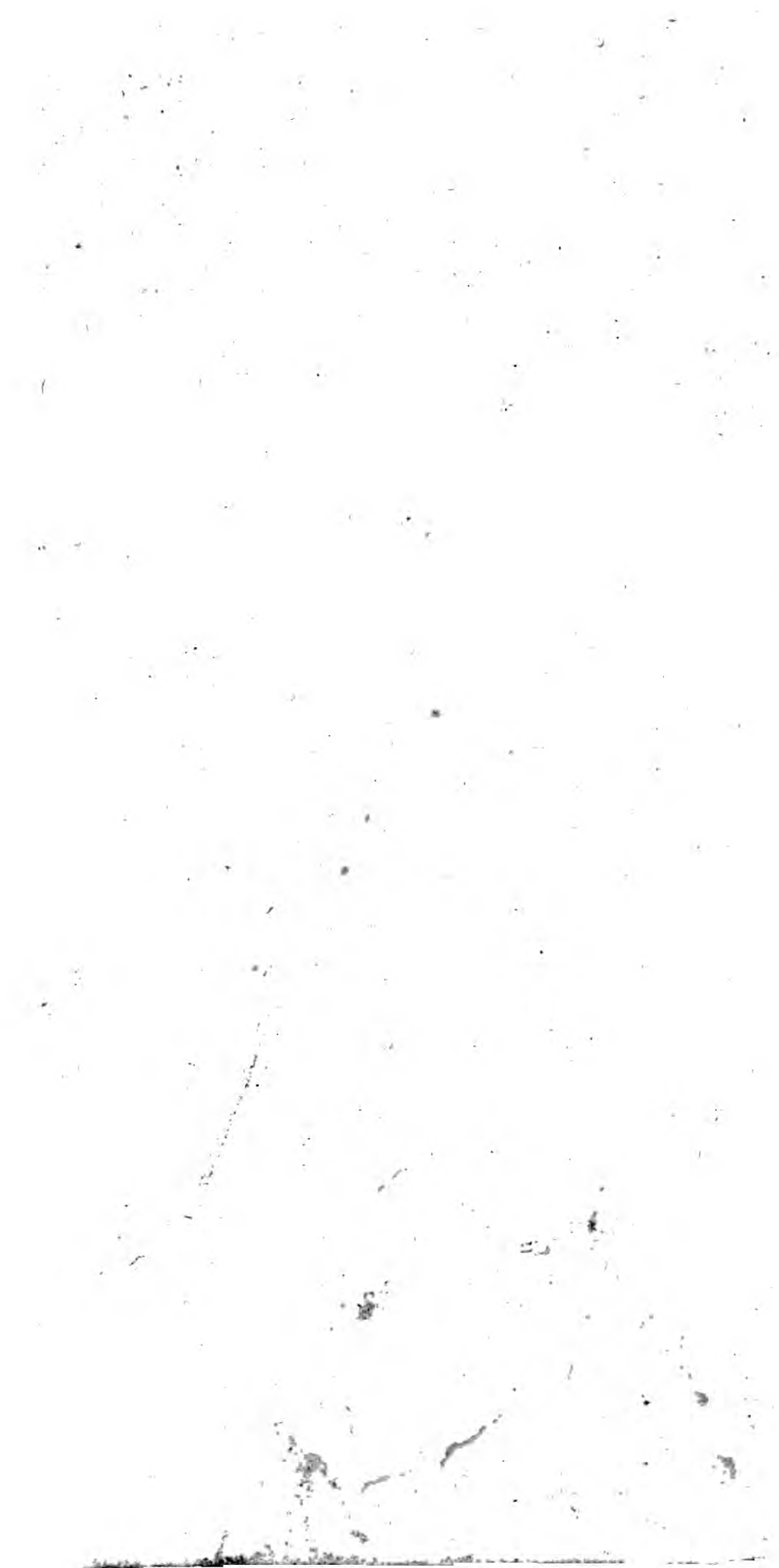


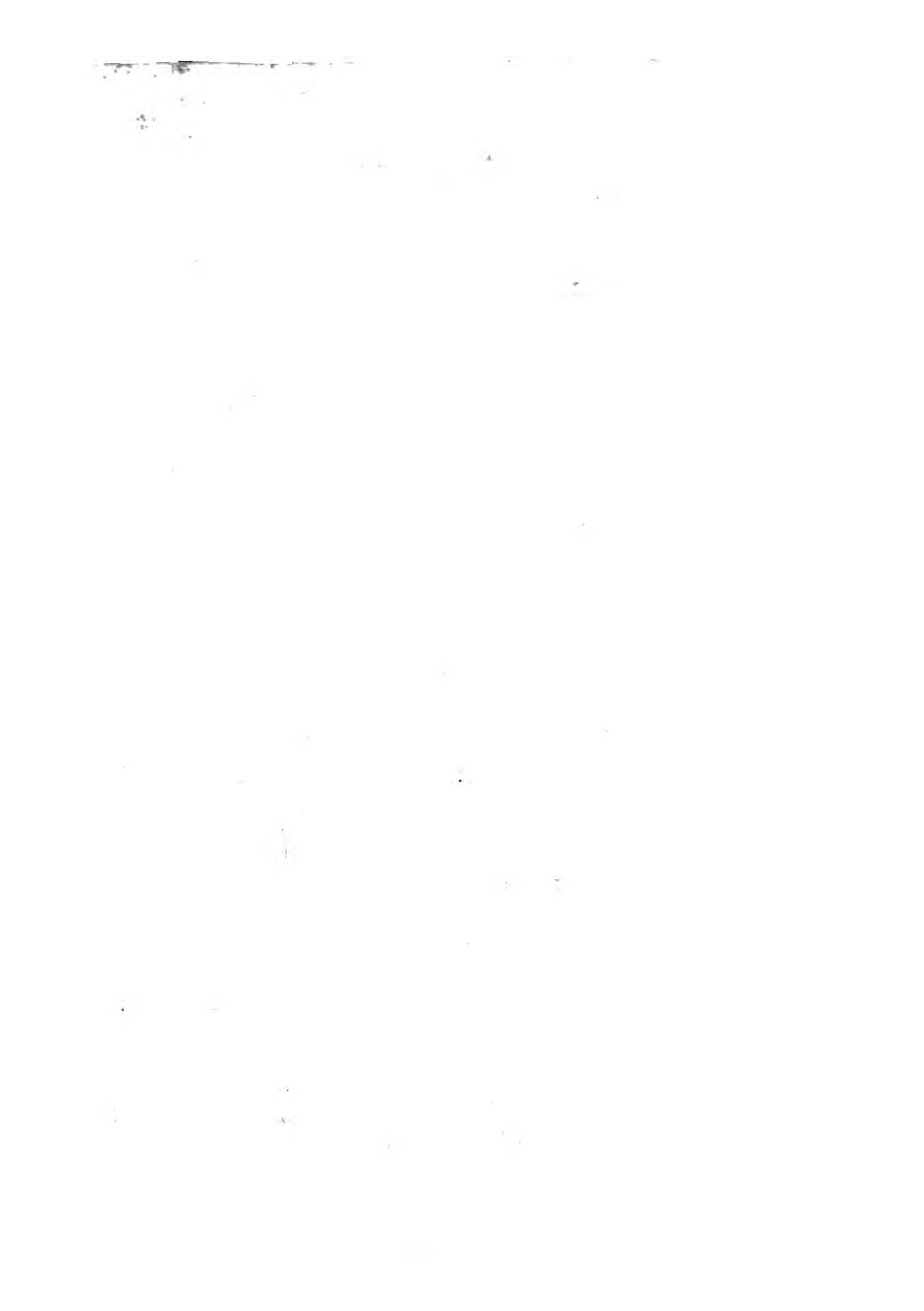


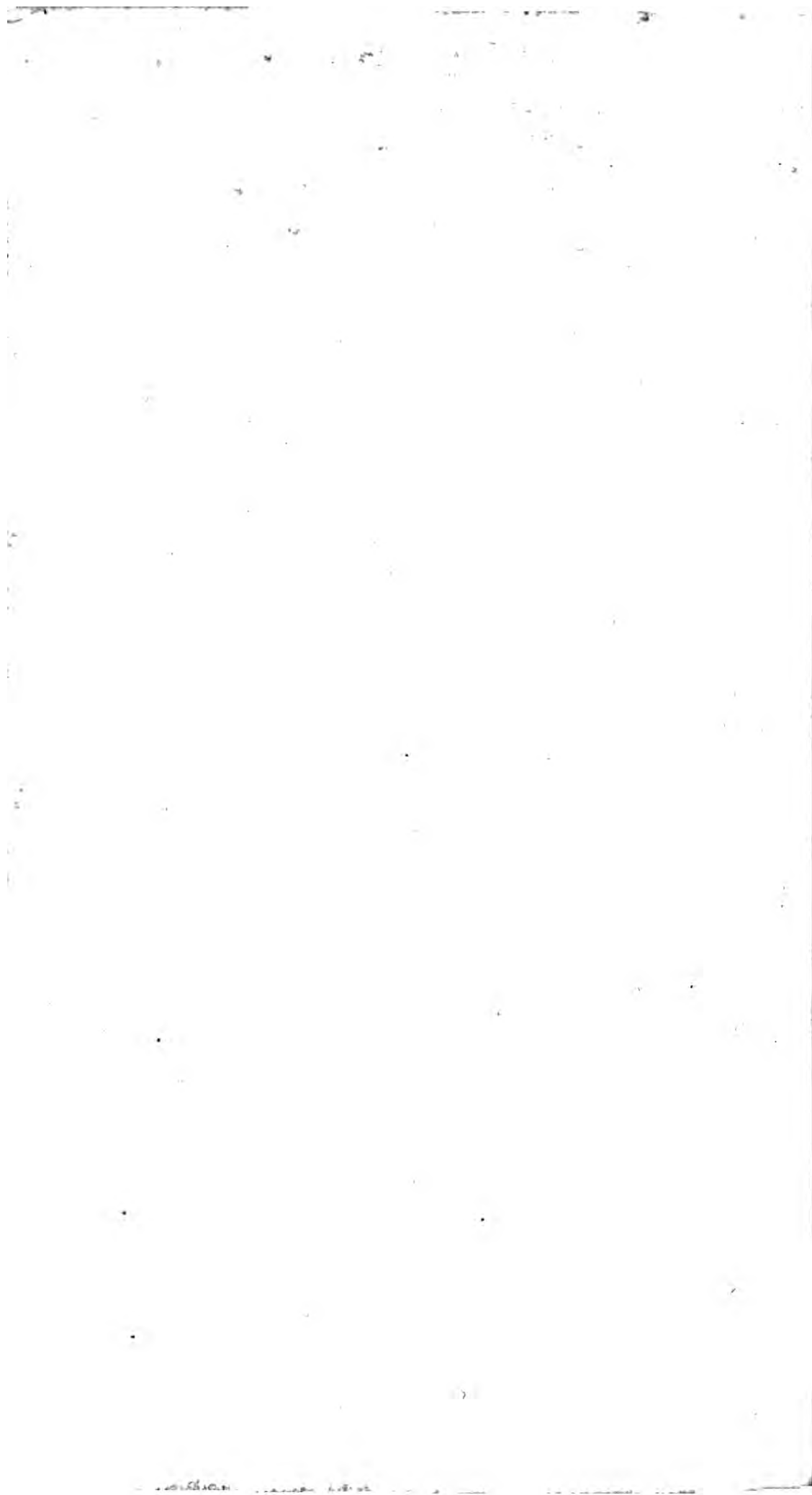
Zah. III B. 14, 15











LES
MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***,
AVANT SA RETRAITE.

TOME SECONDE.

1 2 3

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

LES
MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D*,**

AVANT SA RETRAITE,
CONTENANT
DIVERSES AVANTURES
qui peuvent servir d'instruction à ceux qui
ont à vivre dans le grand monde.

Redigés par M. DE SAINT-EVREMOND.

TOME SECOND.



M. DCC. XL.



TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

S O M M A I R E S

DU TOME SECOND

DES MEMOIRES

DE M. LE COMTE D***

Avant sa Retraite.

Rédigés par M. de Saint-Evremond.

LIVRE CINQUIEME.

LE Comte de ** revient à la Cour, où il est reçu agréablement, pag. 1. Faux prétexte dont son frere se sert auprès de la Reine & du Cardinal, pour faire sa cour, 2. Ce qu'il faut faire pour plaire aux Grands, 3. Son frere l'envoie à Bordeaux auprès du Prince de Conty, ibid. Il entre dans la confidence de ce Prince, & revient à la Cour rendre compte à la Reine de ses intentions, 4. La Reine lui donne un Régiment, ibid.

Tome II.

2

ij S O M M A I R E S

Le Comte apprend qu'un Magistrat s'étoit retiré du monde , il le va voir & lui déclare qu'il est dans la disposition de vivre dans la retraite , 5. Ce Magistrat lui en fait envisager toutes les difficultés , 6. Se voyant dans la faveur de la Reine , il ne pense plus à la retraite , 7. Il devient amoureux d'une des filles de la Reine , qui étoit Maîtresse du Duc de Guise , 8. Histoire de cette fille , 9, & suiv. Le Comte lui déclare son amour & se réjouit de se voir préféré au Duc de Guise , 12. Il est la dupe de sa vanité , ibid. Le Duc de Guise lui fait confidence que sa Maîtresse avoit une intrigue avec un homme à qui il vouloit faire donner les étrivières , 13. Le Comte croyant que c'étoit de lui dont il parloit , lui répond fièrement , ibid. Ils s'expliquent , & cette conversation persuade au Duc , que le Comte est son rival , 14. Le Duc en avertit son frere , qui lui en fait des réprimendes , ibid. Il reçoit ordre de se rendre à son Régiment , & part sans voir ni le Duc de Guise , ni sa Maîtresse , 15. A peine il y est arrivé qu'il reçoit une lettre de cette fille , qui lui fait des plaintes d'avoir découvert au Duc l'intrigue qu'ils avoient ensemble , ibid. Le Comte lui mande que c'est l'amour qu'elle a pour un Bourgeois qui a indisposé le Duc contre elle , 16. Elle est obligée

D U L I V R E V: iij

de se sauver en Guyenne avec son Bourgeois déguisé, ibid. Puis de sortir de France, & de se retirer à Bruxelles, 17.

Le Comte se trouve au siège du Quesnoi sous les ordres du Maréchal de Turenne, & à celui de Clermont sous les ordres du Maréchal de la Ferté, 18. Histoire d'un vieux Capitaine de son Régiment & de sa femme, ibid. & suiv. Au retour de la Campagne le Comte reçoit des Lettres de sa Maîtresse, & se résout de l'aller trouver à Bruxelles, 25. & suiv. Réflexions qu'il fait sur ce qu'il a toujours été la dupe des femmes, 26. Il feint d'avoir affaire à une de ses Terres, & envoie ses gens l'y attendre, 27. Il arrive à Bruxelles déguisé en domestique du Duc de Lorraine, 28. Il va loger chez un Bourgeois à qui il s'informe de sa Maîtresse, ibid. Ce Bourgeois lui conte toutes les intrigues qu'elle a eues depuis qu'elle est à Bruxelles, ibid. & suiv. Il la fait avertir qu'un Gentilhomme du Duc de Lorraine la veut voir, & on lui donne rendez-vous pour le lendemain, 29. Cette fille en avertit son Amant Espagnol, qui sur cet avis obtient un ordre pour le faire arrêter, 30. On l'arrête de la part de l'Archiduc, & il demande la grace de voir cette fille, qui lui est accordée, ibid. On le conduit chez elle, où il

iv S O M M A I R E S

trouve ce Dom Manrique qu'il avoit blessé à Madrid , 31. Le Comte avertit Manrique , en présence de cette fille , qu'elle les trompe tous les deux , 32. L'Espagnol la menace en mettant la main sur la garde de son épée , *ibid.* Cette fille se saisit de son épée , & en perce son Amant Espagnol , 33. Le Comte demeure caché dans une Cave le reste du jour , 34. Dès que l'affaire est apaisée , elle le fait venir dans sa chambre , 35. Elle lui jure qu'elle n'aime que lui , & ils font la paix , *ibid.* Elle obtient un passeport pour elle & pour ses gens , à la faveur duquel le Comte se sauve déguisé en Muletier , 36. & suiv. Il arrive à sa Terre , où il reste deux jours , & revient à Paris , 37. Il bénit Dieu d'être sorti si heureusement de Bruxelles . 38. Ce que devient cette fille , 39.

Le Comte n'est pas plutôt sorti de cette intrigue , qu'il se rembarque dans une autre , 40. Il devient amoureux de la nièce d'une Dévote , *ibid.* Portrait & caractère de cette fille , 41. Il lui déclare ses sentimens , auxquels elle répond de manière à lui faire sentir qu'il ne lui étoit pas indifférent , 42. Les espérances du Comte sont aussi-tôt renversées que conçues par la jalousie de la nièce contre la tante , & celle de la tante contre la nièce , *ibid.* & suiv. Le Comte s'étant

D U L I V R E V. v

trouvé à plusieurs assemblées de Dévotes avec lesquelles il parloit de Religion & de Morale , une d'elles le choisit pour lui résoudre un cas de conscience , 45. Portrait de cette Dame , ibid. & suiv. Le Comte va voir cette Dame ; Elle lui expose son embarras au sujet de son Directeur qui avoit de l'attachement pour elle, & qui étoit Curé d'une de ses Terres , 46. Le Comte lui répond que ce Curé est amoureux d'elle , & qu'elle l'aime aussi , 47. Elle est charmée de sa pénétration , ibid. & suiv. Le Comte lui conseille de ne plus avoir de commerce avec cet homme , & de le chasser de ses Terres , 48. Motif qui le portoit à lui donner ce conseil , 49. Depuis cette conversation , cette Dame fait son possible pour lui persuader qu'il est aimé d'elle , ibid. Le Comte ne peut s'accommoder de cette hipocrisie , & cherche à l'éviter , 50. Pour cet effet il lui écrit , & lui marque que son caractère de Dévote l'obligeoit de ne la plus voir , 51. Elle lui fait une réponse pleine de rage & de désespoir , ibid. Le Comte retourne la voir , & lui représente le tort qu'elle feroit à sa réputation , si on la voyoit changer d'état , ibid. Elle persiste toujours , & lui fait promettre qu'il l'épouserait , 52. Cette Dame se dépouille entièrement des dehors de la Dévotion pour plaire au Comte ,

vj S O M M A I R E S

mais inutilement , ibid. & suiv. Aventures de plusieurs autres Dévotes , dans lesquelles le Comte n'a que très-peu de part , 56. & suiv. Relation d'un Voyage que le Comte fait avec le Directeur d'une de ces Dévotes , qui alloit à sa Terre, 58. & suiv. Réflexions qu'il fait sur la Dévotion & sur les Devots , 63.

Le Comte s'applique à la guerre , & est un an sans avoir d'intrigues , ibid. Il fait plusieurs Exploits , & au bout de la Campagne , on lui donne un brevet de six mille livres de pension , 64. Comment ce brevet lui fut donné , ibid. Son frere lui conseille de se marier , & lui propose une fille très-riche , ibid. & suiv. Portrait & caractère de cette fille , 65. Ce qui lui fait manquer ce mariage , 66. & suiv. Une Princesse lui donne lieu de croire qu'elle vouloit bien qu'il l'aimasse , & l'entretient sur ce qui l'avoit brouillé avec cette fille , 68. & suiv. Il lui répond que c'est pour ne lui avoir pas dit qu'elle étoit belle , 67. Conversation qu'ils ont à ce sujet , ibid. & suiv. Le Comte se retire chez lui au désespoir de ne pouvoir déclarer son amour à cette Princesse , 71. Il la revoit le lendemain chez la Reine , & elle lui donne son portrait , 72. Il ne doute plus qu'il est aimé , & s'abandonne à la joye , 73. Ils se voyent le lendemain chez la Reine ,

& la Princesse lui redemande son portrait ,
 ibid. & suiv. Il le refuse à la personne qui
 vient le chercher de sa part , 74. Elle lui
 écrit à ce sujet , ibid. Il lui fait réponse &
 rend le portrait , 75. Il s'imagine qu'a-
 près l'avoir rendu il ne sera plus aimé
 de la Princesse , 76. Ses conjectures se trou-
 vent fausses , & elle le félicite sur son aveu-
 gle soumission , 77. Ils sont quinze jours
 sans se voir , au bout desquels elle veut l'en-
 gager dans une affaire fâcheuse , 78. Remon-
 trances qu'il lui fait à ce sujet , 79. & suiv.
 La Princesse voyant qu'il refusoit de se prêter
 à ses intentions , veut lui faire entendre que
 c'étoit pour l'éprouver , 80. & suiv. Il lui
 fait des reproches de l'avoir mis à une telle
 épreuve , & se félicite du parti qu'il a pris ,
 82. La Princesse continue à lui marquer l'es-
 time qu'elle a pour lui , & ne laisse pas d'exé-
 cuter ce qu'elle avoit entrepris , sous le nom
 du Comte , 83. Les personnes intéressées dans
 cette affaire s'en plaignent à son frere , ibid.
 Le Comte lui dit ce qui lui étoit arrivé avec
 la Princesse , pour le convaincre qu'il n'é-
 toit point coupable de ce qu'on l'accusoit ,
 ibid. & suiv. Son frere lui conseille de dé-
 clarer à la Reine tout ce qui s'étoit passé entre
 la Princesse & lui , 84. Par ménagement
 pour elle , il veut encore lui parler avant

viiij S O M M A I R E S

que d'instruire la Reine , ce que son frere approuve , ibid. & suiv. Il la trouve & s'explique avec elle , 85. Elle le traite fierement & le quitte , ibid. Il se repent , de la vanité qu'il a eue d'aimer une personne de ce rang , 86. A peine il est rentré chez lui qu'on le vient appeller pour se battre , ibid. Il demande un éclaircissement avec la personne qui le fait appeller , ibid. & suiv. Il tâche à se justifier dans son esprit , 87. Ils se donnent parole pour se battre le lendemain , 88. Précaution qu'ils prennent pour que ce duel ne soit point connu , ibid. Le Comte met son adversaire hors d'état de se défendre , & ne pense qu'à le secourir , ibid. & suiv. Ils remontent en carrosse & viennent déjeuner chez le Comte , 89. Réflexions qu'il fait sur le malheur de la Noblesse d'être obligé d'en venir à cette extrémité pour le moindre point d'honneur , 90.

L I V R E S I X I E ' M E .

LE Comte & son adversaire s'étant expliqués du sujet de leur différend ; après le combat , ils redeviennent amis , 91. Histoire de la Princesse , sous le nom d'As-

D U L I V R E V I. ix

pasie, *ibid.* & *suiv.* Le Comte après le *siège de la Capelle*, prend la poste & revient à *Chantilli* où étoit le Roi, & où la Reine de *Suède* devoit faire son entrée 102. *Raisons* qui l'engagent à voir cette *Princesse*, *ibid.* & *suiv.* Il trouve à sa Cour un de ses amis qu'il avoit vû en *Pologne*, & à *Venise*, 103. *Funeste* histoire qui arrive à cet homme nommé *Monaldeschi*, *ibid.* Ce *Monaldeschi* & le fils du Comte de la *Gardie* qui étoient auprès de la Reine de *Suède* en étoient amoureux, *ibid.* La *jalousie* se met entre ces deux rivaux, 104. *Monaldeschi* contrefait l'écriture de la Reine & montre ces lettres à la *Gardie*, qui se pique & s'attache à la *Sœur du Palatin*, *ibid.* *Monaldeschi* devenu confident de la Reine, la fortifie dans la résolution de quitter la Couronne, 105. Il parvient à son but, & publie partout qu'il avoit une intrigue avec elle, 106. *Conversation* qu'il a avec le Comte à ce sujet, *ibid.* Le Comte lui représente son indiscretion, mais il n'en profite pas, 107. La Reine étant à *Fontainebleau*, on lui donne un paquet de trois lettres de *Monaldeschi*, *ibid.* Copies de ces trois lettres; *ibid.* & *suiv.* La Reine après les avoir lûes envoie chercher le Comte à qui elle fait plusieurs questions sur *Monaldeschi*, 110. &

x S O M M A I R E S

suiv. Application qu'elle se fait d'une *maxime de Machiavel*, 111. Elle congédie le Comte, & fait appeller *Monaldeschi*, 112. Elle renvoye chercher le Comte qu'elle fait cacher dans un Cabinet, pour qu'il soit témoin de la conversation qu'elle va avoir avec *Monaldeschi*, *ibid.* & suiv. *Monaldeschi* étant arrivé, la Reine lui fait voir les lettres, lui reproche sa perfidie, & lui dit qu'il n'a plus qu'une heure à vivre, 113. *Monaldeschi* avoue qu'il est coupable & qu'il mérite la mort, *ibid.* Un pere *Mathurin* qu'elle avoit fait venir pour le confesser, se jette à ses pieds pour demander sa grace, conjointement avec le Comte, 114. Elle lui ordonne de le confesser au plutôt, & dès qu'on lui dit que cela est fait, elle le fait tuer, *ibid.* La Reine montre ces lettres au Comte, à qui elle recommande le secret, 115. Le Roi se plaint de la façon dont la Reine de Suède en avoit agi, 116. La Reine ne se met pas en peine de s'en justifier, *ibid.* Réflexions du Comte sur la perfidie de *Monaldeschi*, *ibid.* & suiv. *Avanture de Monaldeschi & d'une Dame de la Cour*, qui est cause de ses malheurs, 118. & suiv.

Le Comte prend la résolution de se marier, & s'applique à chercher une femme

D U L I V R E V I. xj

digne de lui , 124. Son frere lui représente qu'il n'en doit rechercher qu'une qui soit riche , ibid. Cet embarras est cause qu'il n'a point d'intrigue pendant un temps , 125. & suiv. Il s'attache à ne fréquenter que des gens mariés , 128. & suiv. Parmi les personnes que son frere lui avoit proposées , il y avoit une jeune fille de Bretagne , parfaitement belle & très-riche , qui étoit alliée de Monsieur Fouquet , 129. Ne la connoissant point , il n'y fait point attention , 130. Rencontre qu'il fait sur le Pont-Rouge de trois Dames que l'on tiroit d'un carosse qui étoit versé , ibid. Il leur offre le sien , ce qu'une d'elles accepte , ibid. & suiv. La plus jeune reconnoissant le Comte , fait difficulté d'y monter , 131. Il en demande la raison , & la Dame lui dit en riant , que cette Demoiselle est fâchée contre lui , ibid. Il leur fait tant d'honnêtetés qu'elles montent dans son carosse , & qu'il les conduit où elles avoient affaires , 132. En chemin il apprend que cette Demoiselle est la parente de Monsieur Fouquet , dont son frere lui avoit parlé , ibid. Le Comte se sent touché de la beauté & de l'esprit de cette fille , & en devient éperdûment amoureux , 133. Le lendemain il va voir son frere à qui il cache l'avanture de la veille , & le prie de demander cette

*filie en mariage , 134. Son frere lui conseil-
 le de ne pas faire paroître tant d'amour
 d'abord , 135. Il lui promet de suivre son
 conseil , & ne laisse pas d'aller chez sa Mai-
 tresse dès le même moment , 136. On re-
 fuse de lui faire parler , 137. Son frere
 lui déclare qu'il ne croit pas que son ma-
 riage pût se faire avec cette Demoiselle , &
 lui propose une autre parente de Monsieur
 Fouquet , *ibid.* & suiv. Le Comte ne goû-
 te point cette proposition , & dit à son fre-
 re que son choix étoit fait , 138. Il veut
 combattre ce dessein , mais il s'y rend , crai-
 gnant que le Comte ne fist quelque folie ,
 139.*

*Le Comte va voir la Demoiselle à qui il
 explique ses sentimens , 140. Elle lui de-
 mande du temps pour se consulter , & l'as-
 sùre qu'elle n'épousera jamais celui dont on
 lui a parlé , 141. Il est charmé de cette
 réponse , & lui demande permission de la
 voir publiquement , ce qu'elle lui refuse ,
 142. Il la quitte en lui protestant qu'il at-
 tendra sa réponse comme la décision de sa
 vie ou de sa mort , *ibid.* Réflexions qu'il
 fait sur le caractère de cette fille , *ibid.* &
 suiv. En attendant cette décision , il ima-
 gine cent galanteries qui apprennent à tout
 le monde qu'il aime cette Demoiselle , 143.
 Elle*

D U L I V R E V I. xiiij

Elle lui rend réponse, & lui marque qu'elle ne s'opposera point à leur mariage, si ses parens le trouvent à leur gré, *ibid.* Le Comte se croit au comble de sa joye, tout étant disposé du côté des parens, & s'imagine qu'il n'a plus qu'à se marier, *ibid.* Il la va voir quelques jours après, & la trouve fort triste, *ibid.* Il lui en demande la raison, elle s'enferme dans sa chambre & le laisse avec sa mere, 144. La mere lui déclare que le Prince de est amoureux de sa fille, & qu'il est prêt de l'épouser, *ibid.* Il demande à la voir, & on la fait revenir, *ibid.* Elle lui fait sentir l'avantage qu'elle trouve en épousant le Prince, & le conjure de ne s'y point opposer, 145. Il est irrité de ses paroles, & sort en lui faisant des reproches, *ibid.* Il fait plusieurs réflexions sur ce mariage, qui rendent le calme à son esprit, 146. Il la va voir le lendemain pour lui faire des excuses & la féliciter sur son mariage, mais il en est mal reçu, 147. Il se met en colère, & la quitte encore plus brusquement que la première fois, *ibid.* Il tâche à lui trouver des défauts, pour le consoler de sa perte, 148. & suiv. Le mariage du Prince est rompu par les remontrances qu'on lui fait d'une alliance si au-dessous de lui, 149. Dès

que le Comte le fait , il court chez sa Maîtresse , plus passionné que jamais , *ibid.* & suiv. Il en est bien reçu , & elle lui dit que c'est elle qui a fait rompre son mariage pour n'être plus qu'à lui , 151. Il la prie de trouver bon qu'il presse la conclusion de leur mariage , *ibid.* Il se marie , 152. Réflexions qu'il fait sur le caractère de sa femme , *ibid.* & suiv. Il n'est pas plutôt marié , qu'il s'en repent , & devient jaloux , 153. & suiv. Voulant aller rejoindre son Régiment , l'Abbé Fouquet lui promet de lui faire donner une autre occupation , 155. Réflexions qu'il fait sur l'état des gens mariés en general , 156. & suiv. L'Abbé Fouquet lui propose d'aller en Angleterre pour une négociation à laquelle Monsieur le Cardinal l'avoit jugé propre , 157. Motif de ce voyage , *ibid.* Il prend les instructions de Monsieur le Cardinal , & part , 158. Au bout de trois semaines , il rapporte le Traité conclu & signé , 159. Le Comte entre dans une nouvelle intrigue avec une fille qui avoit eu part à une conspiration contre Cromwell , 160. La veille de son départ de Londres , cette fille déguisée en garçon , le vient prier de la faire passer en France , *ibid.* & suiv. Etant arrivés à Douvre , le Comte l'engage à lui conter son histoire , 162. Histoire d'E-

D U L I V R E V I. xv

lisabeth d'Arcil, & de la conspiration d'Angleterre, 163. & suiv. La jeunesse, la beauté & les caresses de cette fille, rendent le Comte amoureux d'elle, 169.

Etant arrivé à Paris, il met cette fille chez une femme de confiance, 170. Il trouve sa femme engagée avec les personnes qui jouoient le plus gros jeu, 171. Les ménagemens qu'il est obligé d'avoir pour les parens de sa femme, l'obligent à dissimuler son chagrin, ibid. & suiv. Pour se venger il loge sa Maîtresse dans une maison qu'il lui fait meubler, 173. Elle prend le nom de Comtesse de Suffex., 174. Cet état lui attire des Amans, & l'engage dans des intrigues, 176. Le Comte s'en apperçoit, & la menace de lui retirer sa protection & son argent, ibid. & suiv. Monsieur le Cardinal lui fait expédier un Brevet de Maréchal de Camp, 177. On reçoit à la Cour des plaintes de lui, de la part de Cromwell, sur ce qu'il avoit donné un asyle à la Demoiselle d'Arcil, 178. Son frere l'en avertit, & lui conseille de voir la Reine, ibid. Il va sur le champ voir cette fille, à qui il donne de l'argent pour passer en Hollande, 179. Si-tôt qu'elle est partie, il va trouver la Reine à qui il raconte sans déguisement la maniere dont il avoit sauvé cette fille, 179. La Rei-

xvj S O M M A I R E S
ne lui ordonne de voir Monsieur le Cardinal, qui le reçoit froidement. 180.

SECONDE PARTIE.

LIVRE SEPTIÈME.

LE Comte de*** fait des réflexions sur la condition des Courtisans disgraciés, 183. Il commence à se sentir des disgrâces de ses Protecteurs, 184. Pensant n'avoir plus d'autres sujets de chagrin que ceux que lui donnoit sa femme, il cherche à faire une autre Maîtresse qui les lui pût faire oublier, *ibid.* & *suiv.* On lui en offre de toutes parts, 186. Il choisit la femme d'un de ses amis, dont les affaires étoient devenues mauvaises, & dont elle s'étoit séparée volontairement, *ibid.* Dans sa première visite, il lui prête cent cinquante pistoles, 187. Si-tôt qu'il l'a quittée, il se repent d'avoir été si généreux, 188. Il lui écrit une Lettre dans laquelle il lui marque la passion qu'il a pour elle, 190. La réponse qu'elle lui fait ne le satisfait pas, *ibid.* & *suiv.* Au bout de trois semaines, elle lui

DU LIVRE VII. xvij

renvoye son argent , 193. Le Comte le lui renvoye , & se doute qu'elle a fait un autre Amant , 194. Il découvre leur intrigue , & cela ne fait qu'augmenter sa passion , 195. Il cherche l'occasion de voir cette femme en particulier & la trouve , *ibid.* & *suiv.* Ils ont ensemble une longue conversation , à la fin de laquelle ils se quittent fort contents l'un de l'autre , 196. & *suiv.* Le Comte ayant appris que son Amant l'avoit quittée & pourquoi , son amour pour cette femme se rallentit , 199. Enfin il rompt avec elle & la quitte , 201.

La mauvaise humeur de sa femme l'oblige encore à chercher une autre Maîtresse , 203. Il en trouve une , mais ne pouvant s'accoutumer à son caractère , il la quitte presque aussitôt , 204. & *suiv.* Il se sent prévenu d'inclination & d'estime pour une femme illustre de la Cour , 206. Une entreprenneuse qui s'en étoit apperçue , lui vient faire des avances de la part de cette Dame , & lui promet de lui faire voir , 207. Le Comte lui promet de la récompenser si elle en peut venir à bout , 208. Cette femme lui ayant tiré beaucoup d'argent , disparoît , & il s'apperçoit qu'il en est la dupe , *ibid.*

Le Comte ayant passé tout l'hiver dans les intrigues , se trouve sans en avoir quand

xviii S O M M A I R E S

il faut entrer en campagne , 209. Réflexions qu'il fait sur l'état des gens de guerre qui sont amoureux , 210. & suiv. Son frere ayant été fait Lieutenant General ; est envoyé en Catalogne , & lui il est destiné à servir dans l'Armée de Monsieur de Turenne , 211. N'ayant point d'intrigue , il s'occupe à examiner tout ce qui se passe dans l'Armée , & en fait des Journaux qu'il envoie à son frere , 212. Dans le premier d'Amiens le 15. May 1658. il lui mande son départ pour Dunkerque , & lui expose les difficultés d'assiéger cette Ville , ibid. & suiv. Dans le second, de Bethune le 19. May , il lui mande qu'on ne comprend rien au dessein de Monsieur de Turenne , & qu'il a été commandé avec le Marquis de Crequi pour enlever un corps de Troupes au Mont-Cassel , 213. & suiv. Dans le troisième , de Cassel le 21. May , il lui mande que Monsieur de Turenne y est arrivé , qu'ils ont fait beaucoup de prisonniers , que les pluies continuelles ont rompu tous les chemins , & qu'il croit que Monsieur de Turenne commencera par faire investir Dunkerque , 214. & suiv. Dans le quatrième, de la hauteur des Dunes le 5. Juin, il lui mande que Dunkerque est assiégé ; qu'ils sont maîtres d'un Fort qui les couvre ; que les Bar-

DU LIVRE VII. xix

ques Angloises leur apportent des munitions de Calais, & que rien ne peut retarder la prise de cette Ville, que le courage de Monsieur le Prince, 215. & suiv. Dans le cinquième du 8. Juin, il lui mande que les assiégés ont fait une sortie de quinze cens hommes, & qu'ils ont été repoussés avec perte; qu'il a perdu vingt-cinq Soldats de son Régiment; qu'il a été blessé légèrement, & qu'il ne doute point qu'il n'y ait une bataille en forme, 216. & suiv. Dans le sixième, du 13. Juin, il lui mande que le Maréchal d'Hocquincourt a été tué d'un coup de mousquet dans une ambuscade; que Monsieur de Turenne s'étoit rendu maître de deux Dunes proches du quartier du Roi; & que leurs Troupes brûloient de se battre, 218. Dans le septième, du 14. Juin, il lui mande qu'ils sortent victorieux d'une Bataille des plus signalées, & lui en fait la relation, 219. & suiv. Dunkerque se rend dix jours après cette Bataille, aussi-bien que plusieurs autres Villes, 221. & suiv.

Le Comte n'ayant plus rien à faire en Flandre, revient à Paris, 222. Il est fort mal reçu du Cardinal Mazarin, qui étoit indisposé contre toute sa famille, ibid. & suiv. Son second frere arrive à Paris avec une femme qu'il avoit épousée en Suède, 223.

XX SOMMAIRES

Il commence par intenter un Procès à ses deux freres pour la succession de leur mere , ibid. & suiv. Le Comte laisse le soin du Procès à son frere aîné , & cherche à se consoler par la galanterie , & par l'amour , 224. Il s'attache à une fille de la Reine , ibid. Portrait & caractère de cette fille , ibid. La vertu de cette fille l'empêche de lui déclarer sa passion pour elle , 225. Elle lui demande conseil sur un homme qui lui avoit offert cent mil écus pour l'obliger à répondre à son amour , 226. & suiv. Le Comte étonné , lui répond que cette somme n'est pas à négliger , 227. Ils ont une longue conversation à ce sujet , 228. & suiv. Le Comte de retour chez lui , fait réflexion à cette aventure , 229. & suiv. Il lui offre cent mil écus pour avoir la préférence sur son rival , 231. Elle change de ton , & lui veut faire croire que tout ce qu'elle lui a dit est faux , ibid. Ce qui détermine le Comte à ne la plus aimer , 232. L'Amant de cette fille ayant été disgracié , elle est obligée de passer sa vie dans un Couvent , ibid.

Le Comte , qui gardoit toujours beaucoup de mesures auprès de sa femme , s'apperçoit qu'elle a une intrigue avec un homme de la Cour , 233. Il se résout à donner à cet homme le même chagrin , & pour cela il fait

D U L I V R E V I I. xxj

Le même personnage auprès de sa femme , ibid. Ce commerce les dégoûte tous les deux , & ils se raccommodent avec leurs femmes , 234. & suiv.

Le Comte & son frere gagnent le Procès qu'ils avoient contre leur frere , 236. A peine ils sont sortis de cette affaire , que ce frere leur en suscite une autre au sujet de sa femme , qu'il disoit n'avoir point épousé , ibid. Ayant reconnu l'injustice qu'il faisoit à cette femme , ils l'abandonnent à lui-même , 237. Portrait & caractère de cette femme , ibid. Il va avec des Soldats pour enlever sa femme du Couvent où ses freres l'avoient mise , 238. Ce qu'ils firent pour le tirer de cette affaire , 239. & suiv. Il se raccommode avec sa femme , & vivent bien ensemble , 240. Réflexions que fait le Comte sur le raccommodement des deux freres avec leurs femmes , & sur tous les maris en general , 241. & suiv. L'amitié du Comte & de sa femme dure jusqu'à un voyage qu'ils sont obligés de faire en Espagne avec la Reine-Mere & le Cardinal Mazarin , pour le mariage du Roi , 243. Le Comte part devant , & va jusqu'à Maàrid , résolu d'y chercher de nouvelles aventures , ibid. Sitôt qu'il y est arrivé , il va saluer le Roi , qui le reconnoît , 244. Il le conduit à l'ap-

partement de l'Infante sous le nom de l'Esclave Algérien , *ibid.* Il a une conversation à ce sujet avec l'Infante , à la fin de laquelle elle lui fait voir Eleonor , & lui demande si elle le reconnoît , 245. Eleonor lui répond qu'elle n'a garde de ne pas reconnoître un homme à qui elle a l'obligation de la vie , *ibid.* Après quoi la conversation tourne sur le Roi de France , *ibid.* & *suiv.* Au retour de chez le Roi , le Marquis de & le Comte se disputent Eleonor , 246. Ils prennent le Chevalier d. pour régler leurs prétentions ; 247. Le Marquis trouve le moment de déclarer sa passion à Eleonor , 248. Le Comte en fait autant , mais elle lui répond seulement qu'il est marié , 249. Eleonor panche du côté du Marquis , & lui donne l'occasion de la voir , 250. Le Comte lui écrit une Lettre piquante contre le Marquis , & lui déclare qu'il ne l'épousera jamais , 251. Eleonor ayant rendu la Lettre du Comte au Marquis , ils se battent , & le Marquis est blessé , *ibid.* Monsieur le Cardinal ayant appris leur combat , leur envoie ordre de le venir trouver , 252. La femme du Comte étant arrivée à Saint-Jean de Luz , appaise son Eminence , & il en fut quitte pour quelque mauvais traitement de sa part , *ibid.*

D U L I V R E V I I. xxiiij

Le Roi d'Angleterre s'étant rendu à la Conférence, le Comte reconnoît Elisabeth d'Arcil, qui suivoit ce Prince toujours déguisée en garçon, 253. Il y trouve aussi l'Hermitte de Fontarabie, en qualité d'Ambassadeur de Portugal, & le Duc de Lorraine, 254. Caractère de ce Prince, ibid. & suiv. Le Comte ayant reçu une Lettre d'Eleonor, par laquelle elle le prioit de la venger du Marquis d..... il la montre au Duc de Lorraine, qui lui en dit son sentiment, 255, & suiv. Ils prennent le dessein d'aller chercher Eleonor qui étoit à Toledé, 256. & suiv. Le Prince qui étoit déguisé en Courrier, prend la route de Madrid, voulant aussi enlever sa Maîtresse qu'il y avoit laissée, 257. & suiv. Le Duc la voulant faire voir au Comte, il le mène dans la Maison de Manrique, & il est surpris de voir que c'étoit de sa fille dont il étoit amoureux, 259. Ce qui leur arriva dans cette Maison, où le Prince est obligé de déclarer qu'il est le Duc de Lorraine, ibid. & suiv. Le Duc forme le dessein d'enlever cette fille, à quelque prix que ce soit, 261. Le Comte lui remontre qu'il y auroit conscience d'enlever une fille dont il ne pourroit jamais en faire sa femme, 262. Le Prince approuve la remontrance du Comte, & consent de revenir en

xxiv S O M M A I R E S

France, ibid. Ils partent de Madrid, & sont volés auprès de Bayonne, 263. Ils arrivent à Paris, où le Comte trouve sa femme plongée dans tous les divertissemens de la Cour, & sur-tout dans le jeu, 264. Elle est obligée de quitter cette vie, à cause de la disgrâce de ses parens après la mort du Cardinal Mazarin, 267. Son frere aîné est obligé d'aller servir chez les Vénitiens, le second de retourner en Suède, & lui de rester à Paris jusqu'à la conclusion du Procès de Monsieur Fouquet, ibid. Sa femme va en Bretagne où elle meurt de chagrin, ibid. & suiv. Le changement de sa fortune est cause que ses amis l'abandonnent, & principalement les femmes, 266. On l'oblige de se défaire de son Régiment, & on supprime sa pension, 267. Il se trouve fort mal à son aise du côté de la fortune, 268.

Le Comte forme la résolution de se retirer en Pologne, mais il en est détourné par un ami, qui lui conseille de se mettre sous la protection des Dames de la Cour, 269. & suiv. Il fait connoissance avec la veuve d'un Magistrat qui étoit fort riche, 270. Il en est mal traité, & se détermine à partir pour la Pologne, 271. Il est volé sur la frontiere, & tombe malade de chagrin à une lieue de Varsovie, 272. Il envoie son Va-
let

D U L I V R E V I I I. xxv

let porter de ses nouvelles à la Reine , & il ne revient point , *ibid.* Il est visité par la Comtesse de Vinoski , à qui il dit qu'il est Allemand , & elle le fait conduire chez elle à Varsovie , 273. Il est obligé d'y garder le lit pendant quinze jours , *ibid.* Pendant sa maladie , ses deux enfans qui demeuuroient chez la Comtesse de Vinoski leur parente le visitoient souvent , sans le connoître , 274. & *suiv.* Ils reconnoissent enfin que c'est leur pere , & comment , 275. & *suiv.* La Reine le fait venir , & il lui rend compte de l'état de sa fortune , 278.

L I V R E H U I T I E M E.

LE Comte est nommé pour commander en chef avec le General Czarneski l'Armée destinée à servir contre les Moscovites & les Cosaques , 279. Ils prennent la Ville de Stravicza , & ce premier succès le met en réputation , *ibid.* Il se contraint dans ses intrigues amoureuses , pour ne point donner mauvais exemple à ses enfans , 280. Il laisse sa fille sous la conduite de la Comtesse sa parente , & fait faire , sous lui , les premières campagnes de son fils , *ibid.*

Le Comte ayant retrouvé à Varsovie l'Avanturiere d'Heidelberg, il s'embarque avec elle dans une nouvelle intrigue, 281. Si-tôt qu'elle s'apperçoit qu'elle est aimée de lui, elle en instruit tout le monde, & prend la fille du Comte pour confidente de leur intrigue, 282. Le Comte fâché de cette confiance, rompt avec l'Avanturiere; ibid. Pour s'en venger, elle suborne l'esprit de sa fille, & veut l'engager dans une intrigue avec le Roi, ibid. & suiv. De quelle maniere elle s'y prend pour réussir dans son entreprise. 284. Le Roi se déguise & vient voir la fille du Comte, ibid. Le Comte en est averti & va chez sa fille, à qui il représente la conséquence de cette affaire, 285. Il en témoigne son chagrin au Roi, qui lui promet d'épouser sa fille en cas que la Reine vînt à mourir, 286. Réflexions qu'il fait sur ses dérèglemens, & sur ceux des peres en general, 287. La Reine étant instruite de cette intrigue, fait enfermer la fille du Comte dans un Couvent, 288. Le Roi la fait enlever, & la fait cacher chez l'Avanturiere, 289. La Reine étant morte, il veut épouser la fille du Comte, mais on lui offre la sœur de l'Empereur, ibid. Le Roi voyant qu'il ne peut se marier à sa fantaisie, se détermine à quitter la Couronne de Pologne,

D U L I V R E V I I I . x x v i j

290. La fille du Comte meurt de chagrin de ce que le Roi avoit quitté la Couronne , 287. Son frere meurt deux jours après de la même maladie , *ibid.* Le Roi est inconsolable de la mort de cette fille , & prie le Comte de s'attacher à lui , 292. Le Comte ne trouvant point de sûreté à suivre la fortune du Roi Casimir , écoute les propositions du nouveau Roi , qui lui promet de l'emploi en Pologne , 293. Il l'envoie à Vienne pour disposer son mariage avec la sœur de l'Empereur , 294. La Princesse qui aime le Prince Charles de Lorraine , évite le Comte pour ne point entendre parler de ce mariage , 295. Il voit le Prince Charles qui lui procure une conversation avec la Princesse , dans laquelle il lui prophétise la mort prochaine du nouveau Roi , 297. Ce qui la détermine à l'épouser , 298. La prophétie du Comte s'accomplit , le Roi Michel meurt , & il est obligé de suivre la Reine de Pologne à Vienne , *ibid.* Réflexions qu'il fait sur les malheurs que lui ont causé les femmes , 299. Il ne demeure que peu de temps à Vienne , & revient en France , 300. Il a la folie de vouloir paroître jeune pour continuer ses intrigues avec les femmes , 301. & *suiv.*

Dès que le Comte est arrivé à Paris , il va à la Cour pour tâcher d'avoir de l'emploi .

xxviiij S O M M A I R E S

303. *S'y trouvant sans appui , il déplore le malheur de sa destinée , ibid. & suiv. Il cesse de paroître à la Cour , & se borne aux amusemens de la Ville , 304. L'espérance du gain le fait attacher au jeu , 305. Voyant qu'il perd son argent , il le quitte , & se redonne tout entier à la galanterie , 306. Il a plusieurs intrigues , après lesquelles il se retire à une de ses Terres , 307. Il devient amoureux de la fille d'une Dame de qualité qui étoit dans son voisinage , 308. Cette Dame (la Comtesse de Spinchal) cherche à lui plaire , & lui fait faire la proposition de l'épouser , ibid. Portrait & caractère de Mademoiselle de Spinchal , 309. Il feint d'accepter la proposition de la mere , pour avoir le plaisir de voir la fille , ibid. Madame de Spinchal déclare au Comte le dessein qu'elle a de faire sa fille Religieuse , 310. & suiv. Il lui représente l'injustice de son procédé , 312. Elle lui fait voir la nécessité où elle est d'en agir de cette façon , 313. & suiv. Il obtient la permission de parler seul à Mademoiselle de Spinchal , sous prétexte de sonder sa vocation , 315. Dans cette conversation il lui déclare sa passion pour elle , & la proposition que sa mere lui avoit fait faire de l'épouser , 316. & suiv. La réponse spirituelle que lui fait*

D U L I V R E V I I I. xxix

Mademoiselle de Spinchal , le rend encore plus amoureux d'elle , 318. Madame de Spinchal étant venue interrompre leur conversation , le Comte lui déclare que sa fille n'a point envie de se faire Religieuse , 319. Elle s'emporte contre sa fille , & remontre au Comte le peu de complaisance qu'il a pour elle , 320. Le Comte étant persuadé que Mademoiselle de Spinchal a du penchant pour lui , il cherche les moyens de la tirer des mains de sa mere pour l'épouser secretement , ibid. & suiv. Il reçoit une Lettre de la mere , qui lui marque que sa fille est partie pour le Couvent , 321. Il court en diligence au Couvent où il croyoit qu'elle devoit aller , & il n'en peut apprendre de nouvelles , 322. Croyant que Madame de Spinchal l'a trompé , il revient la voir , 323. Cette Dame l'assûre qu'elle étoit partie du jour qu'elle lui avoit écrit 324. Il envoie dans tous les Couvents de la Province ; & ne pouvant la découvrir , il se résout à ne plus voir Madame de Spinchal , 325. De dépit cette Dame le menace de lui susciter un Procès , & de le dépuiller de sa Terre , 326. & suiv. Il vient à Paris pour consulter ce Procès , 327. Il est allarmé des Procédures & de l'argent qu'il faut pour gagner sa cause , & il préfère de se marier avec Madame de Spinchal , à condition qu'elle retireroit

xxx S O M M A I R E S

sa fille du Couvent , ibid. & suiv. Pendant qu'il est à Paris , cette Dame lui mande que sa fille est morte , 329. Le chagrin de cette mort l'empêche de faire réponse à Madame de Spinchal , & il dit à ses agens qu'il ne faut plus songer à leur mariage , ibid. & suiv.

Son Procès ayant été remis , il va voir un de ses parens qui étoit Gouverneur d'une Ville en Anjou , 330. En sortant d'un Couvent de cette Ville , il est arrêté par une Tourriere qui le mène parler à une Religieuse , ibid. & suiv. Il a une conversation avec cette fille , à la fin de laquelle , elle lui apprend que Mademoiselle de Spinchal n'est pas morte , 331. & suiv. Cette Religieuse l'ayant fait venir au Parloir , il lui témoigne la joye qu'il a de la revoir , 333. Il lui apprend les extrémités où il en est venu avec sa mere , & lui promet de l'épouser , 334. L'ayant recommandé à son parent , il prend congé d'elle , & s'en retourne chez lui , 335. & suiv. Madame de Spinchal informée de la visite que le Comte avoit rendue à sa fille , veut la mettre dans un autre Couvent , 336. Le Gouverneur qui étoit devenu amoureux d'elle , refuse de la laisser sortir , & fait dire à sa mere qu'il est prêt de l'épouser , si elle lui veut donner son consentement , ibid. & suiv. Madame de Spinchal

D U L I V R E V I I I . x x x j

fait part au Comte de cette nouvelle, espérant qu'il se joindroit à elle pour empêcher ce mariage, 337. Il ne fait point de réponse à cette Dame, & part pour aller chez son parent à qui il cache ce qu'il fait de son mariage, 338. Il va au Couvent pour voir Mademoiselle de Spinchal, & on refuse de lui faire parler, 339. Il se déguise en Jardinier & entre dans le Couvent, 340. Il la voit avec la Religieuse sa confidente, & écoute leur conversation, ibid. & suiv. Il monte dans sa chambre, & trouve une Lettre qu'elle avoit commencée à écrire pour lui, 341. & suiv. Connoissant ses sentimens pour lui, il lui marque les siens au bas de cette Lettre, & sort sans être apperçû, 342. & suiv. Le Comte retourne chez son parent, à qui il dit qu'un de ses amis venoit de lui dire qu'il alloit épouser Mademoiselle de Spinchal, & qu'il s'en réjouissoit, 344. Le Gouverneur croyant qu'il parloit sincèrement, lui promet de lui faire voir cette Demoiselle, ibid. Ils y vont ensemble le lendemain, & ne pouvant avoir qu'une conversation générale, il promet à cette fille de revenir seul, 345. Il reprend son habit de Jardinier, entre dans le Couvent, & lui propose de l'enlever, 346. & suiv. Il est surpris dans la chambre de Mademoiselle de Spinchal, & contraint de for-

xxxij SOM. DU LIVRE VIII:

tir du Couvent , 347. Elle lui écrit de ne plus traverser son mariage avec le Gouverneur , 348. & suiv. Le Comte lui mande son desintéressement , & elle épouse le Gouverneur , 349. & suiv. Madame de Spinchal étant morte , & peu de temps après le Gouverneur son gendre , le Comte qui comptoit épouser Mademoiselle de Spinchal est traversé par son neveu qui étoit devenu amoureux d'elle , & qu'elle préfère , 352. & suiv. Ce refus le fait rentrer en lui-même , 360. Réflexions qu'il fait sur son âge , 361. Ces réflexions lui font approuver le procédé de Mademoiselle de Spinchal , 363. Il la va voir , & lui demande pour reconnoissance de son amitié & de ses services , d'achever le mariage qu'elle a fait espérer à son neveu , 364. Il leur déclare le dessein qu'il a formé de vivre dans la retraite , ibid. Il donne sa Terre à son neveu , & son mariage se fait , 366. Il va passer trois mois dans une Maison Religieuse pour s'éprouver , sous la conduite d'un homme éclairé , ibid. Au bout de ce temps il choisit un Couvent dans une Province où il étoit inconnu , & où il a vécu tranquillement jusqu'à sa mort , 367.

Fin des Sommaires du Tome second
des Memoires.

MEMOIRES



MEMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE DE***.

AVANT SA RETRAITE;

Redigés par Monsieur de Saint-Evremond.

LIVRE CINQUIE'ME.

JE trouvai, à mon retour d'Espagne, les choses mieux disposées que je n'aurois dû l'esperer, pour être reçu agréablement à la Cour. Mon frere avoit été fait Maréchal de Camp dans la Promotion des Maréchaux d'Aut-

Tome II,

A

2 MEMOIRES DE M.

gnon , Palluau & Mioffans , & je lui servis à faire sa cour à la Reine & à Monsieur le Cardinal. On savoit que j'avois suivi M. le Prince , mais il n'y avoit que la Reine qui eût appris la commission qu'il m'avoit donnée à la Cour de Madrid. Elle en avoit souvent fait des reproches à mon frere, qui avoit négligé de m'en instruire , soit qu'il eût des raisons pour me laisser dans le parti de Monsieur le Prince , soit que sur les nouvelles qu'il avoit apprises de mes folies , il me jugeât peu propre à me maintenir en France , en des temps aussi difficiles qu'ils l'étoient alors. Mais quand il vit que j'étois revenu de moi-même , & que je paroissais avoir envie de ne plus perdre mon temps , il me donna des conseils sur tout ce que j'avois à faire ; & m'ayant vû docile à ses instructions , il alla trouver la Reine , à laquelle il fit entendre qu'il m'avoit obligé de quitter Monsieur le Prince , & que même je n'avois pas peu servi à porter M. le Prince de Conti & Madame de Longueville à accepter l'amnistie. Ces deux articles étoient entièrement faux , & le dernier étoit , non seulement contre la vérité , mais encore contre la vrai-semblance. Je n'avois eu aucun accès particulier auprès de M. le Prince de Conti , & bien loin

DE SAINT-EVREMOND. §

d'avoir contribué à porter ce Prince à retourner à la Cour , je n'appris qu'à Paris qu'il étoit sur le point d'y revenir , & que Madame la Princesse & M. le Duc d'Enghien étoient partis pour Bruxelles. Mais il n'est pas toujours nécessaire , pour faire sa cour , d'avoir rendu des services effectifs. C'est assez de se faire un peu valoir , & de s'attribuer , pour plaire aux Grands , le succès de tout ce qu'ils souhaitent. La Reine n'examina point si ce qu'on lui disoit étoit vrai ; elle souhaitoit si ardemment que M. le Prince de Conti quittât le parti des Rebelles , & épousât la Nièce du Cardinal , qu'elle me reçut comme si elle n'eût eu qu'à moi l'obligation de ces deux choses.

Mon frere voyant la Reine persuadée de ce qu'il avoit voulu lui faire entendre , crut pour n'être point surpris en mensonge , qu'il falloit que je parusse être bien auprès de M. le Prince de Conti , & il m'envoya le trouver à Bordeaux où il étoit encore. Il imagina un prétexte pour ce voyage , & m'adressa à celui qui avoit le plus de pouvoir sur l'esprit de ce Prince , lui mandant qu'allant à Bordeaux pour quelques affaires, je ne pouvois me dispenser de le saluer , & qu'il le prioit de me présenter à lui.

Monfieur le Prince de Conti qui souhai-

7 MEMOIRES DE M.

toit encore plus de faire sa paix que la Reine ne le desiroit , me fit cent questions sur ce qui se passoit à Paris ; & mes réponses m'ayant donné lieu d'entrer dans sa confiance , il me découvrit l'envie extrême qu'il avoit de faire tout ce qu'il plairoit à la Reine. Je me servis de ces ouvertures pour me rendre nécessaire. Ainsi je me trouvai en droit de dire hautement ce que mon frere avoit imaginé. Je revins à la Cour instruit de toutes les intentions de ce Prince , dont je rendis compte à la Reine , qui fut encore confirmée par ce détail , que j'avois en effet contribué à le mettre dans les dispositions où elle le souhaitoit.

Ce service imaginaire aida plus à ma fortune que si j'avois toujours été en France , & je vis bien par le succès qu'eut l'artifice de mon frere , qu'il connoissoit parfaitement bien la Cour , & qu'il savoit que tout le secret pour y réussir , est de se faire valoir à propos , & de mentir hardiment.

La Reine me fit expédier un Brevet pour lever un Régiment , & mon frere lui ayant représenté que j'étois peu en fonds pour faire cette dépense , elle m'en donna un qui vint à vaquer par la mort de... tué au Combat de Bordilli , dans l'armée du Maréchal Hoquincourt.

DE SAINT-EVREMOND. 3

M. le Prince de Conti que j'avois laissé à Pezenas , vint à Paris au mois de Février suivant. Monsieur le Cardinal alla au-devant de lui , & l'ayant mis dans son carrosse , il le mena au Louvre , où il épousa sa Nièce cinq ou six jours après. Quoiqu'il n'y eût que deux ou trois mois que je fusse de retour , j'étois déjà embarqué dans une nouvelle galanterie.

Dans le temps que j'avois le plus en tête le dessein de me retirer du monde , j'appris qu'un Magistrat fort illustre avoit quitté ses Charges & ses Emplois , & vivoit retiré dans une maison qu'il s'étoit fait bâtir auprès d'un Monastere aux environs de Paris. Il y avoit déjà plus d'un an que cet homme étoit dans cette retraite , & passoit pour avoir fait une action héroïque de s'être retiré de la sorte. Tout le monde alloit le voir par curiosité , & j'eus là-dessus plus de curiosité que les autres. Tout ce qui flattoit l'envie que j'avois de renoncer au monde me faisoit plaisir , & je ne doutois pas que le nom & la conversation de cet homme ne dussent me confirmer dans les pensées de la retraite.

Je le vis , & je lui témoignai mon dessein. Il parut d'abord y applaudir ; mais enfin étant un peu plus entré dans sa confi-

MEMOIRES DE M.

dence, il me dit nettement que si je volois qu'il me parlât à cœur ouvert, il m'avoueroit que si c'eût été à recommencer, il n'auroit jamais fait la démarche de se retirer avec autant de bruit & d'éclat qu'il avoit fait; que c'étoit de tous les desseins qu'un homme peut prendre, le plus difficile & le plus exposé à des retours fâcheux; que cependant il soutiendrait jusqu'au bout ce qu'il avoit entrepris, mais qu'il ne conseilleroit jamais à personne de l'imiter.

Ce que cet homme me disoit me persuadoit moins que le changement qui me paroissoit être arrivé en sa personne depuis qu'il vivoit dans cette retraite. C'étoit l'homme du monde qui avant cela avoit le plus d'esprit & de politesse, & il me parut n'avoir aucune de ces deux qualités. Il ne sembloit occupé que de bagatelles. Le soin de bien placer une Oratoire, & de mettre une Image en son jour, étoit sa plus grande occupation. Il étoit chagrin & difficile à servir; enfin il avoit pris toutes les mauvaises qualités des hommes qui vivent hors du monde. Il reconnoissoit lui-même ce changement, & il en gémissoit; mais il avouoit que la solitude en étoit la cause, & il disoit qu'il auroit été fort à plaindre s'il n'eût espéré que Dieu auroit agréable

DE SAINT-EVREMOND. 7

le sacrifice qui l'avoit exposé à changer de la sorte. Tout son recours étoit de souhaiter la mort, qu'il regardoit comme la fin de ses peines, & je vis bien qu'il étoit moins retenu dans ce genre de vie par l'amour de la vertu, que par le respect humain. Il ne laissoit pas, au milieu de tous ses chagrins, d'avoir de grands principes de vertu, & je suis persuadé que quelque repentir qu'il eût au fond de son cœur, d'avoir fait une démarche si terrible, il n'en étoit pas moins homme de bien. Peut-être même étoit-il d'autant plus saint, que la nature s'accommodoit moins de la vie qu'il avoit embrassée. Quoiqu'il en soit, je craignis plus que jamais une sainteté si difficile, & je résolus de ne m'y pas engager.

Mais après tout, il faut avouer que je n'aurois point quitté le dessein de me retirer, quelques raisons que j'eusse d'en craindre les suites, si la faveur de la Reine ne m'eût donné d'autres vûes. Tant que je n'envisageois aucun agrément à la Cour, je prenois les pensées d'une retraite, & c'étoit la ressource de mes chagrins; mais dès qu'on m'eut donné un Régiment, je me trouvai encore sensible à la vanité & à la vie du monde, & tout ce que cet homme m'avoit fait voir touchant les difficultés

MEMOIRES DE M:

d'une vie retirée , me parut une raison invincible d'en mener une autre. C'est ce qui m'a convaincu que les disgraces sont les voies les plus ordinaires dont Dieu se sert pour engager à la retraite , & qu'il est bien rare de voir des hommes toujours heureux dans le monde , prendre la résolution de le quitter.

Ce n'est point au reste pour avoir lieu de faire ici ces réflexions , que j'ai fait mention de la retraite du Magistrat dont je viens de parler. C'est parce que dans une visite que je lui rendis , je fis une inclination , qui eut encore plus de pouvoir pour me rengager dans le monde , que la faveur de la Reine & que les conseils du Magistrat.

Un jour donc que j'étois allé le voir , je le trouvai avec des femmes , que la curiosité avoit attirées dans sa solitude. Il y avoit parmi elles une des filles de la Reine , dont la beauté & les aventures ont fait le plus de bruit dans le monde. C'étoit une fille que le Duc de Guise aimoit depuis huit ans. Il avoit voulu l'épouser , & c'étoit pour en avoir la permission , en faisant rompre son premier mariage , que ce Duc avoit fait le voyage de Rome , & s'étoit depuis engagé dans l'expédition de Naples.

DE SAINT-EVREMOND. 3

Personne n'ignoroit ses amours. J'en avois ouï parler comme les autres , & le Duc m'en avoit souvent entretenu , lorsque je l'avois trouvé en Espagne ; mais je n'avois jamais vû cette fameuse Maîtresse , ou du moins je ne me souvenois que confusément de l'avoir vûe , ayant presque toujours été hors de France.

Je la vis dans la visite dont je parle , & j'eus le temps de l'entretenir ce jour - là , non seulement dans une promenade qui dura une partie de l'après-dînée , mais aussi pendant tout le chemin , car je revins à Paris avec elle. Elle savoit que j'avois vû le Duc de Guise pendant qu'il avoit été hors de France ; elle avoit même appris une partie des infidélités que ce Prince lui avoit faites dans les Pays Etrangers , & ce fut là presque toute la matière de notre conversation. Je ne pris pas beaucoup de soin de justifier le Duc , je n'étois pas déjà trop content de lui , & je conçus pour sa maîtresse des sentimens qui me firent souhaiter qu'elle lui devînt infidelle.

Ce n'étoit pas exiger d'elle une chose qui lui coûtât beaucoup. ; car quelque obligation qu'elle eût au Duc de Guise d'un amour qui l'avoit exposé à tant d'accidens , & pour lequel il avoit tant de constance ,

16 MEMOIRES DE M.

elle n'avoit pas laissé d'en écouter beaucoup d'autres. Elle avoit été aimée dès qu'elle parut à la Cour par le Duc de Candale, qui la quitta pour une Dame qu'il connut dans un voyage qu'il fit à Avignon. Ensuite elle eut pour amans le Duc de Guise & le Marquis de Villequier, qui l'aimèrent tous deux avec si peu de jalousie l'un pour l'autre, que bien loin de se quereller, ils vivoient dans la meilleure intelligence du monde, s'animant l'un l'autre à lui rendre leurs services, & étant convenus de ne se disputer leur maîtresse, qu'à force de se distinguer auprès d'elle par la délicatesse de leurs manières. Ils portèrent cette façon si nouvelle de se disputer une maîtresse; jusqu'à chercher à se faire tuer pour elle, & tout le monde disoit qu'au Siège de Dixmude, ils s'étoient piqués à qui des deux s'exposeroit à plus de dangers. Villequier parut se laisser le premier de ce genre de galanterie, & le Duc de Guise demeura seul à la continuer. Sa maîtresse ne le ménagea pas tellement, qu'elle ne conçût l'espérance d'être aimée de M. le Duc d'Orléans; & en effet il parut que ce Prince avoit du penchant pour elle, mais il eut encore moins de constance que Villequier; & s'étant attaché à une autre fille de la

DE SAINT-EVREMOND. 17

Reine, le Duc de Guise n'eut plus de Rival. Ce fut en ce temps-là qu'il fit le voyage de Rome; & comme il n'avoit pour principal motif, en se jettant dans Naples, que de se mettre en droit d'épouser sa maîtresse, dès qu'il crut être maître de cette Ville, il envoya une procuration pour l'épouser à la manière des Souverains, c'est-à-dire par Procureur. On se moqua de cette vanité, & ayant peu de temps après été fait prisonnier, il fut obligé de remettre son mariage à un autre temps. Sa maîtresse fut aimée pendant sa prison de Monsieur le Prince de... mais voyant que ce Prince n'étoit pas d'humeur à l'aimer long-temps, elle eut l'habileté de se servir de son amour pour l'engager à solliciter la liberté du Duc de Guise: & en effet, on étoit persuadé que c'étoit par les sollicitations de ce Prince, que la Reine avoit obtenu du Roi son frere, qu'on le renvoyât en France. Ce service avoit donné au Duc de Guise un attachement nouveau pour sa maîtresse, & il l'aimoit avec plus de passion que jamais, quand je pris la résolution d'apporter mes soins à m'en faire aimer. Ce fut l'inclination qui m'y détermina, mais ayant cru entrevoir que cette fille n'étoit pas si fort attachée au Duc, qu'elle ne fût capa-

12 MEMOIRES DE M.
ble de m'écouter, je fus ravi d'avoir cette
occasion de me venger de toutes les ma-
lices qu'il m'avoit faites en Espagne.

Je ne tardai donc pas à lui déclarer mon
amour, & en ayant été écouté, ma vani-
té fut bien flattée, car enfin j'étois en tout
fort inférieur au Duc de Guise, & rien ne
me faisoit plus de plaisir que de penser
qu'on me préféreroit en tout à un Rival de
son mérite & de son rang. Cependant j'é-
tois encore la dupe de ma vanité. Cette fille
ne parut m'écouter que pour mieux cacher
une intrigue qu'elle avoit avec un homme
qu'elle aimoit éperdument, & qui m'étoit
autant inférieur que je l'étois au Duc de
Guise. C'étoit un homme de famille bour-
geoise, fils d'un Maître des Comptes, &
petit-fils d'un Voiturier d'Orleans, mais
parfaitement bien fait, & qui n'avoit pour
tout mérite que sa bonne mine.

Je ne sçavois point qu'elle eût cette in-
trigue, & je n'avois garde de la deviner.
Ce fut le Duc de Guise qui m'en parla le
premier. Nous nous voyions souvent, &
la connoissance que nous avions faite en
Espagne nous avoit donné l'un pour l'au-
tre cette assiduité qu'ont d'ordinaire des
gens qui se sont vûs en Pays Etranger, &
qui se retrouvent dans leur Pays. Ce Duc

DE SAINT-EVREMOND. 13

me dit un jour par manière de confidence, qu'il avoit découvert que sa maîtresse aimoit un homme à qui il vouloit faire donner les étrivières. Comme je ne sçavois rien de l'amour qu'elle avoit pour le Bourgeois dont j'ai parlé, je m'allai mettre dans l'esprit que ce que le Duc de Guise me disoit tomboit sur moi, & que j'étois cet homme dont il parloit avec un si grand mépris. Je lui répondis fort sèchement que j'étois étonné qu'il parlât ainsi, & que celui qu'il menaçoit d'étrivières, seroit peut-être un homme capable de lui apprendre à être plus modéré.

Jamais personne n'a été plus étonné que le fut le Duc de Guise, en me voyant répondre sur ce ton là. Il me demanda à qui j'en voulois, & quel intérêt je prenois à un maraut. Comme je répondois toujours à ma pensée, je pris encore ces dernières paroles pour moi, & continuant sur le même ton, je lui dis que je voulois le voir l'épée à la main, & que je lui montrerois qu'il n'étoit pas permis d'insulter un Gentilhomme. Le Duc se prit à rire de toute sa force, en me demandant si j'étois devenu fou. Je vis alors la faute que j'avois faite, & reconnoissant tout d'un coup que je m'étois trompé, je me mis à rire aussi, & je

14 MEMOIRES DE M.

lui dis que je n'avois parlé comme j'avois fait, que pour voir ce qu'il diroit. Cette réponse ne le satisfit pas, & j'eus beau lui protester que j'avois parlé en riant, il me quitta sans s'expliquer davantage.

Cette conversation persuada au Duc de Guise que j'étois le confident de son rival. Il le dit à mon frere, qui m'en rendit compte, & qui m'apprit qui étoit celui dont le Duc avoit voulu me parler. Ainsi je me trouvai dans la situation du monde la plus bizarre & la plus triste. Je vis que ma maîtresse aimoit un homme indigne d'elle, & que je passois pour le confident d'une intrigue si honteuse. J'assurai mon frere que je ne connoissois point du tout celui dont le Duc de Guise m'avoit parlé; que bien loin de favoriser son amour, je ferois le premier à venger le Duc de son indigne Rival, & que s'il vouloit je me battois contre lui. Mon frere me répondit que c'étoit assez; qu'il détromperoit le Duc de Guise, & que pour moi je ferois bien de ne me plus mêler de tout cela, & de ne voir jamais sa maîtresse. Comme je voulois dissimuler, j'assurai mon frere que je ferois ce qu'il vouloit. Je ne sai s'il se défia de ma conduite, mais dès le lendemain je reçus ordre de me rendre à mon Régi-

DE SAINT-EVREMOND. 15

ment qui étoit en Flandre. Il fallut obéir. Arras étoit assiégé par Monsieur le Prince, & l'armée du Roi s'assembloit pour tâcher de faire lever le Siège. Je partis sans voir ni le Duc de Guise ni sa maîtresse, & j'avois tout le chagrin que je pouvois avoir de m'éloigner sans avoir pû ni détromper le Duc, ni me venger de cette infidelle.

A peine fus-je arrivé à mon Régiment, qu'elle m'écrivit une longue lettre, par laquelle elle se plaignoit de moi, m'accusant d'avoir appris au Duc de Guise l'intrigue que j'avois avec elle; que ce Duc l'avoit insultée, & qu'elle étoit obligée, pour se mettre à couvert de ses mauvais traitemens, de se réfugier en Guyenne chez une Parente; que j'étois seul la cause de tous ses malheurs; que cependant elle m'aimoit encore assez pour souhaiter de me voir, & que si j'avois quelque considération pour elle, je ne l'abandonnerois pas, & la suivrois en Guyenne, où elle alloit se rendre en prenant sa route par la Loire.

Cette lettre me toucha, & je ne pus souffrir qu'elle m'accusât de l'avoir desservi auprès du Duc de Guise. Peu s'en fallut que je ne partisse sur le champ, mais enfin je voulus auparavant m'éclaircir sur l'intrigue qu'on m'avoit dit qu'elle avoit

16 MEMOIRES DE M.

avec celui dont le Duc de Guise s'étoit plaint. Je lui mandai que je n'avois jamais parlé d'elle à ce Prince, mais que s'il étoit mécontent, ce n'étoit que de l'intrigue qu'elle avoit avec un malheureux Bourgeois. Je lui nommois cet homme, & je lui rendois un compte exact de tout ce que j'en avois appris, l'assurant que si elle pouvoit se justifier sur cet article, je quitterois tout pour me rendre auprès d'elle.

Je ne reçus point de réponse, & j'appris bientôt sur quoi rouloit le différend qu'elle avoit eu avec le Duc de Guise. Ce Prince avoit surpris quelques lettres de son rival, & il n'avoit plus gardé de mesures. Non seulement il l'avoit maltraitée, mais il lui avoit même fait un procès en forme. Dans cette extrémité elle avoit eu recours au Maréchal d.... & au Maréchal d.... ses anciens amans, qui lui avoient donné une escorte pour se rendre en Guyenne, l'ayant même accompagnée une partie du chemin. L'attachement qu'elle avoit pour son Bourgeois fut assez fort pour n'avoir pû s'en séparer, & cet homme étoit à sa suite déguisé. L'amour du Maréchal d.... se ralluma pendant ce voyage, & comme elle lui avoit fait entendre que la jalousie du Duc de Guise ne rouloit que sur moi, ce
Maréchal

DE SAINT-EVREMOND. 17

Maréchal n'eut aucun soupçon de son véritable amant qu'il voyoit tous les jours sans s'en défier ; mais enfin il fut détrompé , & ayant à son tour maltraité cette infidelle , elle fut contrainte de sortir de France , & de se retirer à Bruxelles. Le Duc de Guise , de son côté , monta sur l'Armée Navale , & alla assiéger Castellamare dans le Royaume de Naples.

On voit bien que cette fille n'avoit voulu m'engager à la suivre en Guyenne , que pour confirmer l'opinion qu'elle tâchoit de répandre , que j'étois le seul rival qui l'avoit brouillée avec le Duc de Guise , & tout cet artifice ne tendoit qu'à couvrir la vraie cause de sa brouillerie , & qu'à demeurer en possession de voir & d'aimer son véritable amant. J'avois lieu d'être persuadé que ce n'étoit qu'en cette vûe qu'elle fouhaitoit de m'attirer auprès d'elle , & j'aurois dû m'estimer heureux de me voir éloigné par mon devoir d'une si infidelle maîtresse ; mais il étoit dit que je serois toujours aveugle & lâche , & je ne pus résister aux lettres qu'elle m'écrivit quand elle fut obligée de sortir de France. Je ne les reçus qu'après la Campagne , dans laquelle il m'arriva une rencontre qui auroit dû me rendre encore plus savant que je

ne l'étois sur les écueils de la galanterie.

Jamais Campagne ne fut plus glorieuse. Monsieur le Prince fut forcé dans ses Lignes & contraint de lever le Siège. Monsieur de Turenne à qui la principale gloire de cette grande action étoit dûe, alla après la levée du Siège d'Arras, assiéger le Quefnoi. Je le suivis, & nous étant rendus maîtres de cette Place, je passai dans l'Armée du Maréchal de la Ferté, qui tint la Campagne jusqu'à la fin de Novembre. Mon frere fit le Siège de Clermont en Argaut sous les ordres de ce Maréchal, & je fus commandé pour servir avec lui.

J'avois dans mon Régiment un vieux Capitaine, qui ayant été long-temps Soldat, étoit enfin parvenu par ses services à avoir une Compagnie. C'étoit un assez bon Officier, & son âge me donnoit pour lui une espèce de distinction qui m'avoit gagné ses bonnes grâces. Il m'avoit paru chagrin pendant toute la Campagne, & je lui en faisois souvent la guerre. Après la prise de Clermont, les Troupes étant sur le point d'être envoyées en quartier d'hiver, ce vieux Capitaine me vint prier un matin de lui obtenir un Passeport pour se rendre en Espagne ou en Angleterre, ne pouvant, à ce qu'il me dit, demeurer en France sans

courir le risque d'être pendu , parce qu'il étoit poursuivi pour une affaire criminelle , pour laquelle il n'y auroit point de rémission. Je le pressai de me dire quel étoit le crime dont il étoit accusé. Il s'en défendit long-temps ; mais enfin il m'avoua qu'il avoit tué sa femme ; qu'il avoit espéré d'abord que ce meurtre seroit inconnu , mais qu'un de ses amis lui avoit mandé qu'on le cherchoit , & que même Monsieur le Maréchal devoit bien-tôt recevoir l'ordre pour le faire arrêter.

Je lui répondis qu'il feroit bien de se sauver ; qu'aussi-bien quand Monsieur le Maréchal ne le feroit pas arrêter , je l'obligerois de se défaire de sa Compagnie ; ne pouvant garder un homme qui avoit été capable de faire une aussi méchante action. Il me répondit que si je savois pourquoi il avoit tué sa femme je lui en saurois bon gré , & que j'en aurois fait autant , si j'avois été à sa place. Cela me donna de la curiosité. Je le priai de me conter comment la chose s'étoit passée. Il le fit , & je fus bien surpris d'apprendre que la femme qu'il avoit tuée étoit cette maîtresse de Monsieur de Cinqmars dont j'ai parlé , & que j'avois aimée il y avoit quatorze ou quinze ans , & qui n'avoit songé si souvent qu'à

m'excroquer. Quoique sa mort me fît pitié, je ne laissai pas d'excuser un peu la brutalité du Capitaine, & de l'aider à se sauver. Voici ce qu'il m'apprit, & ce que j'ai entendu conter depuis avec encore plus de circonstances qu'il ne m'en dit, car la chose étoit publique à Paris quand j'y revins.

Cette fille, de maîtresse de Monsieur de Cinqmars, étoit devenue la confidente de Mademoiselle de L Ce fut chez elle que Monsieur de Cinqmars connut celle-ci, & l'ayant trouvée beaucoup plus belle que l'autre, il ne fit pas difficulté de s'attacher à elle. Il appaisa cette première maîtresse à force de présens, & Mademoiselle de L étant moins intéressée, sa confidente profita aussi beaucoup de ses libéralités, & comme je l'ai dit, elle étoit très-riche quand Monsieur de Cinqmars mourut.

Elle n'étoit déjà plus la maîtresse de M. de Cinqmars dans le temps que je la connus, mais on se cachoit de moi à cause de ma jeunesse, & jamais Mademoiselle de L ne se trouvoit chez elle quand j'y étois. J'avois ignoré que Monsieur de Cinqmars eût une autre maîtresse, car c'étoit sans doute pour cela qu'on me laissoit

DE SAINT-EVREMOND: 27

une si grande liberté de la voir , & que mon frere rioit toutes les fois que je lui en parlois. Comme l'intérêt étoit la passion dominante de cette fille , non seulement elle se borna à être la confidente de sa rivale sur le sujet de Monsieur de Cinqmars, mais encore elle la fut dans l'esperance que Mademoiselle de L... conçut d'être aimée d'un grand Ministre , & d'épouser un Controlleur Général des Finances.

Je ne parlerai point de la première de ces deux esperances , & je croi que tout ce qu'on en a dit a été imaginé par les ennemis du Cardinal de Richelieu ; mais il est certain que la seconde auroit pû réussir sans la perfidie de celle qui de maîtresse de Monsieur de Cinqmars étoit devenue confidente de Mademoiselle de L... Cette fille que l'intérêt avoit réduite à favoriser les amours de sa rivale , n'eut pas de peine à les trahir quand elle y trouva son compte.

Ce fut elle qui , gagnée par les presens du Controlleur Général , lui apprit l'intrigue de Mademoiselle de L... avec un Conseiller du Parlement , & qui le rendit témoin oculaire de son infidélité. Mademoiselle de L... instruite de cette perfidie , rompit entièrement avec elle , & elle trouva une autre amie plus généreuse dans

22 MEMOIRES DE M.

Mademoiselle N... qui étoit, comme elle est encore, la fille du monde qui a le plus d'esprit.

Mademoiselle de L... ayant donc rompu avec sa confidente, & celle-ci n'ayant plus d'esperance d'augmenter ses richesses par des confidences si lucratives, pensa à se les assurer par un mariage avantageux. Comme elle avoit été fort décriée, & qu'elle vouloit d'ailleurs épouser un homme d'un rang distingué, elle ne trouva point de François sur qui elle pût jeter les yeux; elle se maria avec le Comte de... parent du Roi de Dannemark, en qui elle trouva ce qu'elle cherchoit, c'est-à-dire un rang aussi distingué que devoit être celui de la femme d'un Prince de sa qualité.

Elle ne vécut avec lui qu'un an ou deux, ne l'ayant point voulu suivre en Dannemark, où il se retira après avoir mangé une partie du bien de sa femme. Le désordre devint si grand dans ses affaires, qu'après le départ de son mari elle eut à peine de quoi entretenir un équipage. Elle se soutint quelque temps à crédit, & enfin accablée de créanciers, elle ne trouva point d'autre ressource que de retourner à son premier métier, mais les temps étoient changés. On ne trouvoit plus d'amans ni de confi-

DE SAINT-EVREMOND. 23

gentes du caractère de Monsieur de Cinqmars & de Mademoiselle de L . . . & tout ce qu'elle put faire , fut de vivre au jour la journée , traînant par tout sa qualité de Princesse Danoise , & n'imposant par cette qualité , qu'à celles des femmes de la Ville qui se croient honorées de voir quelquefois une Princesse chez elles.

Son mari qui avoit été instruit de la vie qu'elle avoit menée avant leur mariage , ne voulut plus entendre parler d'elle ; il travailloit même à se faire démarier quand il mourut. Elle se trouva par sa mort en état de penser à prendre un second mari , & au lieu de ces vastes idées de Principauté , qui la première fois l'avoient déterminée à se marier , elle ne chercha cette fois-ci qu'à trouver un homme qui la tirât de la nécessité. Le vieux Capitaine dont j'ai parlé en étoit devenu fort amoureux. Quoiqu'il n'eût pas de bien , il vivoit pourtant avec une telle économie qu'il étoit souvent en état de lui prêter de l'argent , & ce pauvre homme s'étoit réduit à ne vivre presque que de tabac & d'eau-de-vie pour avoir de quoi nourrir sa maîtresse. Si-tôt qu'il fut Capitaine , il lui proposa de l'épouser. Elle y consentit , à condition que le mariage seroit caché. Il accepta la condition , se dé-

24 MEMOIRES DE M.

dommageant par la gloire de passer pour son galant, de ce qu'il ne pouvoit jouir de celle de passer pour son mari. Après qu'il l'eut épousée, il s'apperçut qu'elle n'étoit pas d'humeur à se contenter du peu de secours qu'elle recevoit de la frugalité de son mari, & qu'elle y joignoit encore ceux qu'elle retiroit de son propre savoir faire.

Pour être plus sûr de son infidélité, il se déguisa, & prenant le train & toutes les apparences d'un homme de la première qualité, il alla trouver en cet équipage une de ces femmes qui se mêlent d'abreger les formalités de l'amour, en procurant des rendez-vous aux amans. Cette entremetteuse, trompée par l'apparence, persuada aisément à sa femme ce qu'il souhaitoit, en lui disant qu'un Seigneur d'un rang distingué mouroit d'envie de la voir. Elle vint au rendez-vous, & son mari croyant qu'il n'en falloit pas davantage pour la convaincre de la vie dont il l'accusoit, lui passa son épée au travers du corps.

Ce fut la destinée de cette malheureuse créature, qui d'ailleurs ne manquoit pas de mérite & d'esprit, & j'avoue que j'en eus d'autant plus de pitié que je l'avois autrefois aimé de bonne foi. Je blâmai fort le Capitaine de sa brutalité, & je ne pouvois
m'empêcher

m'empêcher de rire , quand parmi les principales raisons qu'il alléguoit pour justifier qu'il avoit eu raison de la tuer , il me disoit que rien ne lui tenoit plus au cœur que d'avoir si long-temps jeûné pour lui faire des présens.

Je reçus , au retour de la Campagne , la lettre dont j'ai parlé , par laquelle la Maîtresse que j'aimois alors me mandoit qu'elle étoit à Bruxelles , & qu'elle souhaitoit passionnément de me voir. Sa lettre étoit si tendre & si touchante , que j'eus la faiblesse de la relire plus de cent fois ; & enfin j'allai me mettre dans l'esprit qu'il falloit qu'elle m'aimât de bonne foi , pour m'écrire de la sorte. Il ne me restoit de scrupule à son égard , que sur ce que l'on m'avoit appris de son attachement pour le Bourgeois qui l'avoit brouillée avec le Duc de Guise ; mais comme je voyois cet homme à Paris qui sembloit ne prendre plus aucun intérêt en elle , je m'imaginai que tout ce qu'on m'en avoit mandé pouvoit être faux. J'affectai , pour m'en éclaircir , de voir M. le Maréchal d. . . qui l'avoit conduite en Guyenne , & l'ayant mis sur son chapitre , il m'assura que tous ces bruits étoient sans nul fondement , & que si cette fille aimoit quelqu'un , ce n'étoit que moi. Non,

28 MEMOIRES DE M.

me dit ce Maréchal en m'embrassant, elle n'a de vraie passion que pour vous, & c'est à vous qu'elle nous a tous sacrifiés. Ces paroles acheverent de m'avœugler ; & ne soupçonnant point que ce Maréchal m'eût parlé ainsi par pure malice, ce qui pourtant étoit vrai, je me crus le bienheureux favori de cette perfide, & je résolus dès ce moment de la suivre à Bruxelles.

Je ne comprends pas moi-même comment tant d'expériences ne m'avoient pas plus servi à éviter de pareils panneaux, & je suis assuré que ceux qui liront ces Mémoires me prendront pour un imbécille d'avoir été si souvent la dupe des femmes. Je souhaite qu'ils soient moins imbéciles que moi, & que leur esprit leur serve dans des occasions, où l'esprit après tout ne sert de guere, & où l'on se livre avec tant de grossièreté, ou à la vanité, ou à l'amour. Peut-être ne suis-je pas le seul homme que ces passions ont rendu aveugle, & que beaucoup d'autres se reconnoîtront dans la peinture sincère que je fais ici de moi.

Je crus donc que je devois aller à Bruxelles, & pour me diminuer à moi-même la honte & l'imprudence de ce voyage, je résolus de n'être que trois semaines hors de Paris, & de m'en revenir si-tôt que j'aurois

seulement vû ce que faisoit ma maîtresse. Qu'est-ce, me disois-je à moi-même, qu'un voyage de trois semaines ? Personne ne le saura, & j'aurai eu le plaisir de marquer au moins, à une fille que j'aime, que je suis seul digne d'être aimé d'elle.

Je fis semblant que ma présence étoit nécessaire à une Terre que j'avois à cinquante lieues de Paris où je n'avois jamais été, & dont je touchois fort peu d'argent. Mon frere approuva fort que je prisse ce petit soin, & il me loua sur l'application que j'avois à mes affaires, pendant que dans le cœur je ne pensois qu'à suivre un entêtement capable de les ruiner. Je partis, & ayant envoyé mes gens m'attendre à ma terre, je me rendis en poste à où par le moyen du Gouverneur qui étoit mon ami, il me fut aisé de passer *insognito* à Bruxelles.

Comme j'avois résolu de n'être pas longtemps à ce voyage, & que d'ailleurs j'avois mille raisons, supposé que je voulusse revenir en France, de vouloir éviter d'être vû de M. le Prince, je m'avisai, pour mieux me cacher, de faire semblant d'être un domestique du Duc de Lorraine. Ce Duc avoit été arrêté par l'Archiduc, & envoyé dans la Citadelle d'Anvers où il étoit encore. Le

28 MEMOIRES DE M.

prétexte qu'on avoit pris pour l'arrêter ; étoit qu'il autorisoit les ravages que ses troupes faisoient par tout ; mais dans le fonds, on ne l'avoit arrêté que parce qu'on craignoit, ce qui arriva depuis, qu'il ne cédât ses Etats à la France.

Je fis donc croire à un Bourgeois de Bruxelles chez qui j'allai loger, que j'appartenois à ce Duc, & que j'étois à Bruxelles pour voir de sa part une Dame qu'il aimoit. Le Bourgeois me demanda si ce n'étoit pas celle qui depuis quelque temps étoit arrivée de France. Ce fut justement ma maîtresse que ce Bourgeois me nomma. Je lui dis que c'étoit elle-même pour qui le Duc de Lorraine m'envoyoit, & ce bon Flamand me répondit que c'étoit conscience qu'un aussi brave homme que le Duc de Lorraine se fût attaché à une diablesse qui avoit autant d'amans qu'elle voyoit d'hommes ; que depuis la prison du Duc de Lorraine, elle avoit une intrigue avec le Comte de Bouteville, & que celui-ci n'avoit fait que succéder à M. le Prince, comme Monsieur le Prince avoit succédé à un Espagnol ; que tout le monde croyoit que la jalousie de cet Espagnol, qui étoit tout-puissant auprès de l'Archiduc, avoit été la principale cause de l'emprisonnement du Duc de Lorraine.

Je laissai causer ce Flamand tant qu'il voulut, & tout ce qu'il m'apprit ne servit qu'à augmenter le desir que j'avois de voir ma maîtresse. A la vérité, il me sembla que je ne souhaitois de la voir que pour la confondre mieux. Je priai mon Hôte de la chercher, & de lui dire qu'un Gentilhomme du Duc de Lorraine étoit à Bruxelles pour lui rendre des lettres de la part de son Maître. Elle répondit qu'il n'avoit qu'à le faire venir le lendemain, & qu'elle le verroit à dix heures du matin. J'attendois avec une extrême impatience l'heure marquée; mais dès sept heures du matin on vint m'arrêter de la part de l'Archiduc. Ceux qui m'arrêterent me dirent, que l'Archiduc ayant appris que j'étois au Duc de Lorraine, vouloit bien me renvoyer à mon maître, qui pourroit avoir besoin de moi, & qu'on alloit me conduire sûrement auprès de lui.

Je pensai me découvrir; mais faisant réflexion que ce seroit peut-être encore pis, je continuai à faire semblant d'être en effet domestique du Duc de Lorraine, & je demandai seulement qu'il me fût permis de voir un moment une Dame pour laquelle mon maître m'avoit envoyé à Bruxelles; que c'étoit une affaire de pure galanterie, & que même je ne parlerois à cette Dame

30 MEMOIRES DE M.

qu'en presence de témoins. On me répondit qu'on alloit voir si cette grace me pouvoit être accordée, & une heure après on vint me prendre pour me conduire chez elle.

Pour comprendre ceci, il faut sçavoir, que dès que le Flamand eut dit à la personne que je cherchois, qu'un domestique du Duc de Lorraine demandoit à la voir, cette fille qui vouloit déguiser à l'Espagnol, dont elle étoit aimée, l'attachement qu'elle avoit pour le Comte de Bouteville, réïolut de se servir de cette occasion pour paroître lui faire un sacrifice du Duc de Lorraine. Elle fit donc dire à l'Espagnol, que pour lui marquer qu'elle n'aimoit que lui seul, elle l'avertissoit qu'un Gentilhomme du Duc de Lorraine étoit à Bruxelles. L'Espagnol à cet avis obtint de l'Archiduc que l'on m'arrêta, & qu'on me renvoyât auprès de mon Maître. On alla lui dire que tout découvert que j'étois, je demandois encore à voir celle pour qui on m'avoit envoyé, & cet homme voulant savoir comment je parlerois & comment sa maîtresse me répondroit, m'accorda ce que je demandois, espérant apparemment goûter encore mieux par cette entrevûe la gloire du sacrifice dont on le flattoit.

DE SAINT-EVREMOND. 31

Je fus donc conduit chez elle , & l'Espagnol voulut être témoin de ma visite. Je la trouvai seule avec lui , & dès que je fus entré , tout le monde se retira. Elle fut extrêmement surprise de me voir ; mais l'Espagnol , & moi , nous le fûmes encore davantage. C'étoit le même Espagnol dont j'ai parlé sous le nom de Manrique , & qui avoit juré ma mort lorsque je quittai Madrid.

Si-tôt qu'il m'eut apperçu , il regarda sa maîtresse en pâlisant , & elle rougissant de son côté s'apperçut de sa paleur , & ne fut qu'en croire. Pour moi , je palis , je croi , & je rougis successivement. Ce fut une vraie scène de Comédie , & quand je m'en souviens encore , j'ai de la peine à ne pas rire. Mais j'avoue que pour lors je n'en eus aucune envie , & que je commençai à craindre tout de bon. Je pris pourtant tout d'un coup la résolution de me tirer de ce mauvais pas par une défaite qui me vengeroit en même temps de cette perfide , & qui me tireroit des mains de l'Espagnol. Si j'eusse eu le temps de délibérer , j'aurois eu peine sans doute à prendre le parti que je pris ; mais je ne pensai alors qu'à me tirer d'un péril où je voyois bien que ma maîtresse ne méritoit pas que je me fusse exposé pour elle.

Seigneur, dis-je, en adressant la parole à Manrique, c'est vous-même que je cherchois, & je n'ai demandé à voir Mademoiselle, que parce que je savois bien que je vous verrois auprès d'elle. J'ai voulu réparer les chagrins que je vous ai donnés à Madrid en vous rendant ici un service essentiel. Ce service, c'est que je vous avertis qu'on vous trompe, & moi aussi. La personne que vous voyez est indigne de l'attachement de gens faits comme vous & moi. En même temps qu'elle vous écoute, elle m'écrit les lettres du monde les plus tendres; mais elle ne nous amuse l'un & l'autre, que pour nous rendre les dupes de l'intrigue qu'elle a avec le Comte de Bouville.

Quand j'eus achevé ces paroles, l'Espagnol regarda sa maîtresse en mettant la main sur la garde de son épée; & quoiqu'elle eût lieu de croire qu'il ne faisoit cette action que par un geste Espagnol, elle se mit à crier comme si on l'eût déjà poignardée. Ses femmes accoururent à ses cris. Elle leur dit, en montrant l'Espagnol, que cet homme la vouloit assassiner. Ses femmes se jetterent sur lui. Je crus devoir faire comme elles, & pendant qu'elles le tenoient à la gorge, je me saisis de son épée, car

on m'avoit ôté la mienne quand on étoit venu m'arrêter.

Dès que ma maîtresse vit que j'avois l'épée de cet homme , elle parut se rassurer , & ayant commandé à ses femmes de barricader sa chambre afin que personne n'entrât , elle me prit l'épée , & elle en donna un coup à l'Espagnol qui tomba à demi-mort. Cet homme hurloit entre les mains de trois femmes de chambre , qui , lui tenant le piéd sur la gorge , l'empêchoient de se relever , pendant que leur maîtresse cherchoit encore à lui donner d'autres coups d'épée.

Cependant ses gens qui entendoient ce tumulte , s'efforçoient d'enfoncer la porte. Me croyant perdu s'ils entroient , je me jettai dans la garderobè où heureusement je trouvai un escalier qui me donna le moyen de m'échaper sur les tuiles ; mais étant trop exposé dans un asyle si mal sûr ; je redescendis le même escalier , & j'y rencontrai une des femmes de chambre qui avoient terrassé l'Espagnol. Elle me dit que le danger étoit passé : que cet homme avoit été remis entre les mains de ses gens , & que sa maîtresse se dispoit à aller s'en plaindre à M. le Prince & à l'Archiduc ; auxquels elle avoit déjà envoyé dire qu'on

34 MEMOIRES DE M.

étoit venu chez elle pour l'assassiner ; que cependant je me gardasse bien de paroître ; & qu'elle alloit me cacher en un lieu où l'on ne me trouveroit pas. Elle me conduisit aussi tôt dans une cave où je me laissai enfermer.

J'y demurai tout le reste du jour , ne sachant comment tout ceci se termineroit ; & je n'ai de ma vie passé une si triste journée. Les choses réussirent mieux que je ne pensois. Ma maîtresse alla chez Monsieur le Prince , qui la mena chez l'Archiduc. Elle leur dit que cet Espagnol étoit venu chez elle le matin pour lui faire violence , & que par le secours de ses femmes elle avoit trouvé le moyen de lui arracher l'épée qu'il avoit levée sur elle , dont elle l'avoit blessé. Elle ne fit aucune mention de moi , & l'Espagnol eut beau dire que c'étoit un Domestique du Duc de Lorraine , son mortel ennemi , qui l'avoit assassiné ; on prit tout ce qu'il dit pour une des rêveries que cause une grosse fièvre dans laquelle il tomba dès qu'il eut été reporté chez lui. Cette aventure fit beaucoup de bruit , & tout le monde loua le courage d'une fille , qui , aidée de ses seules femmes , avoit si généreusement résisté à la violence d'un brutal. L'Archiduc promit à Monsieur le Prince

toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter. Cette fille fut ramenée chez elle comme en triomphe, & tout le reste du jour elle fut visitée de toutes les femmes, & de tout ce qu'il y avoit d'hommes de qualité à Bruxelles.

Elle apprit où j'étois, & quoi qu'elle dût être outrée du discours que j'avois tenu à l'Espagnol, cependant la curiosité de savoir par quelle aventure j'étois à Bruxelles, l'emporta sur son dépit; & dès qu'elle se vit seule, elle commanda qu'on me fît sortir de ma cache, & qu'on m'aménât dans sa chambre. Je lui dis que je n'étois venu à Bruxelles que parce qu'elle m'avoit prié d'y venir, mais qu'ayant été informé de ses intrigues, je n'avois pû m'empêcher de lui faire les reproches dont elle se plaignoit. Je lui appris en même temps une partie des démêlés que j'avois eu à Madrid avec Manrique.

Elle pleura beaucoup sur la mauvaise opinion que j'avois d'elle, me jurant qu'elle n'avoit de véritable passion que pour moi. Je fus encore attendri par ses larmes, & nous eûmes bientôt fait la paix. Elle me dit qu'après l'aventure qui venoit d'arriver elle ne pouvoit rester à Bruxelles, parce que, quelque promesse que l'Archiduc lui

36 MEMOIRES DE M.

eût faite, elle devoit se défier des Espagnols, qui tôt ou tard lui feroient un mauvais parti; que cependant il ne falloit pas que je parusse; que je devois partir dès la nuit même, & tâcher de sortir de Bruxelles, me donnant sa parole qu'elle ne tarderoit pas à me suivre; qu'elle avoit appris que le Duc de Guise avoit une nouvelle maîtresse; & que quand cela ne seroit point, elle ne croyoit pas qu'il dût revenir si-tôt, & qu'enfin elle ne craignoit rien de sa part, ayant assez d'amis qui prendroient son parti, en cas qu'il voulût continuer à la persécuter.

Je crus tout ce qu'elle voulut me dire; ou du moins je fis semblant de le croire, car j'avois une extrême envie d'être en France, & je me repentois bien d'un voyage si malheureux. Cependant quelque impatience que j'eusse de partir, je fis réflexion que ce seroit encore m'exposer que de vouloir sortir de Bruxelles sans passeport. Nous raisonnâmes long-temps sur le moyen d'en avoir un, & enfin nous résolûmes que je resterois encore un jour caché chez elle, pendant lequel elle persuaderoit à Monsieur le Prince, qu'il étoit bon qu'elle ne restât pas plus long-temps à Bruxelles, & que ce Prince obtiendrait des passeports pour elle & pour ses gens, à la faveur desquels je pourrois m'évader.

DE SAINT-EVREMOND. 37

Tout réussit comme nous le souhaitions, & dès le lendemain elle eut tous les passeports qu'elle voulut. Je me déguisai en Muletier, & je sortis de Bruxelles conduisant deux mulets, sur lesquels elle avoit chargé une partie de son bagage. J'arrivai en cet équipage à . . . , avec le seul valet de chambre que j'avois mené, qui conduisoit un des Mulets, & qui n'étoit pas plus habile que moi à gouverner ces opiniâtres animaux qui exercèrent notre patience. Il y en eut un qui se jeta dans un borbier, & qui secoua tout le bagage dont il étoit chargé. Nous eûmes une peine extrême à l'en tirer & à le recharger. Parmi les hardes qui tombèrent avec lui, il y eut une petite cassette en manière d'écritoire toute fracassée. Je la ramassai, & je fus obligé de la porter sous le bras, jusqu'à ce que nous fussions arrivés à . . . Cette cassette étoit pleine de lettres, dont la lecture me servit d'occupation toute la soirée que je passai dans l'hôtellerie, où j'avois ordre de laisser les Mulets & le bagage, car je ne voulus point me faire connoître au Gouverneur, & je pris la poste à minuit, emportant les lettres avec moi.

J'arrivai deux jours après à la Terre où j'avois envoyé mes gens, qui commençoient

à être fort en peine de moi. J'y passai deux jours , & je revins à Paris trois semaines après que j'en étois parti , sans que mon frere ni personne eût le moindre soupçon du voyage que j'avois fait à Bruxelles. Je me trouvai parfaitement guéri de l'amour qui m'avoit fait entreprendre ce voyage , & jamais je n'avois été plus persuadé que je ne m'engagerois de ma vie en aucune passion capable de m'aveugler encore. Je bénis Dieu mille fois d'être sorti de Bruxelles aussi heureusement que j'avois fait , & d'avoir trouvé dans les lettres qui m'étoient tombées entre les mains, de nouveaux motifs , pour éviter à l'avenir les folies que je me reprochois.

Ces lettres étoient presque toutes du Bourgeois , qui avoit brouillé ma maîtresse avec le Duc de Guise , & le Maréchal d... & par la manière dont elles étoient écrites, on pouvoit aisément juger que cet homme étoit mieux que personne dans son cœur. Il y en avoit une d'une datte fort récente , par laquelle il lui mandoit qu'il étoit malade , & la prioit de faire toutes choses pour revenir à Paris. Je crus que c'étoit ensuite de cette lettre qu'elle m'avoit dit qu'elle ne pouvoit rester à Bruxelles , & je jugeai que la maladie de son Bourgeois avoit plus de

DE SAINT-EVREMOND. 39

part au retour qu'elle méditoit , que la crainte des Espagnols.

Tout cela acheva d'éteindre mon amour, & rien ne me prouva mieux mon changement pour elle , que l'indifférence avec laquelle j'appris ce qu'elle étoit devenue depuis mon départ. Le Comte de Bouteville ne consentit point qu'elle revînt en France. Elle eut beau dire que son bagage étoit parti, on renvoya après les Mulets qu'on fit revenir, & comme elle ne trouva plus la cassette où étoient ses lettres, elle jugea que je m'en étois saisi, & ce fut encore ce qui la fit résoudre de rester en Flandre.

Cependant comme elle craignoit quelque pièce de la part de l'Espagnol qu'elle avoit blessé, elle quitta Bruxelles. Bouteville la cacha quelque temps à Anvers, ensuite il la mena à la Haie, où elle fut aimée du Rhingrave. Cette galanterie la brouilla avec Bouteville, & la maladie de son Bourgeois s'augmentant, elle revint à Paris pour le voir. J'eus la générosité de lui renvoyer ses lettres & de lui parler, quand je la trouvois quelque part, comme si je ne l'eusse jamais aimée. Elle en usa de son côté à peu près de la même manière, & elle fit par dépit ce que je faisois par raison. Enfin son dépit cessa, & elle parvint à mon égard au

40 MEMOIRES DE M.

point où j'en étois au sien ; car il n'y a point de passion ni de sentiment qui ne change ; & qui ne finisse quand on le veut fortement.

On n'a pas la même force pour se garantir d'une passion nouvelle , que pour en oublier une ancienne , & dès que je fus guéri de celle dont je viens de parler , je m'engageai encore une fois. A la vérité pendant un an ou deux , mes engagements eurent moins de violence , & furent même d'une autre nature que ceux que j'avois eus jusque-là ; mais ils ne laisserent pas de me donner encore de nouvelles lumières sur le caractère des femmes.

Je me trouvai un jour à une Assemblée qu'une femme de qualité faisoit de temps en temps pour une pauvre Communauté de la Campagne , qu'elle avoit prise sous sa protection. La coutume étoit de faire une quête , & cette Dame se servoit pour cela des plus jolies personnes qu'elle pouvoit trouver. C'étoit moins pour l'amour des Pauvres qu'on alloit à ses Assemblées que pour les Quêteuses , mais les Dévotes de profession ne se soucient pas par quels motifs on fasse l'aumône , pourvu qu'elles s'en attribuent la gloire.

La Dame dont j'ai parlé avoit ce jour-là choisi une Quêteuse qui me plut extrêmement.

DE SAINT-EVREMOND. 41

ment. C'étoit une de ses nièces, âgée de dix-sept ou dix-huit ans, qui sans être régulièrement belle, avoit tout ce qu'on peut souhaiter pour plaire. Sa taille étoit extrêmement fine, & tant de vivacité & d'agrément étoit répandu dans toute sa personne, que je me sentis touché pour elle. Je trouvais le moyen de lui parler, & son esprit me toucha encore plus que sa beauté. Elle l'avoit très-délicat, & je crus même qu'elle l'avoit solide : car dès les premières conversations, elle me parut assez au-dessus de la bagatelle, dans laquelle donnent presque toutes les personnes de son âge & de son sexe. Je m'apperçus que son esprit étoit déjà aussi cultivé qu'il pouvoit l'être, & qu'elle avoit du goût pour toutes choses. Cette qualité étoit un grand mérite auprès de moi ; car malgré ma dissipation & mon peu de conduite, j'avois toujours gardé du goût pour les ouvrages d'esprit, & excepté la galanterie, rien ne m'occupoit plus agréablement que la lecture & l'étude. La personne dont je parle avoit encore une qualité qui la rendoit fort aimable ; c'est qu'elle chantoit parfaitement bien.

Je résolus donc de l'aimer. Elle logeoit en ce temps-là chez sa tante. Je trouvai des prétextes pour aller chez cette Dame,

42 MEMOIRES DE M.

& en peu de temps étant devenu de ses amis , j'eus occasion de voir presque tous les jours la personne que j'aimois. Je ne tardai pas à lui déclarer mes sentimens. Elle y répondit de manière à me persuader que je ne lui étois pas indifférent ; & en effet , dès la seconde ou la troisième fois que je la vis , je jugeai , ou qu'elle m'aimoit déjà , ou qu'elle ne seroit pas long-temps sans m'aimer ; mais ces belles espérances furent d'abord renversées. Elle alla se mettre dans l'esprit que sa tante vouloit m'aimer. Elle avoit de grandes raisons de ne lui pas donner d'autres mécontentemens que ceux qu'elle lui avoit déjà donnés sans y penser. Cette Dame , naturellement jalouse , accusoit son mari d'avoir du goût pour sa nièce , & dans cette pensée elle en usoit fort mal avec elle. Elle , de son côté , vouloit ménager l'esprit de sa tante , & s'étant imaginé que cette tante me regardoit de bon œil , non seulement elle ne voulut plus m'écouter , mais elle commença à se défier de moi. Cela me mit fort mal à mon aise , car ses défiances étoient fondées sur une pure imagination. Sa tante avec laquelle elle me croyoit en bonne intelligence , paroissoit effectivement avoir de l'attachement pour moi ; mais outre que je n'avois pour elle

DE SAINT-EVREMOND. 43

aucune inclination , il étoit vrai que tout l'attachement de cette Dame ne consistoit, qu'en ce qu'elle me trouvoit plus commode qu'un autre pour tenir ma place au jeu, car quoique dévote elle aimoit le jeu , & c'étoit sa grande passion. Cependant comme elle me cherchoit par tout , & qu'elle m'appelloit fort souvent chez elle , on jugea qu'elle en usoit ainsi , parce que nous étions bien ensemble , & cette imagination me fit perdre une maîtresse qui me paroissoit si digne de moi. Je ne pouvois remédier à ses défiances qu'en cessant de voir sa tante , mais aussi en prenant ce parti-là , je m'otois l'occasion de la voir elle-même , & je l'aimai assez pour préférer le plaisir de la voir tous les jours , à celui de lui ôter les imaginations qui l'avoient prévenue contre moi. D'ailleurs , je ne me croyois pas assez bien auprès d'elle , pour espérer qu'elle penseroit à moi dès qu'elle ne me verroit plus.

Je continuai donc à voir sa tante , & comme je la voyois souvent auprès d'elle, je m'accoutumai en apparence à ne recevoir d'elle que des honnêtetés générales , dont j'enrageois dans le cœur. Il y avoit des temps où je croyois la haïr de ce qu'elle me connoissoit si mal ; mais enfin je l'aimois

44 MEMOIRES DE M.

toujours, quelque peu de justice qu'elle me rendît. Je dis qu'elle me rendoit peu de justice, car quand il auroit été vrai que sa tante m'eût aimé, elle devoit m'estimer assez pour être persuadée, que je n'aurois jamais été capable de la desservir auprès d'elle.

Je ne sai si elle m'a rendu plus de justice dans la suite, du moins elle a pû s'appercevoir que je n'ai jamais perdu d'occasion de lui faire plaisir. Ce fut même en partie pour avoir lieu de lui en faire, que je conservai la connoissance de sa tante. Mais après tout, comme nous n'agissions point de concert, elle ne retiroit pas de mes conseils & de mes soins autant d'avantage qu'elle en auroit pû retirer, & j'eus le chagrin de voir que faute de s'être fiée à moi, elle devint la victime de la jalousie de la femme, & la dupe de la passion du mari. Cet homme, sur la protection duquel elle avoit compté, n'eut pas le courage de la défendre, comme il auroit dû, des mauvais traitemens de sa femme, ni de lui rendre tous les services qu'elle avoit lieu d'en attendre, & qu'elle auroit sans doute reçus de moi. Ainsi, par un mal-entendu, elle tomba, en ne voulant pas m'aimer, dans des inconvéniens plus fâcheux que ceux qu'elle craignoit en m'aimant.

DE SAINT-EVREMOND. 45

Pendant que j'aimois cette fille, & que je voyois la Dame chez qui elle logeoit, je connus plusieurs de ces Dames de qualité, qui se mêlent à Paris de vaquer aux bonnes œuvres, & de faire une profession particulière de dévotion. Comme je m'accommodois aisément au génie de ceux avec qui je me trouvois, & que d'ailleurs je n'avois pas encore oublié tout ce que j'avois appris en Sorbonne, pendant que j'étois Abbé; je parlois de Religion avec les Dévotes tout autant qu'elles vouloient, & par les belles maximes de Morale qu'elles m'entendoient débiter, je leur faisois souvent croire que j'étois homme de bien, & entendu dans la spiritualité.

Une de ces Dévotes, femme très-riche, & d'un rang fort distingué, parut touchée de ma Morale, & me pria d'aller la voir, ayant à me consulter, à ce qu'elle disoit, sur des cas de conscience, que personne encore n'avoit pû lui résoudre. Je ne pus m'empêcher de rire en moi-même, de voir une Dame de ce rang choisir un Cavalier pour débrouiller sa conscience; mais je fus charmé de ce nouvel emploi, & je pensai dans le moment tout ce qui arriva dans la suite.

Cette Dame étoit la femme du monde la

46 MEMOIRES DE M.

mieux faite. C'étoit un air & un port de Reine, & personne dans sa jeunesse n'avoit eu une plus grande réputation de beauté & de galanterie. Elle avoit alors près de quarante ans; mais elle étoit encore assez belle pour exciter des passions, & j'avoue que j'en conçus une très-forte pour elle, dès qu'elle m'eut dit qu'elle vouloit me consulter.

Ce ne fut donc point par l'étude des Casuistes que je me disposai à cette direction; ce fut par tous les soins que je pus prendre de mon ajustement. Je me rendis chez elle avec un habit magnifique. Elle avoit pris les mêmes soins de son côté; sa propreté & sa magnificence ne le cédoient point à la mienne, & jamais assurément conférence spirituelle ne fut préparée de meilleur air.

J'eus lieu de croire en la voyant si parée, qu'elle oublieroit le prétexte, sous lequel elle m'avoit fait venir; mais je fus bien étonné de la voir commencer par m'expliquer l'embarras extrême que lui donnoit un Directeur, qu'elle soupçonnoit d'avoir de l'attachement pour elle, & je fus encore plus surpris quand elle m'eut dit que ce Directeur étoit Curé d'une de ses Terres, où elle avoit coûtume de passer une partie de l'année; c'est-à-dire, Curé de Village, fils

d'un payfan , & homme de la plus affreuse figure qui fût jamais.

Je lui demandai quelle preuve elle avoit de l'attachement qui causoit son embarras , & pour réponse elle me fit voir trois ou quatre lettres de ce Curé. De la manière que ces lettres étoient écrites , je vis bien que c'étoit-là un cas de conscience , qui étoit plus du ressort d'un Cavalier que d'un Théologien : car jamais passion ne fut exprimée avec moins de précaution que celle que ce Curé lui marquoit. Je lui répondis que j'étois assez savant pour décider que cet homme étoit amoureux d'elle. Ah ! reprit-elle, je m'en suis toujours bien doutée , & je suis ravie d'avoir là-dessus le témoignage d'un habile homme. Mais , Madame , lui dis-je, ma science va encore plus loin , & j'ai assez étudié les matières sur lesquelles vous me consultez, pour voir que non seulement cet homme vous aime , mais aussi que vous l'aimez , car jamais un homme comme lui vous auroit-il écrit de la sorte , si vous ne lui en aviez donné lieu ? Elle rougit à ces paroles , & s'écriant tout-à-coup : Ah ! dit-elle , que je suis charmée de votre pénétration , & que je me fai bon gré d'avoir choisi en vous un homme qui a plus de lumière qu'aucun autre ! Je voi , continua-t-elle,

48 MEMOIRES DE M.

que rien ne vous est caché , & que vous avez deviné ce que je n'aurois jamais osé vous dire. Est-il possible , lui répondis-je , que vous ayez été capable d'un pareil attachement , & assez aveugle pour n'en pas faire scrupule ? Ce n'est , dit-elle , que parce que j'en fais scrupule , que j'ai voulu vous consulter. Il y a long-temps que cela me déplaît , & que je voi bien que le commerce que j'ai avec cet homme , ressemble à une passion , mais comme il est homme de bien , & qu'il n'y pense point de mal , j'ai toujours dissimulé.

Ce discours me surprit au delà de tout ce que je puis dire , car enfin la personne qui me parloit n'étoit ni folle ni imbécille , & j'avois peine à croire qu'elle ne fût pas l'une & l'autre. Je ne savois pas encore de quoi sont capables les consciences trompées , qui se livrent à un scélérat , couvert du manteau de la direction.

J'eus pitié de cet aveuglement , & prenant un ton auquel je ne m'étois pas préparé , je lui dis qu'elle étoit obligée en conscience , non seulement de n'avoir plus de commerce avec cet homme , mais encore de le faire sortir de ses Terres. Mais , me dit-elle , il ne s'est jamais rien passé entre lui & moi , & tout cela s'est terminé
à

à des lettres & à des petits soins.

Ce fut alors que je parlai en vrai Directeur, & que je lui expliquai qu'il ne falloit pas attendre à faire scrupule d'une passion, qu'elle eût éclaté par des déreglemens grossiers. C'est-à-dire, que tout profane que j'étois, je lui appris ce que tant de Directeurs laissent ignorer à leurs Pénitentes; à savoir, que les attachemens sont criminels dès qu'ils occupent le cœur, & que la dévotion qui leur sert d'occasion ou de prétexte, est une véritable hipocrisie.

J'avoue que comme j'aimois cette Dame, j'aurois eu de la peine à lui parler de la sorte, si je n'avois eu une jalousie qui alloit jusqu'à l'indignation, de l'attachement dont je la trouvois capable; & c'est ainsi que quelque amateur que l'on soit de la vérité & de la droiture, on a besoin, quand on aime, d'être animé de quelque secret intérêt, pour dire de certaines vérités.

Je ne sai si elle s'apperçut de ma jalousie, ou si la profession qu'elle faisoit d'être dévote, lui donna un nouveau goût pour un homme dont les sentimens étoient si saints, mais il est certain que depuis cette conversation, elle fit tout ce qu'il falloit pour me persuader que j'étois aimé.

Elle commença par imaginer cent jolies

50 MEMOIRES DE M.

manières de me faire des présens. Elle ne laissoit passer aucun jour sans s'informer de ma santé, ou sans m'envoyer chercher ; & j'aurois, je croi, préféré la fonction qu'elle sembloit me donner de son Directeur, à tout autre emploi, si la mode eût été en ce temps-là d'avoir des Directeurs de ma profession ; mais je ne pus m'accommoder de cette hipocrisie ; & n'osant aussi démentir la Morale que je lui avois prêchée, je vis bien que je devois l'éviter, & chercher pour maîtresses des personnes qui ne me réduisissent point à les tromper.

On sera étonné de ma bonne foi, sur tout en un temps où tant d'histoires qui ont éclaté dans le monde, ont appris que la dévotion peut aider à la galanterie & à l'amour ; mais cela étoit, ce me semble, plus nouveau dans le temps dont je parle, & je ne croyois point qu'il fût permis à un honnête homme de profaner par des commerces amoureux, ce qu'il y a de plus saint dans la Religion.

J'eus donc la force de mander à cette Dame, que les mêmes raisons qui m'avoient obligé de lui faire scrupule de son Curé, m'obligeoient à en avoir moi-même, des sentimens que j'avois pour elle, & que puisqu'elle vouloit être dévote, j'étois

DE SAINT-EVREMOND. 51

obligé de ne la plus voir. Je l'exhortois dans la même lettre à m'éviter de son côté, pour soutenir le parti de la dévotion qu'elle avoit pris, & qui étoit, après tout, le meilleur qu'elle pût prendre,

Dès qu'elle eut reçu ma lettre, elle me fit une réponse pleine de rage & de désespoir. Je n'y trouvai aucune ombre, ni de sa dévotion, ni de ses scrupules. Tout y étoit furieux & emporté, & le moindre mal qu'elle me faisoit craindre pour elle; c'étoit de mourir bien-tôt. Je ne pus tenir contre cet emportement. Je courus chez elle, & je trouvai qu'elle avoit tellement passé d'une extrémité à l'autre, que tout ce qui lui rappelloit le souvenir de sa dévotion lui faisoit horreur. Elle me dit qu'elle ne pouvoit vivre sans moi, & que puisque la qualité de Dévote me déplaisoit, elle feroit tout ce que je voudrois qu'elle fût.

J'eus encore la force de lui représenter le tort qu'elle se feroit, si on la voyoit changer de manière de vie. Je lui dit qu'un tel changement feroit gloser sur sa conduite, avec d'autant moins de ménagement, qu'on étoit très-disposé dans le monde à faire des railleries des Dévots. Ces raisons ne la touchèrent point, & elle me força

de lui promettre , avant que de la quitter , que je l'épouferois. Ce mariage m'auroit été avantageux , si je n'avois prévû les obstacles que j'y trouverois du côté de sa famille. Ainsi, quelque parole que je lui eusse donnée de l'époufer , je ne comptai point que la chose pût réussir , & je ne pensai qu'à l'amuser , jusqu'à ce que la raison lui fût revenue.

Cependant elle crut qu'elle ne pouvoit mieux me marquer son amour qu'en dépouillant tous les dehors de sa dévotion, Ainsi on la vit dans toutes les Assemblées & à tous les spectacles avec une assiduité & des ajustemens , qui firent bien-tôt connoître qu'elle pensoit à se remarier.

Ce que j'avois prévû ne manqua pas d'arriver ; le public ne l'épargna point , on en fit bien-tôt cent contes. Des gens moins scrupuleux que moi , profiterent des prises qu'elle donnoit sur elle , & j'eus des Rivaux qui l'accoutumerent à m'oublier. Plus la vie qu'elle avoit menée jusqu'à ce changement étoit réglée , plus celle qu'elle mena depuis fut irrégulière , & je vis bien que rien ne dispose davantage au déreglement , qu'une dévotion mal entendue.

Après avoir un peu accoutumé le pu-

blic à ce nouveau genre de vie, elle écouta les propositions que le Duc lui fit de l'épouser.

C'étoit un parti qui lui conservoit son rang, & ce fut pour cette raison, que quoi-
qu'elle y trouvât peu de bien, elle le pré-
féra aux autres partis qui se présenterent
en grand nombre.

Je ne la voyois presque plus quand on
fit les propositions de ce mariage; & j'en
appris d'abord les nouvelles avec assez de
tranquillité. Tous les travers qu'elle s'étoit
donnés dans le monde, & le peu de soin
qu'elle avoit pris de sa réputation, m'a-
voient mis à son égard dans une situation
à ne plus guère m'intéresser à elle. Cepen-
dant quand je vis que c'étoit tout de bon
qu'elle se marioit, & qu'elle ne daignoit
pas même me faire un compliment sur un
dessein si contraire aux promesses qu'elle
m'avoit faites, j'en eus un secret dépit, &
je voulus voir comment elle soutiendrait
mes reproches.

Je lui écrivis une longue lettre, & j'af-
fectai d'y paroître encore plus touché de
son mariage que je ne l'étois. Je croyois,
en lui écrivant ainsi, ne lui marquer que
mon dépit, mais ma passion n'étoit pas
éteinte, & je lui témoignai beaucoup d'a-

mour. Cette lettre ne lui fut rendue que deux ou trois jours après son mariage, & comme je n'en avois point ouï parler, je comptois, ou qu'elle ne l'auroit pas lue, ou qu'elle s'en étoit moquée, quand un matin à la pointe du jour, on vint me dire qu'une femme me demandoit de sa part, C'étoit elle-même, & je fus extrêmement surpris de la voir entrer dans ma chambre, en habit de Sœur grise.

Elle me dit qu'elle n'avoit pû résister au chagrin que lui avoit donné ma lettre, & que pour me marquer mieux le désespoir où elle étoit de m'avoir donné sujet de me plaindre, elle avoit voulu venir me dire elle-même, qu'elle ne se feroit jamais mariée, si elle avoit crû que je l'eusse véritablement aimée; mais que puisque c'étoit une chose faite, elle me marqueroit, par le mépris qu'elle auroit pour son mari, combien je lui étois cher.

J'admirai la fatalité qui me réduisoit toujours, malgré moi, à faire auprès de cette femme le personnage de Directeur. On a vû les occasions qu'elle m'avoit déjà données de la prêcher, & je ne pus faire autrement en celle-ci, que de l'exhorter à bien vivre avec ce mari, & à se remettre dans la dévotion. Elle ne s'attendoit pas

à un conseil de cette nature, & elle me répondit d'abord avec beaucoup d'emportement. J'insistai toujours sur le propos que j'avois commencé, lui représentant que le meilleur parti qu'elle pût prendre, c'étoit de faire de nécessité vertu, & de se servir, pour redevenir dévote, d'un mariage qui sembloit la devoir rendre malheureuse.

C'étoit moins l'intérêt que je prenois à sa réputation, ou à son salut, qui m'obligeoit de lui parler de la sorte, que l'envie de la punir de son inconstance, en lui faisant mener une vie pour laquelle je m'imaginerois qu'elle auroit d'autant plus de répugnance, qu'elle avoit levé le masque pour vivre autrement. Mes exhortations eurent l'effet que je prétendois. Elle se remit dans la dévotion; mais à quoi je n'avois pas trop pensé, c'est qu'il n'y eut que son mari pour qui la dévotion de sa femme fut un vrai supplice. En redevenant dévote, elle n'en fut pas meilleure. Ce ne fut qu'un changement de décoration qui la rendit d'autant plus insupportable, qu'elle étoit plus persuadée que tout doit plier sous la volonté d'une Dévote.

La Dame dont je viens de parler ne fut pas la seule Dévote que je connus en ce

temps-là. Le commerce que j'eus pendant plusieurs mois avec les femmes de ce caractère, m'en fit connoître beaucoup d'autres, dont la conduite, quoique plus réglée en apparence, n'étoit guère meilleure dans le fonds; & je ne puis m'empêcher d'en raconter ici quelques aventures, auxquelles à la vérité j'eus très-peu de part, mais dont je croi pouvoir parler, dans le dessein que je me suis proposé, en écrivant les Memoires de ma Vie, de faire connoître les femmes.

Celle dont je parlerai d'abord étoit une jeune Dame, que l'on proposoit pour un modele de vertu. Elle étoit mariée à un homme de la Cour, dont elle s'étoit séparée deux ou trois ans après son mariage, sous prétexte des débauches de son mari. Je ne sai si cet homme avoit été aussi débauché qu'on le disoit, mais ce qui étoit vrai, c'est que sa femme en se séparant de lui, étoit devenue maîtresse d'un fort gros bien, & que ce pauvre malheureux n'avoit pas du pain. Il se plaignoit par tout que sa femme étoit la cause de sa ruine, par le peu de complaisance qu'elle avoit eue pour lui, & par les profusions qu'elle avoit faites avant leur séparation. Il disoit que les Directeurs qui l'avoient gouvernée

étoient la cause de ces profusions, & qu'ils avoient profité seuls du mauvais ménage de sa femme. Comme la femme étoit dévote, & que le mari ne l'étoit pas, toutes ces plaintes étoient peu écoutées. On ne les regardoit que comme des discours d'un indévoit, qui cherchoit à calomnier les gens de bien; & sans avoir aucun égard à sa misère, la Dame, applaudie par tout, jouissoit tranquillement de tous les avantages qu'elle avoit eu l'autorité de se faire procurer en se séparant. Tout ce qu'il avoit pû obtenir, c'est que la Dame ayant fait voir que tout ce qui leur restoit de bien étoit à elle, on l'avoit engagée à donner charitablement une pension modique à un si indigne mari. Il étoit donc réduit à demeurer en chambre garnie, ayant à peine son nécessaire, pendant que sa dévote de femme étoit à la tête de toutes les bonnes œuvres, & avoit part à toutes les nouvelles fondations, par les sommes immenses qu'elle prodiguoit à ces usages.

Il ne m'appartient pas de décider si cette Dame pouvoit en bonne justice en user ainsi, & je me contenterai de dire simplement le scandale que me donna sa profusion & sa délicatesse, dans un voyage que je fis chez elle avec un de ses Directeurs.

38 MEMOIRES DE M.

Elle avoit une Terre à dix ou douze lieues de Paris, où elle passoit presque la moitié de l'année. On disoit que c'étoit pour se retirer du grand monde, & pour mieux vaquer à la Méditation, qu'elle faisoit un si long séjour à la campagne, & on m'engagea à être d'une des parties auxquelles elle invitoit souvent un Ecclesiastique qui passoit pour un fameux Directeur.

J'ai peine à m'empêcher de rire, en me rappelant ici le ridicule des soins & des précautions que l'on prit pour empêcher que ce bon serviteur de Dieu ne fût incommodé pendant ce petit voyage. Jamais Carosse n'a été plus doux que celui où on le plaça; mais pour le rendre encore plus commode, on avoit bâti une espèce de lit, où il étoit couché sur des coussins qui remplissoient tout le Carosse à distance proportionnée, afin que les pieds du saint homme fussent appuyés à leur aise. A peine son compagnon & moi pûmes-nous trouver place, quoique le Carosse fût à huit personnes. On mit le compagnon à une portiere & moi à l'autre, & j'obtins, pour respirer, qu'il me fût permis de passer ma tête à travers les rideaux, qui furent tirés pendant tout le chemin, tant

ce précieux personnage craignoit d'être enrhumé.

Nous marchâmes ainsi, nous arrêtant de deux lieues en deux lieues pour adoucir la fatigue du chemin, & pour donner lieu au saint Directeur de témoigner ses besoins. Le coffre du Carosse étoit plein de confitures & de liqueurs, & le saint Homme eut la modération de ne se rafraîchir que trois fois des six que l'on arrêta. J'eus peu de conversation avec lui, car il ne paroissoit occupé, dans la situation commode où il étoit étendu, qu'à remercier le Seigneur des graces dont il combloit son serviteur indigne, & le sommeil succédoit, à point nommé, à ses dévotes oraisons. Dès que nous approchâmes de l'avenue du Château de la Dame chez qui nous allions, on courut l'avertir, & elle vint au-devant de nous, accompagnée de deux autres Dévotes, qui ayant fait descendre le Directeur, le prirent sous les bras pour l'aider à monter un perron qui donnoit dans un salon où il trouva une pile de carreaux, sur laquelle on le fit asseoir pour se reposer, en attendant qu'on le menât prendre possession de l'appartement qui lui étoit destiné. Lorsqu'il fut assis, une femme de Chambre vint, avec de profondes révérences, lui

76 MEMOIRES DE M.

apporter un bouillon , qu'il avala en attendant le soupé. Il lui échappa en rendant l'écuelle , de dire que le bouillon étoit un peu trop salé , & je vis l'heure que la Maîtresse de la maison tueroit son Cuisinier ; tant elle s'emporta furieusement contre le peu de soin qu'il avoit eu de temperer dans un bouillon de Directeur , la dose du sel au point qu'il fût trouvé sans défaut. Le Cuisinier promit de mieux faire , & il obtint sa grace à la recommandation du Directeur , qui dit qu'il falloit faire le bien pour le mal.

On peut juger par la peinture que je viens de faire , que tout le reste fut de même. Nous fûmes-là près de huit jours , & jamais je n'ai fait une chere si délicate & si abondante. J'admirai le bon estomach des Dévots ; car assurément ce bon Pere faisoit chaque jour quatre repas , dont un seul auroit suffi pour moi. Je ne pus m'empêcher de railler quelquefois de la profusion de la Dame , qui pour fournir à ces repas , tenoit nuit & jour des gens à cheval , & qui même envoyoit en poste à Paris , pour avoir tous les matins des pois verts , si rares dans la saison où nous étions , qu'on n'en trouvoit point ailleurs , & qui coûtoient jusqu'à dix écus le litron. Les peti-

DE SAINT-EVREMOND. 61

tes railleries qui m'échapperent , me firent regarder comme un profane , & depuis ce voyage, la Dame ne m'admit plus à la bonne chere qu'elle faisoit à son Directeur.

Les autres Dévotes que je connus n'étoient guères différentes de celle-là , & je ne pouvois comprendre comment elles pouvoient s'aveugler au point de se croire Dévotes , avec toute leur sensualité & tous leurs entêtemens. Du reste je ne remarquai rien qui pût me faire croire qu'elles portassent l'aveuglement jusqu'à des attachemens criminels ; & j'ai toujours été persuadé qu'elles n'avoient un pareil dévouement pour leurs Directeurs, que par l'idée qu'elles avoient de leur sainteté. Çauroit été à ses bons Peres à prendre le soin de corriger en elles , ce qu'il y avoit de trop dans leurs dépenses & dans leurs soins ; mais il est rare qu'on ne se croye pas en droit de se pardonner un peu de sensualité & d'amour propre , quand on n'a rien de plus criminel à se reprocher.

La Dame dont je viens de parler étoit amie d'une autre Dévote qui en usoit à l'égard de ses enfans , comme j'ai dit que celle-là en usoit à l'égard de son mari. Elle avoit absolument négligé leur éducation ; & dans le temps qu'elle avoit à Paris une

62 MEMOIRES DE M.

grande maison & une bonne table, elle avoit tenu ses fils à la campagne dans des pensions modiques, & même assez mal payées, où ils n'avoient eu que des Maîtres grossiers & peu capables de les instruire. Cette femme avoit fait, parce qu'elle se croyoit dévote, ce que ma mere avoit fait parce qu'elle aimoit le monde; mais plus mauvaise encore dans sa dévotion que ma mere ne l'étoit dans l'attachement qu'elle avoit pour les plaisirs, elle avoit contraint ses enfans à se faire Religieux, & leur vocation forcée les avoit presque tous fait finir misérablement. Les uns étoient morts de chagrin, & les autres après avoir sauté les murailles, avoient mené une vie errante & vagabonde, & s'étoient enfin retirés dans les pays étrangers, où l'on ne savoit ce qu'ils étoient devenus. Cependant personne n'osoit en parler à la mere, & elle vivoit sans scrupule, occupée des bonnes œuvres qu'elle croyoit suffisantes pour son salut, pendant qu'elle manquoit aux devoirs les plus essentiels. Je voulus quelquefois lui représenter ce dérèglement; mais il ne m'appartenoit pas de donner des leçons à des personnes, dont la dévotion étoit applaudie de ceux qui auroient dû la confondre; & je connus

bien que pour passer pour homme de bon conseil auprès des Dévotes de ce caractère, il ne faut leur conseiller que ce qui flatte leur aveuglement.

J'avoue que cela ne me donnoit pas trop bonne opinion des Dévots, & que de bonnes œuvres si mal entendues, achevoient de détruire en moi tous les desseins que j'ai eûs de le devenir. Ce fut un malheur pour moi de n'en avoir pas connu d'autres en ce temps-là ; car s'il y a des Dévots qui abusent ainsi de ce nom, il y en a d'autres qui lui font honneur, & si je les avois connus plutôt, je n'aurois peut-être pas tant différé à prendre le parti que je n'ai pris que sur la fin de mes jours.

N'ayant donc plus d'autres vûes que de penser à ma fortune, je m'appliquai tout de bon à la guerre, & je passai un an entier, non seulement sans aucune intrigue, mais aussi très-persuadé que je n'en aurois de ma vie, tant je me croyois détrompé sur le chapitre des femmes.

Je servis en Catalogne sous M. le Prince de Conti, & j'aidai au Comte de Merinville à faire lever le siège de Solfone. De-là je fus commandé pour renforcer l'Armée du Duc de Vendôme, qui attaqua & qui battit la Flotte d'Espagne de

vant Barcelone. Mon frere avoit servi en Flandre , & avoit eu part à la prise de Condé , & à celle de Saint Guillain. Le Roi, après cette Campagne, lui donna une pension de douze mille francs , & il fut assez généreux pour demander qu'elle fût partagée entre lui & moi. Ainsi l'on me donna le brevet d'une pension de deux mille écus , & c'est presque la seule gratification que j'aye reçue de la Cour , & dont même je ne fus redevable qu'à mon frere. Mais je n'avois pas la faveur pour moi , & j'eus lieu de croire assez long-tems qu'on n'avoit pas autant oublié que je le pensois, le parti que j'avois pris de suivre Monsieur le Prince.

Mon frere qui pensoit à me faire avoir du bien , crut que je devois me marier ; & comme il reconnoissoit que c'étoit au bien qu'il avoit eu de sa femme , qu'il devoit les facilités qu'il avoit trouvées à son avancement , il jugea que j'avois besoin des mêmes secours , & il me proposa de m'attacher à une fille qui n'étoit pas de naissance , mais dont le bien étoit fort considerable. Il crut que pour peu que je voulusse m'aider , je réussirois dans cette poursuite, parce que la fille avoit refusé des partis très-importans dans la Robe , & qu'elle étoit

étoit entêtée de ne se marier que dans l'épée.

Je n'avois pas naturellement beaucoup d'inclination pour le mariage , & d'ailleurs j'étois moins persuadé que mon frere de la nécessité d'avoir du bien; mais n'ayant nulle intrigue , & étant bien résolu de n'en avoir plus , j'écoutai la proposition qu'il me fit ; & je cherchai avec lui les moyens de me faire aimer de la Demoiselle , & de me rendre agréable à ses parens. Cette fille n'étoit ni belle ni bien faite , mais elle ne se rendoit là-dessus aucune justice , & ceux qui lui avoient fait la cour à cause de son bien , l'avoient tellement entêtée de son mérite & de sa beauté , qu'elle étoit persuadée qu'aucune autre n'étoit ni mieux faite ni plus belle qu'elle.

Comme je ne me serois jamais imaginé qu'une fille que son miroir devoit convaincre de sa laideur , voulût qu'on la cajollât sur sa beauté , je ne m'avisai point de lui dire qu'elle étoit belle. Je me contentai de la traiter d'aimable , & de lui jurer que personne à mes yeux ne paroïssoit plus capable de se faire aimer: elle avoit juré qu'on la trouveroit belle , & mes complimens , quelques honnêtes qu'ils fussent , ne la contenterent point.

On ne croiroit pas que cette bagatelle me fit manquer un mariage qui m'auroit été avantageux. Il n'y avoit qu'à m'instruire, j'aurois comparé cette fille à la belle Hélene si l'on m'eût appris que cela étoit nécessaire, mais je ne l'aurois jamais deviné, & serieusement j'aurois cru qu'elle auroit dû prendre pour des contreverités, tous les détails que j'aurois faits de sa beauté.

C'est pourtant à quoi elle s'attendoit; & voyant que je ne louois en elle ni sa taille, ni ses yeux, ni son teint, elle alla dire à ses parens que j'étois un brutal, qui n'avois ni honnêteté ni politesse, & que jamais elle ne m'épouserait. Elle poussa même la chose plus loin, car pour me punir de ne l'avoir pas appelée belle, elle fit de moi des portraits ridicules, disant que j'étois entêté de ma bonne mine, & que je trouvois qu'il n'y avoit point au monde de belles femmes. Dieu fait si c'étoit-là mon caractère, & si j'aurois jamais cru devoir m'attirer de pareils reproches.

Mon frere qui fut instruit du mécontentement de cette fille, me demanda ce que je lui avois dit, & je lui en rendis compte. Il eut peine à se le persuader; mais enfin, il me dit que je pouvois encore racommo-

der ce que j'avois gâté , puisqu'il n'étoit question , pour lui plaire , que de lui jurer qu'elle étoit belle ; que je devois être heureux d'avoir un moyen si aisé de lui faire ma cour , qu'il me conseilloit de ne point la chicaner sur cette bagatelle , mais au contraire de lui dire , à tort & à travers , que sa beauté étoit parfaite.

Si l'on a été surpris du ridicule entêtement de cette fille , on le fera peut-être encore plus de celui que j'eus pour refuser à mon frere ce qu'il me demandoit. Je lui déclarai que je ne pourrois jamais avoir cette complaisance ; qu'à la vérité si j'avois été instruit , j'aurois peut-être pû l'avoir d'abord , mais qu'il étoit trop tard , & que d'ailleurs , quelques richesses qu'elle eût , je ne pouvois me résoudre à épouser une fille aussi grossièrement aveugle ou folle que celle-là.

Mon frere me dit que j'étois plus fou qu'elle , & peut-être trouvera-t'on qu'il avoit raison ; mais enfin la chose en demeurera là , & je la raconte au hazard d'être traité d'opiniâtre & de ridicule. Il est vrai que j'avois peu d'envie de me marier , & que je craignois qu'une femme si aveugle sur son peu de beauté , ne la fût aussi sur d'autres chapitres plus importants. L'affaire se

rompit , & tout le monde en raconta la raison de manière à donner à cette fille un ridicule éternel , car pour moi je trouvai des gens qui me louerent de ma fermeté. Toute la raillerie tomba sur elle , & non seulement elle devint mon ennemie , mais elle mit contre moi dans son parti toutes les laides femmes qui veulent passer pour belles , & on voit bien que j'eus à faire à forte partie.

Cela me mit mal pendant quelque tems auprès des Dames. Je passai à leur égard pour un Philosophe , qui ne pouvoit dissimuler ses sentimens , & les plus belles me redoutoient , ne se croyant point assez de beauté pour paroître telles à mes yeux. Heureux , si leur crainte & leur défiance eût duré assez long-temps pour en être toujours haï ; mais mon malheur fut que je trouvai des femmes qui me pardonnerent cette aventure , & qui me parurent , ou assez aimables pour leur dire qu'elles étoient belles , ou assez belles pour les trouver aimables.

Une Princesse fut une de celles-là. Son rang étoit si élevé , que je n'aurois jamais osé l'aimer , si elle ne m'eût donné lieu de croire qu'elle vouloit bien que je l'aimasse. Elle chercha à m'entretenir sur ce qui

DE SAINT-EVREMOND. 79

m'avoit brouillé avec la fille dont je viens de parler, & lui ayant avoué naturellement que je n'en favois point d'autre raison que celle qui couroit dans le monde ; à sçavoir que je n'avois pû me résoudre à lui dire qu'elle étoit belle, elle en rit beaucoup ; & enfin prenant son sérieux, elle me dit qu'il y auroit de la gloire à une femme d'être aimée d'un homme aussi peu capable de dissimuler ses sentimens ; car, ajouta-t-elle, on pourroit croire que vous aimeriez, si vous pouviez vous résoudre à le dire, & j'avoue que dans la perfidie qu'ont tous les hommes à l'égard des femmes, j'aime-rois assez un caractère comme le vôtre, & que j'envirois même un peu le sort d'une femme à qui vous diriez que vous l'aimez. Il me sembla qu'en disant ces paroles elle fut un peu déconcertée, & je jugeai que certe Princesse vouloit m'engager à lui faire une déclaration. Je n'eus garde de lui marquer ce que je pensois, & pour la mieux connoître avant que de me livrer à l'amour qui commençoit à naître pour elle dans mon cœur : Quel avantage, Madame, lui répondis-je, pourrois-je tirer d'être sincère auprès des femmes, puisque les femmes sont presque toutes encore plus perfides que les hommes ? Ma sincérité ne me servi-

70 MEMOIRES DE M.

roit qu'à être plus facilement leur dupe, & j'avoue que j'en ai été trompé tant de fois, qu'il faudroit pour me résoudre à aimer, que je fusse assuré de trouver dans la personne que j'aimerois, la droiture & la bonne foi dont je me pique. Croyez-vous, continuai-je, Madame, qu'on puisse trouver ce caractère parmi les femmes? Je ne répondrai point des autres, reprit la Princesse; mais je sai bien que je me trouve là-dessus du même caractère que vous, & que si je laissois croire à un homme que je l'aimasse, il pourroit compter sur mon amour, comme sur la chose du monde la plus assurée. Ah! Madame, lui répondis-je, que vous serez malheureuse si c'est-là votre caractère! Il faut vous résoudre, ou à n'aimer jamais, ou à être trompée par vos Amans. L'un & l'autre est fâcheux pour une Princesse aussi belle & aussi aimable que vous. Quoi! reprit la Princesse, vous osez dire que je suis belle? Est-ce ainsi que vous ne pouvez déguiser vos sentimens! Non, Madame, interrompis-je, je ne me déguise point. Je dis que vous êtes belle, parce que vous l'êtes, & je ne crois pas que personne puisse être assez aveugle, pour ne pas reconnoître & publier votre beauté. Vous me faites plaisir, reprit-elle en riant, de me

donner cette assurance. J'ai bien envie d'être belle, & sur votre parole je vais croire que je la suis. Pourquoi me railler, Madame, lui répondis-je d'un air déconcerté ? Je ne pus achever, & la Princesse voyant que je ne continuoais pas, me demanda ce que j'avois. Je suis malheureux, Madame, lui répondis-je, & plus malheureux que vous ne sauriez jamais croire. J'ai voulu éviter l'amour comme le plus funeste écueil de ma vie, & à l'heure qu'il est, je sens que j'aime plus que je n'ai jamais aimé. Au moins, reprit-elle, me direz-vous qui vous aimez. Non, Madame, lui répondis-je, & jamais personne ne connoitra ma folie, car c'en est une pour moi d'aimer la personne que j'aime. Faites-moi la grace de trouver bon que je vous quitte. Pour peu que durât cette conversation je sens que la tête me tourneroit. Il faut donc, reprit la Princesse, que cela soit bien violent. Hé bien, je ne veux pas être cause que vous deveniez fou, & vous pouvez fortir. La Princesse se leva en disant ces paroles, & je sortis sans oser la regarder.

Dès que je me fus retiré chez moi, je rappellai toute cette conversation, & je crus que la Princesse n'avoit cherché qu'à se divertir. Je condamnai la pensée que

72 MEMOIRES DE M.

j'avois eûe qu'elle vouloit que je l'aimasse ; & comme je ne doutois point, par la manière dont elle m'avoit laissé sortir, qu'elle n'eût deviné que si j'étois resté avec elle, je lui aurois déclaré mon amour, & qu'il falloit qu'il lui déplût, puisqu'elle avoit prévenu cette déclaration, je résolus de lui nommer une autre personne, en cas qu'elle me demandât encore qui j'aimois.

Je la revis dès le lendemain chez la Reine. Elle trouva le moyen de s'approcher de moi, & de me demander si la cervelle m'avoit tourné, & où j'en étois de mon amour. Je ne lui répondis pas un mot, & je croyois si bien qu'elle ne pensoit qu'à se moquer de moi, que j'enrageois de tout mon cœur. Voyant que je ne lui répondois rien, elle me dit : Vous avez beau faire, je sai qui vous aimez, & j'ai même dans ma poche le portrait de votre Maîtresse. Je vous le donne, me dit-elle, en le tirant de sa poche, à condition que vous n'aurez point l'indiscretion de le faire voir, ni de dire que vous l'avez de moi. Elle me quitta après m'avoir donné le portrait. Je le pris sans pouvoir lui dire une parole, & je sortis un moment après, impatient de voir de qui il étoit.

Quelle fut ma surprise & ma joie, quand
je

je vis que c'étoit le sien ! Ce fut alors véritablement que la cervelle me tourna. Je ne doutai point que je ne fusse aimé, & je m'abandonnai entièrement à cette pensée. Je fis toutes les folies que font les Amans en pareille occasion, & toutes mes expériences ne me servirent pas plus que si ç'eut été là ma première passion. Je baisai cent fois le portrait, je me mis à genoux devant lui, je pleurai, je parlai seul, & je lui jurai une fidélité éternelle.

Je passai la journée de la sorte, & dès le soir je cherchai à voir la Princesse, mais je ne pus être reçu chez elle, quelque instance que je pusse faire; elle me fit dire qu'elle étoit retirée, & qu'elle me verroit le lendemain chez la Reine.

J'étois au désespoir qu'elle me remît à une heure, & à un lieu où je ne pourrois lui parler en particulier, mais il fallut m'y résoudre. J'allai de bonne heure chez la Reine. Elle y vint, & elle me dit en passant. Hé bien, vous ferez-vous à moi, & ne fai-je pas tous vos secrets? Non, Madame, lui dis-je, vous n'en savez qu'une partie, & il faut que vous me donniez l'occasion de vous apprendre le reste. Je n'en veux pas savoir davantage, me dit-elle, & je devine aisément tout ce que vous voulez me

74 MEMOIRES DE M.

dire, mais vous voyez bien que je ne puis, & que je ne dois pas vous écouter. Je compte même que vous me rendrez le portrait, & j'enverrai demain un valet de Chambre, à qui vous le pourrez donner cacheté. Elle me quitta en disant ces paroles, & je ne savois que comprendre à son procédé. Je cherchai encore ce jour-là à la voir, mais ce fut inutilement. Le lendemain, elle m'envoya le Valet de Chambre, à qui je dis que je n'avois pas ce que la Maîtresse me demandoit; car alors j'aurois plutôt donné ma vie que de rendre ce portrait. Le Valet de Chambre sortit, & elle me le renvoya deux heures après avec ce billet.

Je sai, Monsieur, que c'est vous qui avez ramassé le portrait que j'ai laissé tomber chez la Reine. Renvoyez-le moi, je vous prie, si vous ne voulez que je fasse de l'éclat. Je vous croi trop honnête homme pour avoir là-dessus de mauvaises manières. Pensez-y, & au respect que vous me devez, car absolument je veux ravoir le Portrait, qu'on vous fera rendre de force si vous le refusez.

Je fus plus d'une heure incertain de ce que je devois faire, & le Valet de Chambre enrageoit d'attendre si long-temps. Veut-elle m'éprouver, me disois-je, & juger de

DE SAINT-EVREMOND. 75

mon amour par le refus que je lui ferai ? Mais non, son billet est trop positif, & je croi lui mieux marquer que je l'aime en lui obéissant. Je m'arrêtai à cette pensée, & je lui renvoyai le Portrait avec ces mots.

Je vous obéis, Madame, & il n'est pas nécessaire que vous me fassiez souvenir du respect que je vous dois. Ce que vous avez si bien connu en moi, doit vous répondre d'un dévouement aveugle pour vos volontés. Je ne doute pas que vous ne me demandiez bientôt ma vie, puisque vous m'arrachez ce que j'aurois voulu garder au prix de tout mon sang.

Je n'eus pas plutôt envoyé cette lettre avec le portrait, que je crus que je venois de faire une sottise ; & il me sembla si bien que c'en étoit une d'avoir renvoyé ce Portrait, que j'aurois donné toutes choses pour le rattraper. Elle croira, disois-je en moi-même, que je l'aime peu, puisque j'ai pu me-défaire d'un portrait qu'elle m'avoit donné si galamment. Elle jugera que je n'ai pas même d'esprit, de n'avoir pas vû que l'ordre qu'elle me donnoit de le rendre ; étoit un moyen dont elle se servoit pour connoître s'il m'étoit précieux. Rien ne combattoit ces pensées, & j'étois au désespoir d'avoir été assez bête pour obéir. Je

G ij



crus qu'après l'avoir fait si hors de propos ; je ne devois plus me flater d'être aimé ni même estimé de cette Princesse, & je résolus plus fortement que jamais d'étouffer l'amour que j'avois pour elle.

Mais il étoit trop tard, & je vis bien que les personnes au-dessus de notre rang, sont capables d'inspirer un amour d'une espèce très-différente de celui qu'on a pour d'autres. C'est une sorte d'enchantement que tout ce qui nous flatte de l'amour d'une Princesse, & je n'avois point encore été enchanté à ce point là. Combien me trouvais-je malheureux d'avoir manqué par ma sotte obéissance, tout ce qui me faisoit plaisir dans cette passion ! Jamais je n'ai eu plus de chagrin, car je ne doutois pas que la Princesse ne me regardât après cela comme un homme sans esprit. J'en étois si persuadé, que je n'osai pas même la chercher, ni soutenir sa vûe quand je la revis chez la Reine. Elle s'aperçut de mon chagrin & de mon embarras, & elle me fit dire par un homme à elle, que je l'attendisse au sortir du cercle, & qu'elle vouloit me parler.

Elle me dit d'un air ouvert, que j'avois bien fait de lui renvoyer son Portrait ; qu'elle ne doutoit pas que cette obéissance ne m'eût coûté, mais qu'elle avoit été ravie

de voir que j'avois eu pour elle cette aveugle soumission ; qu'elle vouloit être aimée à sa manière , & qu'elle auroit pour moi plus de distinction que pour qui que ce fût, pourvû que l'amour ne m'aveuglât point, & que je fusse toujours soumis à ses ordres.

Ces paroles me rendirent la vie , & je fus si charmé que mes conjectures se trouvaient fausses , que je lui jurai que je ne demanderois jamais d'autre récompense de l'amour extrême que j'avois pour elle, que le plaisir de l'aimer ; que du reste j'étois entre ses mains , & qu'elle feroit de moi tout ce qu'elle voudroit. Continuez à m'aimer , reprit-elle , & à m'obéir , & vous verrez que je ne suis pas ingrate. Je la conjurai de me permettre de lui écrire , & de chercher les occasions de la voir chez elle. Elle me refusa l'un & l'autre , me disant que je me laissasse conduire , & que je serois content.

Je m'apperçus que depuis cette conversation elle m'évitoit, & je fus plus de quinze jours sans en obtenir même un seul regard. Je ne savois que penser d'une conduite si étrange , mais je panchois toujours à croire qu'il falloit qu'elle ne m'aimât point , puisqu'elle étoit si maîtresse d'elle-même. Au bout de ce tems-là , elle m'en-

voya dire que je vinsse lui parler dans un jardin , où elle se promenoit avec des personnes de sa suite. Elle me tira à part , & me demanda d'un grand sérieux , si je l'aimois toujours. Je lui répondis que je ne changerois jamais , & que mes sentimens pour elle étoient à un degré , auquel on ne pouvoit rien ajouter ; mais qu'il m'étoit impossible de soutenir plus long-temps un amour sans espérance , & qu'elle seroit cause de ma mort , si elle ne me donnoit au moins la liberté de la voir & de lui parler. C'e n'est pas là ce que j'attens de vous , reprit-elle , ce sont des services ; & si vous m'aimez , il faut que vous me délivriez d'un homme qui me déplaît , & qui m'a offensée. Aurez-vous assez de courage pour vous battre contre lui ? Je lui répondis que je la priois de me le nommer , & que quelque péril qu'il y eût pour moi à faire ce combat , dans un temps où les duels étoient si rigoureusement défendus , je passerois par-dessus toutes choses dès qu'elle voudroit que je me battisse. C'est assez , reprit-elle , une autrefois je vous en dirai davantage ; mais gardez-moi le secret & attendez mes ordres. Elle me quitta après ces paroles , & je ne pus avoir un plus long éclaircissement sur le service qu'elle souhaitoit de moi.

Deux jours après cette conversation, elle me fit encore appeller dans le même jardin où elle m'avoit parlé ; & après m'avoir fait jurer que rien ne me seroit difficile pour lui obéir, elle me mit entre les mains des lettres qu'une Femme d'un rang élevé avoit écrites à un homme qu'elle aimoit. Elle me les fit lire, & je les trouvai si emportées, que je jugai bien que la réputation de celle qui les avoit écrites seroit furieusement déchirée si on venoit à les voir. Après que je les eus lues, elle me dit qu'elle me les laissoit, afin que je les fisse voir à tout le monde. Hé pourquoi, lui dis-je, Madame, voulez-vous faire ce tort à cette Dame ? J'ai, me dit-elle, des raisons de la faire connoître ; & d'ailleurs je ne fâche que ce moyen de vous faire battre contre celui à qui ces lettres sont écrites. Quand il faudra que c'est vous qui les aurez publiées, il ne manquera pas de vous faire appeller, & je compte bien que vous le tuerez, s'il se bat contre vous.

Je demeurai immobile à ces paroles. Voyant que je ne lui répondois rien, elle m'arracha les lettres, & elle me dit avec emportement qu'elle voyoit bien que je ne l'aimois pas, puis que je balançois à lui obéir. J'avoue que je fus indigné contre elle, &

que l'amour qu'elle m'avoit inspiré, ne fut point capable de me cacher la lâcheté de l'action qu'elle exigeoit de moi. Je connoissois la Dame qui avoit écrit les lettres, & j'étois même un peu de ses amis; mais quand cela n'auroit pas été, c'étoit assez que l'honneur d'une femme y fût intéressé pour ne les pas publier; & j'aurois du, ce me semble, avoir ce ménagement pour la personne du monde la plus étrangere, & la plus inconnue. Du moins, tel a toujours été mon caractère, & si j'ai souvent été la dupe des femmes, ce n'est pas pour avoir manqué de considération pour le sexe.

Je fis d'abord ce que je pus pour faire comprendre à la Princesse, qu'il étoit indigne d'elle de chercher à décrier une femme; mais quand je vis qu'elle ne vouloit point en démordre; si vous m'aviez demandé ma vie, lui répondis-je, je vous l'aurois sacrifiée, mais je ne mériterois pas votre estime si j'avois la complaisance que vous demandez que j'aye pour vous.

La manière dont je prononçai ces paroles, lui fit bien connoître que j'avois pris le parti de la refuser, & j'avoue aussi que je sentis éteindre dans mon cœur tout ce qui jusques-là m'avoit donné de l'attachement pour elle. Ce ne fut pas la seule gé-

DE SAINT-EVREMOND. 81

nérosité qui produisit en moi ce changement. Je me persuadai qu'elle ne cherchoit à décrier cette femme , & à perdre son Amant , que parce qu'elle étoit jalouse de l'un & de l'autre , & tout cela ensemble me détermina à rompre avec elle , plutôt que de lui accorder ce qu'elle me demandoit.

Je m'attendois à en être accablé de reproches , mais je fus fort surpris qu'après m'avoir demandé plusieurs fois si c'étoit tout de bon que je la refusois , & avoir vû que je persistois toujours à dire que cette lâcheté étoit indigne d'elle & de moi , elle prit tout d'un coup un air & un visage riant , pour me dire qu'elle étoit ravie de voir que l'amour m'avoit laissé assez de raison pour ne rien faire d'indigne d'un homme de cœur ; qu'elle ne m'avoit fait cette proposition que pour m'éprouver ; que la Dame dont elle m'avoit fait voir des lettres , étoit sa meilleure amie ; que les lettres étoient supposées , & qu'elle n'avoit jamais reçu de celui à qui elles étoient écrites , assez de mécontentement pour souhaiter sa mort ; qu'au contraire il étoit de ses amis , & qu'enfin tout ce qu'elle avoit fait , n'avoit été que pour me connoître mieux.

82 MEMOIRES DE M.

Elle me dit tout cela d'un air si sincère, que je ne doutai point du tout que les choses ne fussent comme elle me les vouloit faire entendre. Je lui fis des reproches de m'avoir mis à une pareille épreuve ; & pendant la mauvaise opinion qu'elle m'avoit donnée tant qu'elle m'avoit fait cette proposition , je repris, avec l'estime que j'avois pour elle , toute la passion qu'elle m'avoit inspirée. Je me sentis même une secrète complaisance d'avoir eu assez de cœur pour prendre, sans balancer, le parti de mon devoir, & je crus qu'elle devoit m'en estimer , & m'en aimer davantage. Je la conjurai , puisque tout mon cœur lui étoit connu , de me dire ce qu'elle vouloit que je devinisse , & si elle me refuseroit encore l'occasion de la voir , & de mériter ce qu'elle ne pouvoit refuser à la passion que j'avois pour elle. Elle me répondit qu'elle vouloit que je l'aimasse toujours , & que je devois me trouver assez récompensé de ce qu'une personne de son rang souffroit mon amour, sans que je dusse exiger rien davantage. Je lui dis que je voyois bien qu'elle vouloit ma mort , & quelque élevé que fût son rang , je ne pourrois vivre si je n'étois flaté de l'espérance qu'elle m'aimeroit. Elle me répondit que le temps venoit à bout de

DE SAINT-EVREMOND. 83

bien des choses, & que si j'avois de la confiance, je ne m'repentirois pas de l'aimer; qu'elle avoit pour moi plus d'estime, & plus de penchant que pour aucun homme; qu'elle étoit fâchée de l'inégalité de nos conditions, mais que puisque j'avois été incapable de prendre un parti indigne de moi, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle n'en prît aussi que de dignes d'elle. Ce fut là tout ce que j'en pûs obtenir, & je me retirai plus amoureux & plus désespéré que jamais.

J'appris peu de jours après, que les lettres qu'elle m'avoit fait voir, étoient devenues publiques à la Cour où l'on en avoit des copies, & qu'on disoit même assez hautement que c'étoit moi qui les avoit montrées le premier.

La Dame qui passoit pour les avoir écrites, & qui se vit par-là horriblement décriée, s'en plaignit à mon frere, comme si c'eût été moi qui les eusse rendues publiques. Mon frere m'en parla, & je lui racontai ce qui m'étoit arrivé avec la Princesse, ne pouvant mieux lui persuader que je n'avois point publié les lettres, qu'en lui marquant le refus que j'avois fait de me charger de cette indigne commission.

Mon frere me dit qu'il falloit que ce

84 MEMOIRES DE M.

fût la Princesse qui les eût fait voir, & qu'il ne doutoit point que ce fût elle aussi qui eût répandu que c'étoit de moi qu'on les avoit dans le monde. Nous rêvâmes long-temps aux moyens de détromper là-dessus le Public, & cette affaire nous parut une des plus fâcheuses qui pût m'arriver. Mon frere me dit qu'il n'y voyoit point d'autre remède, que d'instruire la Reine de la conversation que j'avois eüe avec la Princesse; que quand Sa Majesté seroit détrompée, je trouverois peut-être ensuite moyen de détromper tout le monde, mais qu'en tout cas il étoit bon que la Reine connût la verité.

Je voyois beaucoup d'inconvéniens à faire cette démarche auprès de la Reine, parce que c'étoit lui apprendre que la Princesse étoit celle qui avoit rendu ces lettres publiques. Ce n'est pas que j'eusse encore aucune estime & aucune passion pour elle. Je ne voyois que trop qu'elle n'avoit cherché qu'à m'embarquer, bon-gré malgré, dans cette malheureuse affaire, & je la haïssois autant que je l'avois aimée. Je dis à mon frere qu'avant que de parler à la Reine, il falloit que je visse la Princesse, & que je tâchasse, en lui parlant, de connoître si c'étoit elle qui avoit montré les

DE SAINT-EVREMOND. 85

lettres, & qui avoit fait entendre qu'on les tint de moi. Mon frere approuva ce que je lui dis, & je cherchai à la voir, J'eus beaucoup de peine à y réussir, mais enfin je la trouvai un jour qu'elle alloit monter en Carosse. Dès qu'elle me vit elle m'appella, & me parlant en présence d'une des femmes qui étoient à sa suite, elle me dit ces paroles. Je vois bien ce que vous voulez me dire, mais je vous assure que ce n'est pas moi qui ai montré les lettres que vous m'avez données, & qu'il faut que vous les ayiez fait voir à d'autres, car cette fille vous dira que j'ai encore celles que vous me donnâtes il y a quelque temps dans le jardin, & que je ne les ai montrées à personne. Moi, Madame, lui répondis je, je vous ai donné des lettres? Il est bien temps, interrompit-elle, de le nier. Cette fille ne vous a-t-elle pas vû me les donner? Il suffit que je vous dise que ce n'est pas moi qui les ai montrées, & c'est beaucoup que je m'abaisse à vous en assurer. Je n'ai rien autre chose à vous dire, & prenez-vous-en à qui vous voudrez. Elle me quitta en achevant ces mots, & elle monta en Carosse.

Il est impossible d'exprimer l'accablement & la colere où elle me laissa. Je vis

qu'elle ne vouloit plus garder de mesures avec moi, & je me repentis, mais trop tard, de la vanité que j'avois eue d'aimer une personne de son rang. Je connus alors à quoi l'on est exposé quand on s'oublie à ce point-là, & je ne m'apperçus que trop qu'il n'est jamais sûr à personne de se mesurer aux Princes.

Je revins chez moi, résolu d'aller trouver la Reine; mais à peine y fus-je rentré, qu'un Gentilhomme vint m'appeller de la part de celui à qui les lettres étoient adressées. Il me dit qu'il se trouveroit le lendemain huit heures du matin dans le Pré aux Clercs; que lui qui me parloit lui serviroit de second, & que je songeasse à en avoir un de mon côté.

Je dis au Gentilhomme qui me portoit cette parole, qu'il ne doutoit pas que je n'eusse assez de cœur pour me battre, mais que j'avois de la peine à m'y résoudre avant que d'avoir instruit celui qui me faisoit appeller, du peu de sujet qu'il avoit d'être mal content de moi; qu'il falloit que j'eusse un éclaircissement avec lui, après quoi je ferois ce qu'il voudroit. Il me promit de lui rendre compte de ce que je lui disois, & que si je voulois ne point sortir il me l'ameneroit dans une heure. Je répondis

que je l'attendrois , & peu après ils vinrent ensemble.

Peu s'en fallut que sans différer au lendemain , nous ne vuidassions notre différend sur l'heure , par le peu de raison que je trouvai en celui qui m'appelloit ; mais enfin , lui ayant répondu sur le ton dont il m'avoit parlé , il m'écouta. Je lui dis que non-seulement je n'avois pas publié ces lettres , mais que j'avois au contraire toujours pris le parti de la personne de qui on disoit qu'elles étoient , & que je donneroie le démenti à quiconque oseroit dire qu'on les avoit reçues de moi. Venez donc , reprit-il , le donner à la Princesse , me nommant celle dont j'ai parlé , car c'est elle qui les a reçues de vous.

Ce que cet homme me demandoit étoit fort juste , & il ne faisoit que me prendre au mot. Cependant comme la Princesse avoit déjà eu le front de me dire en face que c'étoit moi qui lui avois donné ces lettres , je craignis qu'elle ne soutînt la même chose en présence de celui que je voulois détromper. D'ailleurs , il n'étoit pas aisé d'aller ainsi donner un démenti à une Princesse de son rang , & je craignis encore que tous ces délais ne fissent croire à celui qui m'appelloit , que je cherchois

à ne me point battre. C'est ce qui m'obligea de lui répondre que ce qu'il me proposoit seroit d'une trop longue discussion; & que puisqu'il en vouloit tâter, il falloit commencer par lui donner le plaisir d'être battu; que je n'avois voulu le voir que pour rendre témoignage à la vérité; qu'il devoit me croire sur ma parole, & que s'il cherchoit d'autres éclaircissmens, je ne les lui donnerois que l'épée à la main. Il accepta la proposition, & nous convînmes de nous trouver le lendemain au lieu & à l'heure qu'il me marqua; mais nous résolûmes de nous battre seuls pour n'embarasser personne mal-à-propos dans cette affaire, & pouvoir la cacher plus aisément: car après tout, rien ne m'avoit jamais paru ni plus ridicule ni plus injuste, que la coutume de se battre avec tout le fracas que l'on ne peut éviter, quand on embarque dans le differend de deux particuliers, des gens qui ne se veulent point de mal.

La précaution que nous prîmes pour nous battre sans secours, fut cause que ce duel ne fut point connu. Je reçus d'abord un coup dans le bras, & j'en portai un à celui qui se battoit contre moi, qui lui perçoit l'épaule, & qui le mettoit hors
d'état

d'état de se défendre. Je ne m'opiniâtrai point à lui faire demander la vie, & dès que je le vis hors de combat, je ne pensai qu'à le secourir. Nos blessures ne se trouverent point dangereuses, & nous étant l'un & l'autre enveloppés dans nos manteaux, nous remontâmes ensemble dans son carrosse qu'il avoit fait arrêter sans Laquais, dans un lieu d'où le Cocher ne pouvoit nous voir. Nous rencontrâmes le Gentilhomme qui m'étoit venu appeller la veille. Il venoit pour nous séparer, & nous lui dîmes en riant qu'il montât dans le carrosse, & que tout étoit déjà fait. Nous revînmes chez moi, où entrant, j'ordonnai le déjeuner. Nous envoyâmes aussi-tôt chercher un Chirurgien qui avoit autrefois été à mon service. Il visita nos blessures, & nous en fûmes quittes pour avoir quelque temps le bras en écharpe. Nous fîmes courir le bruit qu'en allant tous trois à deux lieues de Paris, notre carrosse avoit versé, que l'un s'étoit démis l'épaule, & que l'autre avoit eu une blessure au bras. Tout le monde crut ce que nous disions, & personne ne s'avisa de dire que nous nous fussions battus.

Ainsi nous fûmes plus heureux que nous ne le méritions. Mais l'on peut pourtant

90 MEMOIRES DE M.
connoître par la manière dont je me trou-
vai engagé dans ce combat, combien c'est
un grand malheur pour la Noblesse, de
croire que le point d'honneur consiste à
recourir, dès la moindre ombre d'une inju-
re, à une si bizarre manière d'en avoir rai-
son : car dès qu'on est appelé, il n'y a
presque pas moyen d'éviter le combat, &
si j'avois refusé celui-là, je croi qu'on au-
roit mal jugé de mon courage.

Fin du cinquième Livre.



LIVRE SIXIEME.

QUand on eut mis l'appareil sur nos blessures, & que nous eûmes lieu de croire qu'on ne pensoit point à nous faire arrêter, nous parlâmes à fond du sujet de notre différend. Nous avions toujours été amis jusqu'à ce combat, & nous le fûmes encore plus quand nous nous fûmes rendu compte l'un à l'autre de tout ce que nous savions touchant l'aventure qui nous avoit brouillés. Je connus sur quoi étoit fondé le dessein que cette Princesse avoit pris de publier les lettres dont j'ai parlé, & qu'elle n'avoit paru souffrir mon amour que pour me faire servir à sa vengeance. C'est une chose qu'il faut raconter en peu de mots; mais comme des gens qui vivent encore y furent mêlés, je croi devoir déguiser leurs noms. Je donnerai celui d'Aspasie à la Princesse. J'appellerai Celidan l'ami contre qui je me battis, & Cleonice la Dame qui avoit écrit les lettres. Je marquerai de la même manière, sous un nom inventé, une quatrième personne, dont il faudra faire mention en parlant de cette petite aventure. Je la raconte moins par la liaison

qu'elle eut avec ce qui me regarde, que pour faire voir que s'il y a des écueils à craindre auprès des femmes, ces écueils sont encore plus inévitables, & plus dangereux auprès des Princesses.

Aspasie étoit d'une naissance distinguée qui ne lui permettoit pas de se marier à un autre qu'à un Souverain, ou du moins qu'à un Prince de son rang. Elle avoit de l'esprit & de l'ambition, & son ambition paroissoit d'autant mieux fondée qu'elle avoit de grandes richesses. Ces richesses empêcherent qu'on ne la mariât hors du Royaume, & son ambition ne permit pas qu'elle se mariât en France. On ne vouloit point qu'elle portât ailleurs les grands biens dont elle jouissoit, & on craignoit que si elle se marioit en France, elle n'inspirât son ambition à celui qui, en l'épousant, se verroit en état de tout entreprendre, par les grands biens qu'elle lui donneroit. Ces raisons firent manquer tous les mariages que l'on proposa pour elle. Elle avoit déjà près de trente ans, & se lassant d'un état qui répondoit peu à son ambition, elle résolut d'embarquer une intrigue, qui réduisit ceux dont elle dépendoit à la nécessité de la marier. Après les Princes Souverains il n'y avoit point de parti qui lui

convînt mieux que le Prince Aurelien son parent, qui lui cedoit à la vérité pour les richesses, mais dans la naissance étoit d'un degré plus élevé que la sienne. Elle s'appliqua à lui plaire, mais comme ce Prince étoit plus jeune qu'elle, elle ne mit point dans sa beauté l'espérance de s'en faire aimer. Quoique j'eusse, comme on l'a vû, loué sa beauté, & surmonté à son égard le scrupule qui m'avoit fait manquer le mariage dont j'ai parlé, cependant il étoit vrai qu'elle n'étoit plus en âge de passer pour belle, & je ne lui avois donné cette qualité, que parce que j'avois été ébloui de celle qu'elle avoit de Princeesse. Elle se rendit donc assez de justice pour croire que l'intérêt auroit plus de pouvoir sur l'esprit d'Aurelien, que les charmes d'une beauté qui s'effaçoit. Elle gagna ceux qui gouvernoient l'esprit du Prince, pour lui faire comprendre l'avantage qu'il trouveroit à épouser une Princeesse aussi riche qu'elle. Aurelien, qui se lassoit de n'avoir point d'autre bien que des pensions arbitraires, fut charmé de la voye qu'on lui présentoit d'en trouver d'une autre nature. Il promit de ne rien négliger pour faire réussir ce mariage; mais le moyen dont il se servit pour en avancer le succès, fut celui qui le fit manquer, & c'est

où l'on peut voir encore le caprice , & la vanité des femmes.

Aurelien étoit galant. Il crut qu'en pensant à épouser la Princesse il devoit en paroître amoureux , & il feignit si bien d'avoir un violent amour, que cette Princesse oubliâ la justice qu'elle s'étoit rendue d'abord. Elle se persuada que le Prince l'aimoit , qu'il avoit pour elle une passion dans les formes. Cette imagination lui donna une délicatesse, & une jalousie qu'elle n'auroit pas eue, si elle eût toujours cru qu'elle ne devoit s'attendre à être aimée que par intérêt. Elle chercha dans le Prince tous les égards , & tous les dévouemens d'un Amant véritablement touché ; mais c'est ce qu'elle ne trouva point. Le Prince étoit encore dans les premiers feux d'une jeunesse incapable de contrainte , & il ne put avoir toute la complaisance qu'elle exigeoit. A la vérité, quand il auroit été moins jeune , je ne sçai s'il auroit pû se réduire à cette servitude , car on peut appeler de ce nom , la manière dont la Princesse a toujours traité ceux dont elle s'est crüe aimée.

Elle ne fut donc pas long-temps sans faire des querelles au Prince. Elle avoit cent espions qui l'instruisoient de toutes

DE SAINT-EVREMOND. 95

ses démarches, & toutes leurs conversations se passoient en éclaircissimens & en reproches. Le Prince se lassa de lui faire croire qu'il l'aimoit; & ne pouvant se résoudre à acheter par sa complaisance des richesses qu'on lui vendoit si cher, il affecta de paroître amoureux ailleurs, & il s'attacha à Cleonice qui étoit une des plus belles Dames de la Cour.

Cleonice connut bien que l'amour du Prince ne pourroit servir qu'à commettre sa réputation. Elle n'étoit point un parti sortable pour un Prince de son rang, & d'ailleurs elle aimoit Celidan qui lui convenoit en toutes choses, & qu'elle ne doutoit pas qu'elle n'épousât bien-tôt. Elle témoigna donc au Prince que quelque honneur que lui fît sa passion, elle étoit obligée de le prier de ne la point voir. Le Prince s'obstina par ce refus à la chercher plus que jamais, & le bruit courut bientôt qu'il en étoit passionnément amoureux. La Princesse Aspasia en fut enragée. Comme elle n'avoit point douté que le Prince ne l'eût aimée, & que la vanité qu'ont toutes les femmes, de se croire dignes de la passion qu'on leur témoigne, l'avoit entièrement persuadée de celle du Prince, elle regarda l'amour qu'il avoit pour Cleo-

nice , comme un effet de son inconstance ; & elle résolut de s'en venger , en se déchaînant hautement contre cette rivale , cherchant toutes sortes de moyens de lui faire pièce.

Le déchaînement de la Princesse produisit sur l'esprit de sa rivale un effet tout contraire à celui qu'elle en prétendoit. Cleonice , qui avoit refusé les visites du Prince par la crainte d'exposer sa réputation , les souffrit & les rechercha par le desir de chagriner la Princesse : car c'est ainsi que les passions se fortifient par les choses mêmes qui devoient les réduire ; & l'envie de faire du dépit à une rivale , a bien plus de pouvoir sur le cœur d'une femme , que le desir de plaire à un amant. Plus la Princesse traversoit l'amour du Prince pour Cleonice , plus Cleonice s'étudioit à le flater , & personne ne douta , par la complaisance qu'elle eut pour lui , qu'il n'en fût aimé.

Celidan , qui aimoit Cleonice de bonne foi , ne fut pas le dernier à en prendre des allarmes. Il s'en plaignit , & Cleonice lui avoua que tout ce qu'elle en faisoit , n'étoit que pour faire dépit à la Princesse. Elle sut si bien tourner l'esprit de son amant , qu'elle lui persuada qu'elle n'a-
voit

voit pour le Prince qu'une feinte complaisance , & elle l'engagea même à lui aider à donner de nouveaux chagrins à la Princesse. Il se trouva ainsi préparé à tout ce que la Princesse voulut persuader au désavantage de Cléonice ; & plus elle tâcha de lui donner des soupçons contre elle , plus il affecta d'en paroître content & amoureux.

Je ne sai après tout , si Célidan n'étoit point la dupe de la confiance qu'il avoit en sa Maîtresse , & je n'eus garde , quand il me raconta cette histoire , de lui inspirer là-dessus une inquiétude qu'il n'avoit pas , mais que tant d'expériences que j'avois faites de la tromperie des femmes , m'auroit sans doute donnée si j'avois été en sa place.

La Princesse n'ayant pû réussir à brouiller Célidan avec Cléonice , chercha les moyens de la brouiller avec le Prince. Rien ne lui étoit difficile quand il s'agissoit de se venger. C'étoit en cela seulement qu'elle étoit libérale. Elle gagna celui des domestiques de Célidan en qui il se confioit le plus ; & par son moyen , elle eut la plûpart des lettres que son Maître avoit reçues de Cléonice.

Dès qu'elle les eut , elle chercha quel-

98 MEMOIRES DE M.

qu'un par qui elle pût les faire répandre dans le monde, ne doutant pas que dès que le Prince les verroit, il ne rompît avec elle. Ce n'étoit pas le seul motif qu'elle avoit, en voulant faire répandre ces lettres par d'autres mains que les siennes. Elle se croyoit disculper par là de la honteuse action qu'on lui auroit reprochée si on l'avoit accusée de les avoir répandues; & d'ailleurs elle savoit un si mauvais gré à Célidan, du peu de complaisance qu'il avoit eu pour les avis, qu'elle lui avoit donnés de la mauvaise conduite de Cléonice, qu'elle vouloit le perdre. Elle me jugea propre à ce dessein, & c'est ce qui l'obligea de me permettre de l'aimer, & ce qui m'embarqua, comme on l'a vû, dans l'affaire dont j'ai parlé.

Elle ne fut point que nous nous fussions battus; & comme le compte que nous nous rendîmes Célidan & moi de tout ce que nous savions de cette aventure, nous persuada l'un & l'autre que nous ne devions nous plaindre que de cette Princesse, nous rédevînmes plus amis que jamais. Il me promit d'instruire Cléonice de tout ce que je lui avois raconté, & de l'assurer que j'étois très-innocent de la pièce qu'on disoit que je lui avois faite, en

DE SAINT-EVREMOND. 99

m'accusant d'avoir surpris & montré ses lettres.

Cléonice demanda à me voir, pour en être encore mieux persuadée, mais elle voulut exiger de moi d'en instruire la Reine & le Prince Aurelien. Je refusai l'un & l'autre, & je lui représentai qu'il y auroit de la lâcheté à moi de me faire dénonciateur contre cette Princesse; que puisqu'elle n'avoit souffert l'amour du Prince que pour faire du dépit à la Princesse, elle avoit sujet d'être contente, & que la Princesse étoit assez punie par le mauvais succès de ses desseins; que ce seroit encore une nouvelle punition pour elle, de voir que je serois plus ami que jamais de Céli-dan, quelque soin qu'elle eût pris de nous brouiller, & qu'enfin puisqu'elle aimoit Céli-dan, elle devoit être ravie d'être débarrassée du Prince, & de trouver son Amant plus fidèle que jamais.

Ces raisons devoient la satisfaire. Céli-dan qui y étoit le plus intéressé les trouvoit admirables; car après tout, il ne devoit pas trop approuver qu'elle se mît si fort en peine de se ménager auprès du Prince, & il importoit peu qu'il fût qui avoit publié des lettres qu'elle ne pouvoit désavouer, & qu'elle justifieroit dès qu'elle

voudroit se borner à l'amour de celui à qui elles étoient écrites,

¶ Mais peut-on faire fond sur la raison d'une femme qui a de la vanité ? Celle-ci s'opiniâtra à vouloir que j'apprissse à tout le monde que c'étoit la Princesse qui lui avoit joué le tour. Elle voulut même quelque chose de plus, & elle prétendit que je devois publier que je lui en avois conté, & qu'elle m'avoit assez aimé pour me donner son portrait. Jamais je ne pûs lui faire entendre raison, & Célidan n'y réussit pas mieux que moi. Ils s'aigrirent sur ce sujet jusqu'à se brouiller. J'en fus fâché d'abord pour l'amour de mon ami, qui jusques-là avoit été content d'elle ; mais dans le fond il devoit s'en consoler, puisque le chagrin qu'elle eut de perdre le Prince, étoit une marque évidente qu'elle n'étoit pas trop fidelle. Il en fut pourtant inconsolable. Il avoit moins d'expérience que moi sur le caractère de l'esprit & du cœur des femmes. Il étoit même si honteux de ne pouvoir me cacher qu'il l'aimoit toujours, qu'il ne me voyoit jamais qu'avec embarras. Ils se raccommoderent quelque temps après, & ensuite de deux ou trois autres brouilleries de la nature de celle dont je viens de parler, ils se sont mariés, mais ils n'ont pas été

heureux; & les soupçons que Célidan avoit eûs sur le peu de fidélité de Cléonice, quand elle n'étoit encore que sa Maitresse, sont devenus incurables depuis qu'elle est sa femme; sont ordinaire de tous les maris qui ont l'aveuglement de croire qu'ils pourront oublier dans une femme les infidélités d'une Maitresse. Le mariage est le moins sûr de tous les remédes, quel que soit le mal auquel on l'applique.

Pour moi, je me brouillai avec Cléonice, & ne me raccommodai point. J'eus trop de sujet d'en être mal content, par le soin qu'elle prit de dire par tout que je me vantois d'avoir été aimé de la Princesse Aspasia. Elle racontoit l'avanture du portrait, de maniere à me faire bien repentir de la lui avoir apprise.

La Princesse en devint furieuse. Elle dit à mon frere que si je paroissais devant elle, elle ne vouloit pas répondre qu'elle ne me traitât comme elle disoit que je le méritois. J'en fus averti, & je l'évitois soigneusement, jusqu'à ce que les vûes qu'elle eut pour un autre mariage, lui firent oublier sa colere & mon amour. Mais il est vrai que le malheur que j'eus de connoître & d'aimer cette Princesse, pensa me perdre, comme on l'a vû, en plus d'une maniere.

162 MEMOIRES DE M.

Encore en sortis-je assez heureusement, & l'histoire que je vais raconter fera voir qu'il y a quelquefois à craindre des malheurs bien plus funestes, de la part des Princesses que l'on ose aimer.

Ce fut l'année que Monsieur le Prince vint secourir Valenciennes, & en fit lever le siège. Je serois sous le Maréchal de la Ferté, & peu s'en fallut que je neusse le même sort que lui. Il fut pris, mais nous nous retirâmes en bon ordre par la prudence de Mr. de Turenne. On peut mettre la retraite que ce grand Capitaine fit alors, au nombre de ses plus belles actions. Ce fut à cette occasion que je fus un peu plus particulièrement connu de lui; & si j'avois été plus sage, j'aurois mieux profité de sa protection & de ses bontés. Nous perdîmes Condé après un siège plus long que ne le méritoit cette place; mais M. de Turenne en assiégea une capable de la remplacer. Ce fut la Capelle. Dès que nous en fûmes maîtres, je pris la poste pour me rendre à Chantilli, où étoit le Roi, qui devoit y recevoir la Reine Christine de Suède. Elle avoit fait son entrée à Paris quinze jours ou trois semaines auparavant.

J'avois plus de raison qu'un autre de rendre mes devoirs à cette Princesse. Mes

DE SAINT-EVREMOND. 103

Enfants avoient l'honneur d'être alliés de sa maison, & elle avoit auprès d'elle un de mes amis que j'avois connu en Pologne, où il faisoit des voyages de la part de cette Princesse, pendant qu'elle travailloit à l'affaire de son abdication. Je l'avois encore retrouvé depuis à Venise, où cette Reine l'avoit envoyé pour des affaires qu'elle avoit avec la République & les Princes d'Italie, & nous avions fait ensemble assez de connoissance & d'amitié pour être ravis de nous revoir. Je ne devois pas le malheur qui lui arriva peu de temps après; car ce fut lui qui fut le triste Acteur de la funeste histoire dont je dois parler.

Il s'appelloit Monaldeschi. Il étoit Italien, & d'une qualité distinguée. Il avoit passé en Suède dès sa première jeunesse, y ayant été appelé par le Comte de la Gardie, dont il étoit parent. Il avoit été élevé avec la Reine, & il étoit à peu près de même âge qu'elle. Le Comte de la Gardie avoit un fils aussi de même âge, pour qui la jeune Reine sembla avoir plus de penchant que pour Monaldeschi, car ces deux jeunes hommes pouvant la voir tous les jours, ne manquèrent pas de vouloir en être amoureux. Monaldeschi qui étoit naturellement vain & ambitieux, fut au désespoir de ce

604 MEMOIRES DE M.

que le jeune Comte de la Gardie étoit mieux reçu que lui. Il étoit Italien & dissimulé, & il résolut de dégouter son Rival du dessein de s'attacher à cette Princesse. Ils étoient amis, & il s'étoient mis sur le pied de se rendre compte l'un à l'autre de leurs aventures, & de leurs intrigues. Monaldeschi dit un jour au Comte de la Gardie, qu'il ne pouvoit lui laisser ignorer que le penchant que la Reine témoignoit avoir pour lui, étoit un artifice dont elle se servoit pour déguiser l'attachement qu'elle avoit pour le Palatin son Cousin, & que s'il en doutoit, il lui feroit voir des lettres qu'elle lui avoit écrites.

Monaldeschi avoit un talent particulier pour contrefaire toutes sortes d'écritures, & il montra à la Gardie des lettres où il avoit si bien imité le caractère de la Reine, que la Gardie y fut trompé. La Gardie ne douta point que les lettres ne fussent d'elle; & comme il ne s'étoit pas assez déclaré pour être en pouvoir de lui en faire des reproches, il se contenta de profiter de cet éclaircissement pour surmonter la passion qu'il avoit pour elle; & afin d'en venir à bout plus aisément, il s'attacha à la sœur du Palatin, qui le regardoit de bon œil, & dont il fut bientôt aimé.

DE SAINT-EVREMOND. 105

Monaldeschi se trouva ainsi délivré de ce dangereux Rival , & plus en liberté d'adresser ses vœux à la Reine. Cette Princesse fut assez touchée de voir la Gardie s'attacher à une autre , pour tâcher de le faire revenir ; & pour cela , elle fit semblant d'avoir pour Monaldeschi les distinctions qu'elle avoit eûes jusques-là pour la Gardie. Mais ce dernier étoit déjà si fort engagé auprès de la sœur du Palatin , qu'il ne fut point touché de cette préférence. La Reine en eut un véritable chagrin , & tout le monde fut persuadé dans la suite , que le peu d'espérance d'épouser la Gardie , eut plus de part que tout autre motif , au dessein qu'elle prit de se démettre de la Couronne. Elle ne croyoit point que Monaldeschi eût pour elle de la passion , car ce dissimulé Italien n'avoit eu garde de se mettre auprès d'elle sur le pied d'Amant. Il se contentoit de paroître avoir pour son service un dévouement aveugle , & elle le crut si fort sans conséquence , qu'il devint le confident de ses pensées & de tous ses desseins.

Ce fut lui qui fortifia la résolution qu'elle prit de quitter la Couronne , parce qu'il prévoyoit que tant qu'elle seroit Reine , & en Suède , il n'en pourroit être aimé. Monaldeschi ne gardoit pas à l'égard des au-

tres autant de mesures qu'après de la Reine. Il faisoit au contraire tout ce qu'il pouvoit, pour faire croire qu'il avoit avec elle une véritable intrigue. Je me souviens que quand je le trouvai à Venise, il ne parloit d'autre chose. Il me monroit les lettres qu'il disoit qu'il recevoit d'elle, & comme je ne doutois point que ces lettres ne fussent véritables, j'étois très persuadé de tout ce qu'il vouloit me faire entendre. Je me contentois de lui représenter son indiscretion, mais il paroissoit si assuré de sa conquête, qu'il se croyoit en droit d'être indiscret impunément.

Quand je le vis à Chantilly, & que nous fûmes seuls: Hé bien, me dit-il, vous voyez de quoi l'amour que la Reine a eu pour moi l'a rendue capable. Elle a tout quitté pour n'être qu'à moi, mais avec tout cela je ne suis pas heureux. J'ai pour elle une aversion secrète que je ne puis surmonter, & je voudrois de tout mon cœur qu'elle fût encore Reine, & en Suède, & n'avoir jamais pensé à elle. Il me raconta ensuite, comme il voulut, la manière dont il lui avoit fait quitter son Royaume, & tout ce qu'il me dit me parut si extraordinaire, que j'avois peine à y ajouter foi. Cependant je ne pouvois pas n'en point

croire quelque chose , en voyant que la Reine n'avoit plus de Couronne , & qu'il étoit si bien auprès d'elle , qu'elle ne pouvoit être un moment sans le voir. Je l'exhortai à faire, par reconnoissance, ce qu'il ne pouvoit faire par inclination ; mais sur tout à déguiser mieux qu'il ne faisoit , l'amour qu'elle avoit pour lui , & l'aversion qu'il avoit pour elle ; mais il ne profita pas de mes avis.

Deux ou trois mois après , la Reine étant à Fontainebleau avec le Roi & toute la Cour, on lui mit entre les mains un paquet, dont le dessus étoit d'une écriture inconnue , mais où elle trouva trois lettres de celle de Monaldeschi. L'une de ces lettres étoit Italienne , & paroissoit écrite à un Prince d'Italie. Les deux autres étoient Françoises ; & s'adressoient à une Dame. Les voici autant que je puis m'en souvenir ; car la Reine me les montra quand elle eut fait la punition que méritoit celui qui les avoit écrites , & je croi que personne n'en a jamais eu de copies.

La lettre Italienne étoit à peu près de la manière dont je vais la traduire.

Vous avez raison de blâmer mon peu de conduite , j'en suis au désespoir. J'aurois

mieux fait de penser à ma fortune qu'à la ridicule vanité d'être aimé d'une Reine , qui ne me donne que des nuits pleines de dégoûts & de chagrins. Qu'il est dur de donner à une femme emportée, des plaisirs qu'on n'a plus le courage de partager avec elle ! Me voici Chevalier errant , & je ne voi guères où nous pourrons nous fixer. Nous n'avons ici pour nous que des Pedans , & j'ai le malheur que personne dans la Cour de France, où l'on est si amoureux , ne se met en devoir de me disputer ma vieille conquête. Je suis résolu de tout laisser là , & je ne supporte le supplice de Mezence , qu'autant que j'en ai encore besoin pour assurer les donations qu'on m'a faites. Dès que j'en serai en possession , je volerai à ma chere Patrie , &c.

Les deux autres lettres étoient conçues en ces termes.

J'avois crû, Madame , que pour mériter votre cœur c'étoit assez de vous en offrir un , pour lequel une Reine a sacrifié ses Etats , sa Couronne & sa gloire. Pourquoi faut-il que je vous aye trouvée si belle ? Vous me rendez ingrat , & depuis que je vous ai vûe , je suis devenu insensible aux caresses d'une Reine que j'avois trouvée aimable jusques-là. Vous

DE SAINT-EVREMOND. 109

Êtes cause du mauvais ménage que nous faisons. Comme on est vindicatif, je crains qu'on ne pénètre les raisons de ma froideur & de mes dégoûts, & qu'on ne vous punisse, & de l'insensibilité que vous avez pour moi, & de celle que vous m'avez donnée pour d'autres.

Voici la dernière lettre.

Je suis malade, Madame, & dans la dernière complaisance qu'il m'a fallu avoir pour la passion de votre Rivale, on s'est douté que mon cœur étoit ailleurs. Je crains que tant que je serai mécontent de vous, on ne le soit de moi. C'est une étrange chose que d'offenser une Reine à ce point-là. Si la complaisance que je suis obligé d'avoir pour elle blesse votre délicatesse, vous devez être en repos, car je vous jure que je ne suis qu'une souche morte auprès de tout ce qui n'est pas vous. Permettez que j'espère. Je reprendrai la santé & la vie, & je ne m'en servirai que pour m'affranchir à jamais des liens que je déteste, pour ne plus porter que les vôtres.

Dès que la Reine eut reçu le paquet ;
& qu'elle eut reconnu l'écriture de Mo

naldeschi , elle s'enferma , & une heure après elle me fit chercher. Elle me demanda avec beaucoup d'émotion, s'il étoit vrai que j'eusse connu Monaldeschi en Italie ; si depuis ce temps-là j'étois toujours de ses amis , & si je n'avois point de connoissance qu'il eût quelque intrigue à la Cour de France. Comme je n'avois garde de me douter que la Reine eût le motif qu'elle avoit de me faire ces demandes ; je crus qu'elle ne me parloit ainsi , que parce que peut-être elle étoit jalouse. J'avois bien vû que Monaldeschi paroissoit un peu attaché à une Dame de la Cour , mais je n'eus garde de le dire à la Reine. Je lui répondis que j'avois vû Monaldeschi en Italie ; que nous avions alors fait amitié, mais que depuis je n'avois point eu de ses nouvelles ; qu'à l'égard de ses attachemens à la Cour de France , il ne me paroissoit point qu'il en eût aucun.

Lui ayant répondu ces paroles , elle me dit que c'étoit assez , & elle me parla de diverses autres choses, entr'autres de ce que l'on disoit des motifs qui lui avoient fait quitter son Royaume. Je lui dis que tout le monde étoit persuadé qu'elle n'avoit fait ce changement que par un principe de Religion. A ces paroles je vis que les lar-

DE SAINT-EVREMOND. 111

mes lui venoient aux yeux. Elle soupira , & elle me dit que Dieu étoit témoin que ç'avoit été là le seul motif qui l'avoit obligée de quitter la Suede ; mais que les Princes étoient malheureux de n'avoir point de véritables amis. Elle me demanda encore quelle heure il étoit , & où étoit le Roy. Ayant satisfait à cette demande , elle me congédia , me faisant souvenir de l'honneur que j'avois d'être entré dans son alliance par mon mariage. Je lui répondis que c'étoit un honneur dont je n'osois me glorifier , mais que j'en avois tout le sentiment que l'on en pouvoit avoir ; ce que je tâcherois de lui témoigner toute ma vie , par le profond respect que j'avois , & que j'aurois toujours pour elle. Comme je sortois , elle me rappella , & me demanda si j'avois lu Machiavel , & ce qu'on disoit en France de cet Auteur. Je lui dis qu'on l'estimoit beaucoup pour son esprit , mais qu'on trouvoit ses maximes peu conformes en bien des choses à celles de la Religion. Il y en a une , reprit-elle , qui est d'une nécessité indispensable pour les Princes. C'est quand leur honneur les oblige à punir eux-mêmes des sujets , dont le supplice pourroit commettre leur réputation , si on les punissoit par les formalités de la Justice.

Comment, dit-elle, en useroit-on en France dans ces occasions ? Je lui répondis qu'il étoit rare qu'on en vînt à cette extrémité, & qu'on avoit toujours blâmé Henry III. de la manière dont il avoit fait tuer le Duc de Guise. Je fai mieux que vous, reprit-elle, ce que l'on dit en France de Henry III. Son action ne fut odieuse, que parce qu'il fit tuer le Cardinal de Guise. Nous parlâmes encore long-temps sur ce sujet, & j'étois si accoutumé à voir cette Princesse avoir des conversations d'esprit & de science, que je n'eus pas le moindre soupçon de l'action qu'elle méditoit. Sitôt que je fus sorti, elle appella Monaldeschi, avec lequel elle fut peu de temps, & une demi-heure après elle me fit rappeler. Je la trouvai seule, Elle me dit qu'elle me prioit de vouloir être témoin d'une conversation qu'elle étoit obligée d'avoir avec Monaldeschi ; que c'étoit une affaire de très-grande conséquence, dont elle vouloit que je fusse le secret ; mais qu'il étoit à propos que je fusse caché, & que personne ne me vît ; qu'elle m'alloit enfermer dans un cabinet d'où je pourrois entendre tout, & qu'elle me conjuroit, si je ne voulois me perdre, de ne point remuer, & de ne donner aucun signe que je fusse-là.

là. Je fis ce qu'elle me demandoit , & je commençai alors à me rappeler la conversation , & à craindre pour Monaldeschi quelque chose de funeste.

Il vint après que je fus caché. Hé bien , lui dit-elle , méchant , nieras-tu encore que c'est toi qui as écrit ces lettres ? Peux-tu démentir ton écriture ? Et dis-moi , par où j'ai mérité que tu fasses croire de moi des calomnies aussi noires que celles dont ces perfides lettres sont remplies ? Quand est-ce que nous avons eu ensemble les commerces dont tu te glorifies ? Parle , & dis la vérité sur le point d'aller rendre compte à Dieu , car tu n'as plus qu'une heure à vivre , & il faut penser à ta conscience. Monaldeschi fut long temps sans parler. Il étoit à genoux , & faisoit ce qu'il pouvoit pour embrasser les pieds de la Reine , qui le repouffoit , en lui disant toujours qu'il s'expliquât. Je ne me justifierai point, Madame , dit-il , j'ai mérité la mort , & je n'ai plus recours qu'à votre bonté. Il répéta vingt fois qu'il lui demandoit pardon , & qu'il la prioit d'avoir pitié de lui. On ne peut témoigner plus de foiblesse qu'il en avoit. Il parloit comme un homme égaré à qui la crainte de la mort avoit ôté la raison. Je fus tenté plus d'une fois de sortir

du lieu où j'étois caché, mais ne croyant point qu'on en dût faire une justice si prompte, j'attendois les ordres de la Reine pour sortir, & me joindre à ce misérable pour l'appaiser. Un moment après elle appella du monde, & trois hommes armés entrèrent accompagnés d'un Pere Mathurin. Elle leur dit qu'ils fissent ce qu'elle avoit ordonné. Ils enleverent Monaldeschi. Le Mathurin rendit à la Reine un paquet cacheté, & elle lui commanda de confesser sans différer celui dont elle lui avoit parlé. Ce bon Pere se jetta à ses genoux pour demander la grace du criminel. Je sortis du lieu où j'étois, & je la conjurai aussi d'avoir pitié de ce malheureux, mais elle fut inflexible. Elle me défendit de sortir, & elle envoya le Pere pour entendre sa confession. Le Pere revint encore deux ou trois fois lui dire que Monaldeschi demandoit à lui parler. Elle demanda s'il étoit confessé, & quand le Pere lui eut répondu que oui, elle fit venir un de ces trois hommes armés, & elle lui ordonna de le tuer sans différer plus long-temps. Ils eurent de la peine à en venir à bout, car il étoit revêtu d'une cotte d'émaille, qu'il avoit prise apparemment après que la Reine lui eut montré les lettres, jugeant bien

après cette conviction qu'elle voudroit le faire assassiner. Cette précaution ne servit qu'à rendre sa mort plus lente & plus douloureuse. Je me jettai encore une fois aux pieds de la Reine, & pour toute réponse, elle décacheta le paquet que le Mathurin lui avoit rendu, & elle me fit voir les lettres fatales. Je n'ai jamais pû savoir à quel dessein elle les avoit remises entre les mains de ce Pere. Elle me les lut, & me demanda si après de pareilles lettres, je prendrois encore le parti d'un homme si coupable, si menteur & si ingrat. Je lui dis qu'il méritoit la mort, mais que je la priois d'en avoir pitié. Pendant que je la conjurois à genoux de se laisser fléchir, on lui vint dire qu'il étoit mort. Elle me dit alors, que jamais personne ne verroit ces lettres, qu'elle m'ordonnoit de ne point témoigner que je les eusse vûes, ni qu'elle m'eût donné la connoissance de cette affaire; qu'elle avoit voulu que j'en fusse instruit pour avoir en moi un témoin irréprochable du peu de fondement qu'elle avoit donné à de telles calomnies, afin que quand il en seroit besoin, je pusse témoigner ce que j'avois appris de la propre confession de Monaldeschi; qu'au reste elle ne prévoyoit pas qu'elle fût jamais obligée d'en venir à cet éclair-

cissement ; qu'elle étoit Reine , & qu'elle ne devoit rendre compte de sa conduite à personne. Je lui promis de ne rien dire & de ne rien faire à cet égard que ce qu'elle m'ordonneroit elle-même.

Le Roy se plaignit de la manière dont elle en avoit usé , & lui fit dire qu'il auroit souhaité qu'elle eût voulu punir ce malheureux avec un peu moins de précipitation. Elle négligea de s'en justifier , & au contraire , elle m'ordonna plus que jamais de ne point témoigner que j'eusse eu la connoissance qu'elle m'avoit donnée , croyant qu'il y auroit de la bassesse à elle de chercher des témoins des raisons qu'elle avoit eues. Je lui ai si bien gardé le secret , que quoiqu'on dît par tout qu'elle avoit fait périr le Marquis , pour le punir de l'indiscrétion qu'il avoit eue de se vanter des faveurs qu'elle lui avoit accordées , je n'ai jamais osé dire ce que j'en savois , & je fus fort aise qu'on ignorât que j'eusse été présent à cette affaire. Peut-être m'auroit-on blâmé de n'avoir pas couru au secours d'un homme qui étoit mon ami , car il y a des gens qui , sans considérer ce que l'on peut , voudroient qu'on s'engageât dans les desseins les plus téméraires & les plus inutiles , & ç'auroit été à moi la plus

folle & la plus inutile de toutes les témérités, que d'entreprendre de sauver seul un homme qui ne se défendoit pas lui-même, & qui étoit entre les mains de trois Officiers bien armés qui avoient ordre de le tuer. D'ailleurs, quand je l'aurois voulu, la Reine ne m'auroit pas permis de sortir, & je ne pouvois aller à son secours sans faire violence à cette Princesse.

Quoi qu'il en soit, la chose se passa de la manière dont je viens de la raconter, & je croi qu'il m'est permis aujourd'hui de rendre à cette Reine, la justice qu'elle ne voulut pas que je lui rendisse quand sa réputation fut la plus attaquée. J'ai tous les sujets du monde de croire que jamais elle n'avoit donné que des fondemens très-legers & très-innocens à la sottise vanité de Monaldeschi; & ce que j'ai connu dans tous les temps, du caractère de cet Italien, ne me permet pas d'en douter. C'étoit l'homme du monde le plus frivole & le plus vain; je puis même dire le plus lâche; & les Princeses sont malheureuses, quand elles donnent leur confiance à des gens de ce caractère.

J'ignorai long-temps par où la Reine de Suede avoit eu les lettres qui causerent le malheur de Monaldeschi. J'en soupçon-

nois la Dame à laquelle il m'avoit paru attaché, & ce ne fut que plus de deux ans après que j'appris que c'étoit elle. La chose me fut racontée par une fille qu'elle avoit en ce temps-là à son service, & qui l'ayant quittée s'étoit mise auprès d'une de mes parentes. Cette aventure mérite d'être rapportée, pour achever tout ce qui regarde ce malheureux, & pour faire connoître aussi de quoi les femmes sont capables. Si l'on a trouvé que la Reine de Suède avoit eu de la cruauté en le punissant si promptement, celle qui le sacrifia à sa vengeance, doit ce me semble, paroître encore plus cruelle.

Monaldeschi s'étoit attaché à cette Dame dans le temps qu'elle étoit recherchée d'un homme de la Cour qui l'aimoit passionnément, & qui étoit pour elle un parti très-avantageux. Comme elle étoit fort intéressée, & que cet Italien s'étoit présenté à elle comme un homme capable de lui faire de grands présens, elle ne lui résista qu'autant qu'elle crut qu'il le falloit pour exciter sa libéralité. Cependant Monaldeschi n'étoit rien moins que liberal. Il étoit de ces gens qui promettent plus qu'ils ne peuvent & qu'ils ne veulent tenir, & toutes les offres qu'il faisoit n'étoient qu'un

artifice pour la surprendre. La Dame qui ne le connoissoit pas pour tel , résolut de le mettre à l'épreuve ; & comme elle ne se piquoit pas d'avoir de la délicatesse à l'égard d'un étranger , qu'elle ne regardoit que comme un oiseau de passage , elle lui dit , après s'être défendue long-temps , & en avoir reçu plusieurs lettres amoureuses , qu'elle avoit besoin de cinquante mille écus , & que qui pourroit les lui donner , ne se repentiroit pas de son présent. L'Italien parut ravi d'avoir cette occasion de lui faire plaisir. Il lui demanda un rendez-vous , & lui promit d'y apporter exactement les cinquante mille écus dont elle avoit besoin , soit en lettres de change , soit en pierreries. Le jour fut pris , & Monaldeschi ayant fait chercher un grand nombre de fausses pierreries de celles qui imitent plus le naturel , il les prit & vint au rendez-vous. Ses visites avoient allarmé l'amant de la Dame. Il étoit attentif à toutes ses démarches , & il fut instruit de l'heure & du lieu du rendez-vous. Il ne lui en témoigna rien , résolu de la laisser faire , mais de la surprendre en cas qu'elle s'y trouvât. Elle n'y manqua pas. Monaldeschi lui donna les pierreries , & il en demandoit le payement , lorsque

L'Amant arriva. Quelque étonnement qu'elle eût d'être surprise avec l'Italien, elle eut encore assez de présence d'esprit pour cacher les pierreries, dans la vûe d'en profiter, de quelque manière que cette aventure se terminât : car la dernière chose qu'oublie une femme intéressée c'est son intérêt. Les deux Amans se querellerent, & la Dame les laissa se quereller, se consolant d'avoir au moins, dans les pierreries, quelque chose qui la pût consoler de la perte de celui sur le mariage duquel elle avoit compté, & dont elle voyoit bien qu'elle ne pourroit être aimée après cette aventure. La querelle des deux Amans fut bien tôt terminée, par la lâcheté de Monaldeschi, qui dit qu'il n'étoit point résolu de se battre pour une femme, qui n'avoit consenti à sa passion qu'à prix d'argent; qu'il venoit de lui donner pour cinquante mille écus de pierreries, & que quand il les lui auroit fait rendre, il se battoit ensuite tant qu'il voudroit. L'Amant connoissant par là le caractère de sa Maîtresse, ne se piqua point de pousser les choses plus loin. Il dit à Monaldeschi qu'il étoit juste qu'il possédât seul une Maîtresse qu'il achetoit si cher, & qu'il la cédoit de tout son cœur. Il le voulut quitter après ces paroles;

les ; mais Monaldeschi faisant le généreux, lui dit qu'il lui promettoit qu'il ne la verroit jamais , & qu'il trouvoit ses pierreries bien employées, puisqu'elles lui avoient servi à le détromper sur l'estime qu'il avoit crû que méritoit cette femme ; qu'il ne les redemanderoit point , & que jamais elle n'entendrait parler de lui. L'Amant fut surpris de cette générosité. Il crut qu'il étoit impossible qu'il y eût un homme dans le monde assez peu intéressé, pour compter pour rien la perte de cinquante mille écus, & il alla s'imaginer qu'il étoit faux qu'il lui eût fait ce présent, mais que c'étoit un artifice dont il s'étoit servi, pour lui marquer que cette femme ne méritoit pas que l'on se battît pour elle. Il lui témoigna ce qu'il pensoit, & l'Italien lui avoua que les pierreries étoient fausses. L'Amant eut encore plus de plaisir à apprendre que sa Maîtresse étoit la dupe de l'Italien, qu'il n'en avoit eu à croire que l'Italien, avoit été la dupe de sa Maîtresse. Ils se réjouirent ensemble de cette aventure, & ils la raconterent par tout, sans nommer la Dame.

Elle ne fut pas des dernières à en entendre parler, & quoiqu'on ne fît point mention d'elle, & qu'au contraire la chose se racontât comme si elle fût arrivée à une au-

tre, elle ne douta point qu'elle ne fût la dupe dont on parloit. Elle fit voir les pierrieres, & elle eut tant de dépit d'apprendre qu'elles étoient fausses, qu'elle résolut de s'en venger. Elle avoit gardé les lettres de Monaldeschi, & il falloit qu'il lui eût aussi donné celle qu'il avoit écrite en Italie, puisqu'elle se trouva dans le paquet qu'elle fit rendre à le Reine de Suede. L'on ne sauroit assez s'étonner de l'aveuglement de cet homme, d'avoir si peu ménagé une femme qui avoit entre ses mains de quoi le perdre. Peut être se flattoit-il que la Reine lui pardonneroit, en cas qu'elle en eût connoissance. Peut-être même oubliat-il que cette femme avoit gardé ses lettres. De quelque source que vint sa négligence & son oubli, on peut apprendre par cette funeste aventure combien il est dangereux de se moquer des femmes.

Je ne sai si l'Amant qui rompit avec celle-ci, à l'occasion de ce rendez-vous, a connu que c'étoit elle qui avoit causé la perte de Monaldeschi, mais jamais je ne lui en ai ouï rien dire, & je l'aurois ignoré, sans la fille qui me le raconta.

Pendant que la Reine de Suede fut en France, elle employa son crédit auprès du Roy, pour faire revenir mon second frere

DE SAINT-EVREMOND. 123

qu'elle avoit connu en Suede , & qui l'avoit accompagnée dans son voyage d'Italie. Il étoit demeuré à Rome en attendant des nouvelles de la grace qu'elle avoit promis de demander pour lui. Elle l'obtint , & on lui écrivit aussi-tôt qu'il pouvoit revenir , mais il n'étoit plus à Rome. Il étoit retourné en Suede. C'étoit un homme à aventures, s'il en fut jamais , mais il y avoit cette différence entre lui & moi , que la plupart des affaires qu'il eut, ne furent causées que par ses inconstances & ses tromperies, au lieu que les miennes ne venoient que de mon trop de sincérité & de bonne foi. Nous fûmes l'un & l'autre la dupe des femmes , & je n'eus pas plus de bonheur en les ménageant, comme j'ai toujours fait, que lui en les trompant toujours , & manquant d'égard pour elles. Ainsi je croi pouvoir dire que le sort est égal en amour, entre celui qui en use bien & celui qui en use mal , & que la probité sert assez peu dans un commerce, où la plupart des femmes semblent avoir juré de ne sacrifier qu'à leur vanité , à leur intérêt & à leur caprice.

Comme j'étois plus détrompé que jamais sur leur chapitre , & que ma dernière aventure avec la Princesse Aspasia n'avoit

encore plus persuadé que je ne l'étois, du malheur d'un homme, qui n'étant fixé par aucun objet, est exposé à aimer autant de femmes qu'il en trouve d'aimables, je crus que pour me mettre en repos, & remédier à ces écueils, je devois enfin m'attacher à une personne que je pusse rendre ma femme, & je m'appliquai sérieusement à en chercher une digne de moi. La chose n'étoit pas aisée, car je voulois que la femme à laquelle je me marierois, fût capable en même temps de satisfaire mon cœur & ma fortune, & ces deux choses se trouvent rarement ensemble.

Cependant j'étois résolu de ne point me marier autrement, & mon frere aîné avoit beau me représenter que je ne devois chercher que du bien; je craignois en épousant une femme que je ne pourrois aimer, de retomber dans de nouvelles intrigues, & je croyois ne pouvoir mieux m'en garantir, qu'en trouvant dans ma femme tout ce que j'aurois pû aimer en d'autres.

Ma mere étoit morte depuis une année ou deux, Elle n'avoit point eu d'enfans de son second mariage, & j'étois devenu, par sa mort, un meilleur parti que je ne l'étois quand elle vivoit. Je me voyois donc, ce me sembloit, un peu plus en état de choi-

fit , mais après tout je m'y trouvois fort embarrassé. Je craignois, si je trouvois une personne digne d'être aimée , que je ne l'aimasse d'abord , & que l'amour ne me rendît aveugle pour le reste; mais aussi je ne voulois point me marier à une personne que je n'aimerois pas. Mon frere se moquoit de l'embarras que je me donnois à moi-même , & il profitoit de mes incertitudes pour me représenter qu'il n'y avoit aucun risque à courir en épousant une personne riche ; que l'amour viendroit peut-être après , & qu'en tout cas j'aurois dans les richesses de quoi me passer même de l'amour. Je goûtois peu ces raisons, & quelque personne qu'on me proposât , je ne conclus rien.

Cet embarras produisit, du moins pendant quelque temps, un assez bon effet. C'est que regardant les femmes avec les yeux d'un homme qui pense à se marier , je n'eus aucune intrigue pendant ce temps-là. C'étoit la première fois de ma vie que je m'étois trouvé de la sorte ; & je dirai, à ma honte , que je ne goûtois point dans cette indolence le bonheur dont j'avois crû que jouissoient les personnes qui n'aiment rien. Je me trouvois au contraire dans un ennui continuel. Les moins

128 MÉMOIRES DE M.

des chagrins m'étoient sensibles, n'ayant personne qui m'en consolât d'une manière aussi douce qu'une femme dont on est aimé. D'un autre côté, les vûes de ma fortune me faisoient peu d'impression, parce que je n'aurois souhaité d'être riche que pour partager mes richesses avec une personne que j'aurois aimée. Tout autre usage du bien me paroissoit insipide. Enfin, je me convainquis plus que je n'avois jamais fait, qu'il étoit impossible d'être content sans amour. J'avois beau me souvenir de tous les chagrins que cette passion m'avoit causés, je conclus toujours, que dans la comparaison le plaisir en étoit plus sensible que la peine. C'est un grand malheur d'avoir contracté ces sortes d'habitudes, car il faut avouer qu'il n'y a que la Religion, & le desir sincere du salut, qui puissent nous faire goûter du repos dans l'indifférence. J'étois alors peu touché de ces motifs. Je voulois être heureux, & mon aveuglement étoit au point que je ne connoissois que l'amour capable de me donner du bonheur. Quoi! me disois-je quelquefois, est-il impossible de trouver une femme qui puisse faire goûter tout le plaisir d'aimer & d'être aimé? Je me souvenois alors de ma chere Carmelite, & je n'étois

occupé qu'à chercher dans une autre, ce que je croyois que j'aurois trouvé en elle, si nos destinées eussent été unies.

Il n'y a rien de plus plaisant & de plus bizarre, que la disposition où me mirent ces réflexions. Je cherchois par tout une femme que je pusse aimer, & dès que j'en trouvois quelqu'une à mon gré, je n'osois m'y attacher, de crainte d'en être encore la dupe. Ce que j'avois gagné par toutes mes expériences n'étoit pas de haïr les femmes, c'étoit de les craindre. Je me trouvois alors beaucoup plus malheureux que quand je me livrois à elles sans défiance & sans crainte, & je regrettois quelquefois le temps où j'étois aveugle sans connoître mon aveuglement. Comme le peu qui me restoit de lumières, n'étoit point assez fort pour surmonter mon penchant, ma raison ne servit qu'à m'embarraffer davantage; & je connus bien alors qu'il faut toujours un peu s'aveugler pour se croire heureux dans cette passion. Rien n'en prouve mieux, ce me semble, les déréglemens & les malheurs; car que doit-on attendre autre chose qu'un égarement continuel, dans une passion qui n'est délicieuse que quand elle est entièrement aveugle?

Bien loin que la connoissance que mes

réflexions me donnoient de la nature de l'amour, m'en fist perdre le goût, je m'obstinois toujours à croire que je pouvois, & devois aimer. Il ne faut pour cela, disois-je, que trouver une femme que l'on aime à la fois, & par inclination, & par devoir. La chose ne me paroissoit point impossible, & je voulois la trouver à quelque prix que ce fût.

Dans ces pensées, je m'attachi à ne fréquenter presque que des gens mariés, pour me convaincre, en les voyant, de tout ce qui pouvoit faire le bonheur & le malheur du mariage. Mais je puis dire que je n'en connus aucun dont l'expérience ne me fist peur. Ceux qui étoient amoureux de leurs femmes, & ceux qui ne les aimoient pas, me paroissoient également malheureux. Mon frere aîné étoit assez heureux dans son ménage, mais il avoit si peu de penchant à l'amour, & il étoit si occupé de sa fortune, que son exemple ne concluoit rien pour moi. Je ne pouvois goûter, ni son indifférence, ni son ambition. Je voulois aimer, & je me souciois peu de m'élever. Je n'étois même indifférent pour la fortune, que parce que je ne pouvois l'être pour l'amour. Il ne faut pas s'étonner si je ne m'avançai pas. Il n'y a point

d'autre moyen de parvenir, que de faire tout céder au desir de son avancement ; & moi, je voulois que tout cedât au dessein que j'avois d'aimer & d'être aimé. Cet entêtement rendit inutiles toutes les occasions que j'eus de faire quelque chose, & gâta même, si j'ose le dire, tous mes talens. Je souhaite que ceux qui liront ces Mémoires profitent de mon exemple, & apprennent à résister de bonne heure à une passion qu'on ne peut vaincre sans un miracle, quand on se prend à la combattre aussi tard que je m'y pris. Le temps n'étoit pas encore venu de m'en corriger, & il falloit que je donnasse d'autres exemples d'aveuglement & de foiblesse ; car toutes mes réflexions ne servirent alors qu'à m'engager plus fortement, si-tôt que je crus avoir trouvé ce que je cherchois. Parmi les personnes que mon frere m'avoit proposées, il m'en avoit nommé une, qu'il m'avoit dit être une parfaitement belle fille. Elle étoit alliée de M. Fouquet, dont la famille commençoit à avoir beaucoup de crédit par la faveur que l'Abbé Fouquet avoit auprès de M. le Cardinal. Cette fille étoit de Bretagne, & quoique son pere fût de la Robe, il ne laissoit pas d'être d'une Maison qualifiée ; l'on fait bien que cela est ordi-

130 MEMOIRES DE M.

naire en Bretagne. Celui-ci, outre la qualité, passoit pour avoir beaucoup de bien, & c'étoit de tous les partis auxquels mon frere m'avoit dit que je devois penser, celui pour lequel il avoit plus de penchant, par la faveur & l'appui qu'il espéroit que ce mariage nous feroit trouver. J'y avois fait assez peu de réflexion, & à dire le vrai, comme la fille étoit fort jeune, j'avois un peu apprehendé sa beauté. Je ne croyois point qu'une femme belle & jeune eût toutes les qualités que je cherchois pour me rendre heureux, & je craignois le fort des Maris, que la jeunesse & la beauté de leurs femmes engagent à devenir leurs pédagogues & leurs gardiens. La chose en étoit donc demeurée là. Je n'avois point vû la fille qui ne faisoit que d'arriver de sa Province, & je m'étois peu mis en peine de la connoître, par le peu d'envie que j'avois de l'épouser.

Comme je passois un jour au bout du Pont rouge, je vis un carrosse versé d'où l'on retiroit avec beaucoup de peine trois femmes qui y étoient. J'étois seul dans le mien, & je crus que je devois l'offrir à ces Dames. Celle qui étoit la plus âgée l'accepta, avec d'autant moins de difficulté, qu'elle me dit qu'elle étoit obligée dans le

DE SAINT-EVREMOND. 137

moment de se rendre à un endroit où elle étoit attendue pour une affaire pressée. Elle me demanda pardon d'en user si librement. Comme elle alloit monter dans mon carrosse , elle fut arrêtée par une de celles qu'elle avoit en sa compagnie , qui lui dit qu'absolument elle ne la suivroit pas , & qu'elle ne vouloit point m'avoir cette obligation. Je fus surpris de cette difficulté , & ayant regardé la personne qui la faisoit , je lui trouvai une beauté la plus éclatante , & la plus vive que j'eusse vûe de ma vie. Elle paroissoit fort émue de l'action qu'elle venoit de faire , & il me sembla même qu'elle avoit de la peine à me regarder. Celle qui avoit accepté d'abord mes offres , parut avoir changé de sentiment après que cette jeune personne lui eut parlé. Elle me remercia , & me dit qu'elle attendroit bien que son carrosse fût raccommo­dé. Non , Madame , lui dis-je , vous prendrez le mien , & vous m'apprendrez , s'il vous plaît , par où j'ai mérité que cette charmante personne me prive de l'honneur que vous avez voulu me faire. Elle est fâchée contre vous , reprit cette Dame , en riant. Elle est assez belle pour être recherchée , & il faut qu'elle croie que vous ne soyez pas de ses amis. Moi , Madame , repris-je aussi-tôt ? Je ne

croi pas avoir jamais eu l'honneur de la voir; du moins suis-je bien assuré que je n'ai jamais rien vû de si beau qu'elle. C'est peut-être ce qui la met en colere, répondit cette Dame sur le même ton. Comme il y a six semaines qu'elle est à Paris, elle croit qu'il ne doit pas être permis à un galant-homme comme vous, de ne l'avoir point encore vûe. Mon Dieu, ma mere, interrompit la jeune personne, n'arrêtons point Monsieur. Il a sans doute d'autres affaires que de se charger de nous. Non, Mademoiselle, lui dis-je, vous accepterez l'offre que Madame votre mere a eu là bonté de ne pas refuser, & vous me direz par où vous êtes devenue si fort mon ennemie. Moi, Monsieur, reprit-elle? Je ne veux que vous épargner de la peine; je fais bien que ce n'est pas à des Provinciales comme moi que vous vous amusez. Il sembla qu'en me disant ces paroles, elle voulût me faire un reproche, & j'en fus également surpris & déconcerté. Je lui distant de douceurs, & je fis tant d'honnêtetés à la mere, qu'à la fin elles acceptèrent mon carrosse, & je les menai où elles avoient affaire. J'appris en chemin que cette belle personne étoit la parente de Mr. Fouquet, dont mon frere m'avoit parlé. Le terme de Provinciale

qu'elle répéta plusieurs fois avec affectation, me fit souvenir qu'effectivement je l'avois appelée de ce nom, quand, sans l'avoir vûe & sans la connoître, j'avois refusé de penser à elle. Je ne doutai pas qu'on ne lui eût rendu compte d'une conversation, où quelques-uns de mes amis me parlant d'elle comme d'un bon parti, j'avois dit pour m'en défaire, que je ne pourrois épouser une Provinciale, qui apparemment n'auroit pas le sens commun. Cela lui avoit été redit mot pour mot, & c'est ce qui l'avoit fâchée contre moi; tant il est dangereux de parler sans réflexion devant ses meilleurs amis, & de dire des injures au hazard à des personnes qu'on ne connoît pas. Je me séparai d'elle en lui faisant mille offres de services, & je ne doutai pas que je n'eusse bien réparé le tort que l'on m'avoit fait dans son esprit.

Quand je fus seul, je me sentis véritablement touché de la beauté de cette fille. Le chagrin qu'elle m'avoit témoigné ne me donna que meilleure opinion d'elle. J'avois trouvé beaucoup d'esprit en tout ce qu'elle avoit dit, & son mérite me parut au-dessus de son âge. Je regardai cette rencontre comme une destinée inévitable, & je devins dès ce moment éperdument amou-

Jeux. Je n'attribuai point à bizarrerie ni à vanité la colere qu'elle avoit marquée contre moi. Je crus au contraire qu'il falloit que je lui eusse paru un parti digne d'elle, pour s'être fâchée d'une parole qui m'étoit échappée, & pour avoir trouvé mauvais que j'eusse eu si peu d'empressement pour la connoître & pour la voir, après les propositions qu'on m'avoit faites : car c'étoit de concert avec sa mere qu'on me l'avoit proposée, & elle ne l'ignoroit pas.

Enfin j'étois pris tout de bon, & je crus avoir trouvé ce que je cherchois. J'allai dès le lendemain voir mon frere, & sans lui dire ce qui m'étoit arrivé la veille, je lui témoignai que j'avois fait réflexion à ses conseils; que la parente de Mr. Fouquet me paroissoit de tous les partis que l'on m'avoit proposés, celui qui nous convenoit le mieux, & que je le priois d'en faire la demande. Mon frere me dit qu'il n'y perdrait point de temps, qu'il verroit l'Abbé Fouquet; mais que cependant il étoit à propos que je visse la Demoiselle; qu'il chercheroit l'occasion de me la faire voir, & qu'il alloit dès ce pas en parler à l'Abbé. Comme je mourois d'envie de revoir cette charmante personne, & que je craignis que

L'occasion que mon frere vouloit prendre pour me la faire connoître , ne se présentât pas si-tôt , je lui dis que je l'avois vûe , & je lui racontai la rencontre que j'en avois faite. Il se mit à rire , en me disant qu'il voyoit bien ce qui m'avoit déterminé ; que toute ma vie je serois fou & amoureux , mais qu'il m'avertissoit que je devois bien me garder de témoigner que je le fusse ; qu'on seroit surpris que j'eusse conçu tant de passion en si peu de temps ; que cela seroit caindre que mon amour ne fût de peu de durée , & que la chose du monde , à laquelle il falloit le plus prendre garde en se mariant , étoit d'en témoigner trop à la personne que l'on devoit épouser ; que c'étoit de là que venoient tous les mauvais mariages , parce qu'une femme accoutumée à trouver dans un mari tous les dévouemens , & toutes les violences de l'amour , ne se mettoit pas quelquefois en peine de les ménager ; qu'elle abusoit de la passion qu'on avoit pour elle , & qu'en tout cas elle se croyoit méprisée dès qu'elle ne trouvoit plus dans un mari l'amour par lequel il lui avoit plu ; qu'il étoit impossible que cette passion se conservât longtemps de la même force , & que dès qu'elle venoit à se rallentir , c'étoit pour

une femme un changement difficile à digérer,

Rien n'étoit plus sage, & plus à propos que ces conseils, mais à qui les donnoit-on? A un homme que l'amour avoit déjà aveuglé. J'assurai mon frere que je n'étois point amoureux, & que quand je le ferois, je ne verrois la personne que lorsqu'il le jugeroit à propos. Il me dit que je ferois fort bien, qu'il espéroit que cela ne tarderoit pas; que dès qu'il auroit vû l'Abbé Fouquet, & fait parler à la mere, il feroit une partie où je pourrois avoir l'occasion de parler à la Demoiselle tant que je voudrois, mais que je me souvinssse du conseil qu'il me donnoit. Il ajouta que j'étois dans un âge à ne plus donner dans les emportemens, & dans les folies qui m'avoient fait perdre toute ma jeunesse, & qu'on auroit du mépris pour moi, si à trente-quatre ou trente-cinq ans je paroissois amoureux comme je l'avois été à vingt. Il me quitta après ces paroles, & j'en profitai si peu que j'allai chez ma maîtresse dès le moment même. Je ne voyois aucun inconvénient à cette visite. Je croyois qu'on ne l'attribueroit qu'à la seule civilité, mais quelque chose qui en pût arriver, je ne pouvois plus être maître de moi, & je crois que quand il se
feroit

feroit agi de ma vie , je n'aurois pas eu la force de passer ce jour-là sans voir une personne dont j'étois si enchanté.

Mais j'avois à faire à gens plus sages que moi. On me fit dire que ni elle ni sa mere n'étoient point au logis , quoique je fusse bien qu'elles y étoient l'une & l'autre. Ce refus me fit souvenir des conseils de mon frere , & m'empêcha d'insister pour entrer ; autant que j'avois envie de le faire. Je me retirai dans un vrai désespoir , & je suis assuré que si j'exprimois tout ce que je souffris à passer ce jour-là , privé de la vûe d'une personne sans laquelle je ne pouvois plus vivre , je suis , dis-je , assuré qu'on se moqueroit de moi , car je n'avois jamais été si fou. On est bien à plaindre quand on est du caractère dont j'ai presque toujours été sur le sujet de l'amour , & j'admire qu'il ne m'ait pas encore rendu plus malheureux. J'avoue que j'aurois pû être plus sage si j'avois été moins foible , mais je me faisois un mérite de ma foiblesse , & j'étois fausement persuadé qu'il est d'un honnête homme de ne rien égargner pour témoigner son amour aux personnes que l'on aime.

Le lendemain mon frere m : dit qu'il ne croyoit pas que mon mariage pût se faire

avec cette fille ; que le Marquis de Bellefontons qui étoit engagé avec une autre parente de Mr. Fouquet , avoit vû celle-ci , & qu'il sembloit la vouloir préférer à l'autre ; que quoique ce Marquis n'eût pas plus de bien que moi , cependant il ne doutoit pas qu'il ne fût écouté par la mere , & par la fille même s'il se déclaroit , parce qu'il étoit fort bien dans l'esprit du Roi , & que d'ailleurs il avoit eu une conduite qui ne faisoit point craindre de lui , ce que tant d'avantures que j'avois eûes , faisoient apprehender de moi. Mon frere ajouta qu'il falloit le laisser faire , & que si la fille lui étoit accordée , il feroit enforte qu'on me donnât celle à laquelle il avoit pensé ; qu'elle étoit pour moi un parti encore meilleur que l'autre , puisqu'elle étoit plus proche parente de M. Fouquet , dont elle portoit le nom.

Je ne goûtai point du tout la proposition de mon frere. La personne à laquelle il vouloit que je pensasse , au refus du Marquis de Bellefontons , étoit à la vérité une fille en qui on ne pouvoit trouver rien à dire que son peu de beauté , mais quand elle auroit été belle , j'avois fait mon choix , & j'étois fort amoureux. Ce ne fut pas cette seule raison qui me choqua dans le discours de mon

frere. Je trouvai fort mauvais qu'on dît que le Marquis de Bellefonds eût eu une meilleure conduite que moi. Je ne fais s'il avoit eu des galanteries, mais ce qui étoit vrai ; c'est que c'étoit l'homme du monde le plus déréglé pour le jeu. Il jouoit tout sans mesure & sans raison. Ce vice me paroissoit bien plus à craindre que le penchant que j'avois pour les femmes. J'étois d'ailleurs si persuadé que ce penchant n'étoit point un vice, que je n'aurois pas donné ma conduite pour la sienne ; mais le monde n'en jugeoit pas ainsi. On le croyoit sage, & moi débauché, & il faut convenir qu'il n'y a point de déreglemens qui fassent plus de tort à la fortune que ceux de l'amour.

Je dis à mon frere qu'il y auroit de la lâcheté à attendre le refus du Marquis de Bellefonds ; que je croyois qu'il étoit bon de le prévenir en gagnant la fille qu'il vouloit que je lui cedasse ; que pour cela il falloit que je la visse, & que j'espérois qu'elle auroit plus de goût pour moi que pour mon rival. Mon frere voulut combattre ce dessein, mais il s'y rendit en voyant que j'en étois entêté, & craignant que je ne fisse quelque folie s'il s'y opposoit. J'allai en le quittant chercher la mere de la fille, & ne

L'ayant point trouvée , je courus où l'on me dit qu'elle étoit allée entendre la Messe. Je l'attendis , & lui ayant donné la main , je lui dis en la remenant chez elle , que je ne savois si on lui avoit dit que mon frere avoit demandé sa fille pour moi. Elle me répondit qu'elle en avoit ouï dire quelque chose , mais qu'elle ne se mêloit point de cette affaire , que c'étoit celle de sa fille & de ses parens , & qu'elle soufcriroit toujours à leur choix ; qu'elle seroit ravie que ce choix tombât sur moi , & qu'elle ne m'y desserviroit pas. Je la priaï de me faire voir sa fille. Elle me la présenta , & me laissa avec elle. Je dis à cette aimable personne que je venois réparer le peu d'empressement que j'avois eu pour la connoître & pour la voir , & que je ne pouvois mieux le faire qu'en me donnant à elle ; que j'avois pris la liberté de la faire demander à ceux qu'on m'avoit dit qui prenoient soin de son établissement , mais que je ne voulois rien espérer que de son aveu ; que je savois qu'elle avoit déjà rendu le Marquis de Bellefonds infidelle , & que je ne croyois pas qu'elle voulût prendre pour mari un homme capable de cette infidélité , ni faire cette injure à sa Parente. Elle me répondit qu'on ne lui avoit jamais

parlé du Marquis de Bellefonds ; qu'elle l'avoit vû comme un homme engagé ailleurs, & que ce que je lui apprenois lui étoit nouveau ; qu'elle étoit soumise à ceux qui devoient l'établir, & qu'elle leur obéiroit dès qu'ils parleroient. Quoi ! lui dis-je, Mademoiselle, c'est ainsi que vous voulez vous marier, sans consulter votre inclination & votre cœur ? Savez-vous que c'est la plus grande, & la plus terrible affaire de votre vie, & qu'il n'y a que vous qui ayez droit de la décider ? Je ne vous dissimule point, continuai-je, que mon bonheur dépend de vous épouser ; mais je n'y penserai jamais si vous ne me l'ordonnez ; je ne parlerai à personne qu'à vous, pour savoir à quoi je dois m'en tenir. Consultez-vous, soyez sincère, & je vous jure que si votre inclination ne m'est pas favorable, je me retirerai, & je me contenterai de vous adorer toute ma vie sans vous voir, & sans me plaindre de vous. Je vous assure, reprit-elle, que ces sentimens me font plaisir. Donnez moi du temps pour me consulter, mais en attendant, je puis vous dire que je n'épouserai jamais le Marquis de Bellefonds. Je croi que quand on vous a dit qu'il pensoit à moi, on a pris plaisir de vous faire un conte ; mais en tout cas, soyez persuadé que j'aime

trop ma parente pour courir sur son marché. Je fus charmé de cette réponse. Je lui demandai la permission de la voir, & de la rechercher publiquement. Elle me dit que j'oubliois ce que je venois de lui dire, & que nous étions convenus qu'elle consulteroit son cœur avant que je me déclarasse; mais qu'elle ne tarderoit pas à me donner sa réponse, & qu'elle me prioit de ne rien témoigner de la conversation que nous venions d'avoir. Je la quittai en lui protestant que j'attendrois cette réponse, comme la décision de ma vie ou de ma mort.

Plus je faisois réflexion au procédé de cette aimable personne, plus je la trouvois digne de moi. Je ne pouvois douter qu'elle n'eût de l'esprit; & le parti qu'elle prenoit de vouloir consulter son inclination avant que de souffrir ma recherche, me paroissoit l'effet d'une conduite au-dessus de son âge. J'étois même persuadé qu'il falloit qu'elle eût bonne opinion de moi pour en user ainsi, & je n'avois garde de blâmer ce qui pouvoit me paroître en tout cela de contraire à la conduite ordinaire des jeunes personnes qui n'osent expliquer leur inclination, & qui se marient sans qu'on puisse deviner si elles aiment, ou si elles n'aiment pas. Je jugeois que celle-ci devoit avoir l'esprit

plus fort qu'une autre, pour avoir crû que le mariage étoit une affaire qui demandoit de la délibération, & je ne doutois point que si après avoir délibéré, elle se déterminoit en ma faveur, je ne dusse être heureux avec elle. Tout cela doit faire juger de l'impatience où j'étois de savoir sa réponse.

Il ne faut pas croire que je l'attendisse tranquillement, ni que je me tinsse pendant ce temps-là, sans lui donner des marques de mon amour. J'imaginai cent galantries qui apprirent à tout le monde que je l'aimois. Elle eut lieu d'en être plus persuadée que personne. Aussi n'en douta-t-elle point, & j'eus de mon côté sujet de croire qu'elle connoissoit mon amour tout entier quand elle me rendit sa réponse. Elle me dit qu'elle ne pouvoit me déguiser qu'elle me trouvoit plus capable qu'un autre de la rendre heureuse, & qu'elle ne s'opposeroit point à notre mariage, si ses Parens me trouvoient à leur gré. Je me crus alors au comble de la félicité, car tout étoit disposé du côté des parens, & nous n'avions plus qu'à nous marier; mais trois ou quatre jours après, étant allé chez elle, je la trouvai fort triste. Elle ne voulut point m'en dire la cause. Elle s'enferma dans sa chambre, &

elle me laissa avec sa mere , qui me parla en ces termes.

Je ne vous ferai point , Monsieur , de fausse finesse. Vous nous avez paru trop honnête homme , & trop dans les intérêts de ma fille, pour croire que vous voulussiez vous opposer à son élévation. Mr. le Prince . . . en est amoureux. Il s'est déclaré ; & il attend notre réponse pour l'épouser , avec toutes les cérémonies que demande un Prince de son rang. Quoiqu'il soit étranger , sa qualité de Souverain promet à ma fille un rang si élevé , qu'elle seroit folle de n'y pas donner les mains. Elle n'est combattue à cet égard que par l'engagement qu'elle a avec vous , mais je l'ai assurée que si vous l'aimiez véritablement , vous seriez le premier à lui conseiller de ne point manquer une fortune si au-dessus de ses espérances. Ce fut ainsi que la mere me parla ; & je crus d'abord que tout ce qu'elle me disoit étoit une plaisanterie pour m'éprouver ; mais la chose n'étoit que trop véritable. Quelle affreuse révolution pour un homme amoureux ! Je demandai plusieurs fois ce que disoit sa fille. On me répondit qu'elle s'expliqueroit elle-même , & on la fit revenir. Je la regardai sans dire mot. Elle fut aussi quelque temps sans me parler ,
mais

mais prenant la parole la première : Vous n'avez point douté , me dit-elle , Monsieur , que je n'eusse de l'estime pour vous , par le consentement que j'ai donné aux propositions de notre mariage , mais j'ai aussi compté que vous auriez assez de raison pour vous rendre justice , & ne pas vous opposer à l'occasion , qui se présente pour moi. Si je vous avois moins estimé , j'aurois refusé de vous voir dans ces circonstances , & je m'en suis tenue à la bonne opinion que vous m'avez donnée de vous , quand vous m'avez assuré que l'amour ne vous feroit rien souhaiter au préjudice de ce qui pourroit m'être avantageux.

Ces paroles m'accablèrent. J'en fus irrité en voyant qu'elle avoit déjà pris son parti , & que l'espérance d'être Princesse l'avoit assez éblouie pour ne pas même me laisser un moment incertain là-dessus. Je baissai les yeux , & m'étant levé : Non , Mademoiselle , lui dis-je , je ne m'opposerai point à une fortune si éclatante , Dieu veuille que vous y goûtiez le bonheur que vous auriez trouvé ailleurs. Je sortis après avoir dit ces paroles , & elle ne fit pas le moindre semblant de me retenir.

Je me repentis bien alors de n'avoir pas

mieux suivi les conseils de mon frere. J'enrageois d'avoir été, & d'avoir paru si amoureux d'une fille, qui n'avoit pas même disputé un moment en ma faveur. Je passai presque tout le jour à imaginer des moyens de traverser le mariage du Prince, & j'aurois goûté un plaisir infini à la voir réduite à revenir à moi ; mais enfin ma colere cessa, & je condamnai ces bas sentimens. Dois-je la blâmer, disois-je en moi-même, d'avoir préféré un Prince qui la rendra Souveraine, à un homme qui ne changeoit presque rien à sa fortune ? Puisque je l'aime, ne dois-je pas souhaiter qu'elle soit aussi heureuse qu'elle le mérite ? Si elle avoit eu le courage de me préférer à un parti si avantageux, aurois-je dû avoir la lâcheté d'agréer ce sacrifice ? Je lui ai dit que je l'aimois pour l'amour d'elle-même. Ai-je voulu la tromper, & n'ai-je pas parlé comme je le pensois ?

Je m'arrêtai à ces dernières réflexions ; il me sembla que le calme étoit revenu dans mon esprit. L'idée de la voir mariée à un autre, me parut moins affreuse quand je pensai qu'elle alloit être Souveraine, qu'il n'y avoit qu'une pareille fortune qui pût être capable de me l'enlever. J'avoué que je souffrois ; mais cependant je ne laiss-

fois pas de goûter le plaisir de faire une action généreuse , en sacrifiant mon amour à la fortune. Je voulus du moins avoir la gloire de ce sacrifice. Je retournai chez elle dès le lendemain. Je lui dis que je n'avois pas été maître de moi le jour précédent , que j'avois pensé mourir de tristesse & de désespoir ; mais qu'enfin je m'étois mis au dessus de ma foiblesse , pour venir me réjouir du rang qu'elle alloit avoir ; que bien loin de m'y opposer, j'aurois voulu donner ma vie pour lui en assurer la gloire. Elle me parut faire assez peu d'attention à mes paroles , & elle n'étoit occupée que des préparatifs de ses noces , c'est-à-dire , de garnitures & d'ajustemens. Je voulois lui en faire des plaintes quand elle m'interrompit pour me dire. Mon Dieu , Monsieur , puisque vous voulez qu'on vous ait obligation de l'intérêt que vous prenez aux gens , ne paroissez plus ici , où votre présence pourroit être suspecte. Je vous assure que je ne serai pas ingrate , & que je reconnoîtrai , si j'en trouve l'occasion , ce que vous faites pour moi.

Ces paroles me mirent en colere pour la seconde fois. Je sortis encore plus brusquement que je n'avois fait la première , & j'avoue que j'eus plus de peine à lui pardon-

ner l'application qu'elle donnoit aux bagatelles, qui l'avoient empêchée de m'écouter, que la préférence qu'elle avoit faite du Prince. Je comprenois bien que le fille la plus raisonnable du monde, pouvoit avoir assez d'ambition pour ne point manquer une occasion d'être Princesse, mais je ne pouvois comprendre qu'on pût être raisonnable, & s'attacher assez à des préparatifs de nôces, pour oublier jusqu'aux bienséances. Je crus qu'elle n'avoit pas tout le mérite qu'il me sembloit que je lui avois trouvé, & qu'il falloit qu'elle aimât la bagatelle & la vanité, pour avoir préféré le soin de ses parures à la reconnoissance qui devoit l'engager, au moins pour la dernière fois, à en bien user avec moi. Cette opinion fit plus de changement à son égard dans mon cœur, que le consentement qu'elle avoit si promptement donné au mariage qui me l'enlevoit; & je croi effectivement que ce que l'on doit pardonner le moins à une femme, c'est cet esprit de bagatelle qui lui fait aimer les grands établissemens, plus par l'occasion d'y contenter sa vanité & son faste, que parce qu'elle y peut trouver de plus solide.

Je fus ravi d'avoir reconnu en elle un défaut qui la rendoit moins aimable. Je

jugeai qu'étant de ce caractère, j'aurois eu à en souffrir si elle fût devenue ma femme. Tout cela me consolait de sa perte, & quoi que j'eusse dans le fond du cœur un dépit, & un chagrin extrême de voir qu'elle se marioit à un autre, je ne laissois pas de croire que c'étoit moins parce que je l'aimois, que parce qu'il est toujours fâcheux, & humiliant de ceder. Je me croyois guéri, ou du moins fort en chemin de guérir de la passion que j'avois eue pour elle, & j'avois, ce me sembloit, assez pris mon parti en galant-homme, mais je ne me connoissois pas, & jamais je n'avois été ni plus amoureux ni plus foible. Le mariage du Prince fut rompu par les remontrances qu'on lui fit sur une alliance si au-dessous de lui, ou plutôt par l'inconstance ou la mauvaise foi du Prince; car j'ai toujours crû qu'il n'avoit paru proposer ce mariage, que pour tromper cette fille, & tâcher d'en être aimé sous ce prétexte. Quoi qu'il en soit, l'affaire fut entièrement rompue. Le Prince retourna dans ses Etats, & ne laissa à cette fille, au lieu de toutes les espérances dont il l'avoit flattée, que quelque présent qu'elle eut la générosité de refuser.

Dès que je sus que le mariage étoit rom-

pu, je sentis une des plus grandes joies que j'eusse jamais eues. Je m'imaginai que ce qui me la donnoit, n'étoit que le plaisir de voir cette fille mortifiée, mais je connus bientôt que ma joie étoit fondée sur un autre motif. Je n'eus pas la force d'attendre qu'on me cherchât; je courus chez elle avec empressement, & en la voyant j'eus plus d'envie que jamais de l'épouser. Je me dis mille choses pour excuser sa conduite à l'égard du mariage du Prince. J'oubliai la manière dont elle m'avoit renvoyé la dernière fois que je l'avois vûe. Je ne crus point qu'il y eût de la honte à la rechercher encore, parce que je n'avois pas crû qu'il y en eût eu à la céder. La qualité du Prince sembloit rendre toutes choses excusables. C'est ainsi que je raisonnois en Amant aveugle, qui croit tout ce qu'il souhaite. Il auroit été à desirer que j'eusse été, ou plus sage, ou plus fou. Puisque j'avois eu la sagesse de la céder de bonne grace à un parti avantageux, je devois avoir celle d'attendre au moins qu'elle revînt à moi, ou puisque j'étois assez fou pour courir au devant d'elle, je devois aussi l'avoir été assez pour ne la pas céder si facilement. Ma conduite lui persuada que j'étois fort amoureux & fort traitable,

DE SAINT-EVREMOND. 131

deux qualités dont une femme abuse toujours.

Quand cette fille vit que je revenois à elle , & que j'y revenois aussi passionné qu'auparavant , elle prit pour moi des manières plus tendres qu'elle n'en avoit pas eu jusques là. Elle me dit qu'elle n'avoit pas eu un moment de joie & de repos , pendant qu'elle avoit crû qu'elle épouseroit le Prince ; qu'elle n'avoit paru y consentir que pour obéir à sa famille ; qu'elle savoit bien que l'affaire romproit , parce qu'elle vouloit qu'elle rompît ; que c'étoit elle qui avoit agi pour ôter cette fantaisie au Prince , & qu'enfin elle avoit toujours été résolue de n'être à personne , ou d'être à moi.

Pour peu qu'il me fût resté de bon sens , il m'auroit été aisé de voir la fausseté de ces beaux discours , mais j'étois aveugle , & je voulois l'être. Je répondis comme si toutes ces paroles eussent été très-sinceres , & je la conjurai de trouver bon que je pressasse la conclusion de notre mariage. Il fut bientôt conclu. Mon frere trouvoit son avantage à entrer dans l'alliance de Mr. Fouquet , & d'ailleurs , il me voyoit si amoureux , qu'il jugeoit bien qu'il s'opposeroit inutile-

N üij



lement à une passion dans laquelle j'avois si mal profité de ses avis.

Nous fûmes donc mariés , & le fruit de toutes les délibérations que j'avois faites pour prendre cet établissement avec prudence , fut de n'écouter & de ne suivre qu'une passion aveugle , qui ne trouva dans le mariage , ni le moyen de me satisfaire , ni celui de me faire aimer.

La personne que j'épousai , se seroit peut-être plus appliquée à me plaire , si elle avoit été moins certaine d'être aimée ; mais à peine fûmes-nous ensemble , que je m'apperçûs qu'elle présuinoit un peu trop de ma foiblesse & de mon amour. Le mariage qu'elle avoit pensé faire avec le Prince , lui avoit donné une vanité insupportable , & elle ne tarda pas à me reprocher que j'étois cause de ce qu'elle l'avoit manqué. Enfin je ne me trouvai point heureux , & je vis bien que j'avois besoin de toute ma force , & de toute ma dissimulation , pour bien vivre avec une femme qui me donnoit tous les jours de nouvelles marques du peu d'égards qu'elle avoit pour moi.

Je crus alors reconnoître qu'elle n'avoit jamais eu d'autre motif , dans la con-

duite qu'elle avoit tenue , que d'augmenter mon amour , & d'éprouver de quoi il me rendroit capable. Je ne lui avois que trop donné de sujet de croire que j'étois tel qu'elle vouloit un mari pour être la maîtresse , & elle avoit si bien compté là-dessus , qu'elle prit d'abord chez moi un empire qui me déconcerta.

Quelle humiliation pour moi après tant d'expériences , de me voir regenter par une femme ! Mais ce ne fut là que le commencement des chagrins qu'elle me donna. J'en souffris d'autres dans la suite , qui me firent encore mieux connoître la vérité de ce que mon frere avoit voulu me représenter , à savoir , que la chose du monde dont il faut qu'une personne qu'on épouse soit moins persuadée , c'est qu'on a de la passion pour elle , & qu'on est assez aveugle pour ne point connoître ses défauts , ou assez foible pour l'aimer , quoiqu'on les connoisse. Au lieu de ce bonheur que j'avois envisagé , en épousant la plus belle fille que j'eusse vûe jusqu'alors , je ne trouvai dans mon mariage qu'une nécessité éternelle de me contraindre & de dissimuler , afin d'éviter l'éclat. Cette beauté même , dont j'avois été si touché , ne me paroissoit plus aimable dès que je la considérois dans une

personne qui avoit des manières si odieuses ; & je connoissois par une triste expérience que la plus grande beauté ne sauroit accoutumer à la mauvaise humeur ; mais que la mauvaise humeur gâte au contraire la plus grande beauté. Je ne gagnai à épouser une si belle personne , que plus de matière à de cruelles inquiétudes ; & tel étoit mon malheur , que ma femme ne me pouvoit paroître aimable pour moi , & ne me paroïssoit que trop aimable pour d'autres.

Ce mariage fut donc encore plus malheureux que celui que j'avois fait en Pologne. J'y trouvois une femme à peu près du même caractère , mais ce qui me rendoit beaucoup plus à plaindre , c'est que je ne pouvois faire l'éclat que j'avois fait alors. Je voulois paroître plus sage , & j'avois même des mesures à garder du côté des Parens de ma femme , qui m'obligeoient de la ménager. Je goutois ainsi mon malheur tout pur , & je fus plus de six ans à souffrir sans en rien dire , tout ce que le dépit , la jalousie , le ressentiment & la contrainte , ont de supplices différens pour un mari.

Le temps & les soins que je donnai à ce mariage , me retinrent à Paris pendant une partie de l'été. Quoique j'eusse eu mon

DE SAINT-EVREMOND. 155

congé pour toute la campagne, à peine fus-je marié que je voulus aller rejoindre mon Régiment. Il servoit dans l'Armée de M. de Turenne, & le bruit couroit qu'on alloit faire le siège de Monmedy. Nous avions été peu heureux dans le commencement de cette Campagne, & je ne regrettois pas trop de n'avoir pas servi. Nous avions perdu Saint Guilain, & levé le siège de Cambrai. Je ne doutois pas qu'on ne dût réparer ces malheurs par la prise de quelque Place, & je voulois y avoir part; mais l'Abbé Fouquet me dit que puisque je n'étois pas d'humeur à demeurer sans rien faire, il me vouloit faire donner une occupation qui ne me déplairoit pas, & à laquelle il n'avoit pas voulu penser pour moi, croyant que ce seroit me faire violence, de m'arracher si-tôt d'auprès de ma femme. Je lui répondis qu'il ne savoit guères ce que c'étoit que le mariage, s'il croyoit qu'un homme eût pour une femme assez d'attachement, pour la préférer aux occasions d'acquérir de la gloire; que cela n'étoit pardonnable qu'aux amans, mais que le mariage étoit d'une autre espèce, & que telle étoit la fatalité de cet engagement, que les plus heureux maris étoient toujours ravis de perdre quelquefois

156 MEMOIRES DE M.

leurs femmes de vûe. Quoique je ne parusse qu'en riant, l'Abbé ne laissa pas de croire que je commençois à me dégoûter de la mienne, & j'eus tort de lui parler ainsi. Il m'en fit la guerre, mais je répondis de manière à lui persuader que ce que j'avois dit, n'avoit été que pour lui marquer que les plus agréables engagements n'étoient pas capables de me faire aimer l'oïveté. Cependant, soit que l'Abbé eût redit à d'autres la manière dont je lui avois parlé, soit qu'on fût surpris que je demandasse sitôt à m'éloigner d'une femme qu'on savoit que j'avois aimée à la folie, on dit que nous ne nous aimions pas, & on imagina là-dessus cent histoires ridicules; ce qui m'a persuadé qu'un mari ne sauroit trop dissimuler les chagrins du ménage, car dès le moindre sujet qu'il donne de faire croire qu'il n'est pas content, c'est une source de médisances qui ne tarit point. On n'épargne pas le mari, & on épargne encore moins la femme. Je fus surpris de tout ce qu'on inventa là-dessus, car on disoit hautement que je n'avois eu que les restes d'un Prince qui avoit été mon rival; & quoique je neusse point lieu d'accuser ma femme d'une conduite qui donnât fondement à ces bruits, je ne laissois pas d'en être touché;

& cela me rendoit encore plus sensible à tout ce que son humeur impérieuse me faisoit souffrir ; car pour faire encore ici cette réflexion , une femme a beau être innocente , c'est assez pour allarmer un mari , qu'on dise , quoique sans fondement , qu'elle ne l'est pas. Les hommes , dès qu'ils sont mariés , ont des foiblesses & des visions , dont on ne croiroit pas que des personnes raisonnables fussent susceptibles.

L'Abbé Fouquet me voyant résolu de n'être pas oisif , me loua fort , & me dit qu'il me proposeroit à M. le Cardinal pour une négociation à laquelle son Eminence m'avoit jugé propre. Il s'agissoit d'aller en Angleterre , & voici quel étoit le motif de ce voyage.

On avoit appris que les Espagnols faisoient un Traité avec Cromwel , pour en obtenir de l'argent & des Troupes , & se rendre maîtres de quelques-unes de nos Places maritimes , à condition qu'on donneroit aux Anglois celles qu'on prendroit ensuite de ce Traité. M. le Cardinal instruit de cette affaire , voulut la prévenir en faisant un Traité semblable à celui-là. Il fit proposer à Cromwel que s'il vouloit nous donner les secours que les Espagnols

lui demandoient pour eux, il feroit affiéger Dunkerque, & remettroit ensuite cette Place entre les mains des Anglois. C'étoit pour faire conclure ce Traité que son Eminence avoit pensé à m'envoyer à Londres *incognito*. L'Abbé Fouquet lui dit que j'étois prêt de partir. Je vis son Eminence, qui me donna ses instructions, & je partis deux jours après.

Je jugeai, par la conversation que j'eus avec M. le Cardinal, que le séjour que j'avois fait dans les Royaumes étrangers, m'avoit donné la réputation d'un homme propre à réussir dans les Négociations, quoiqu'à dire le vrai j'y eusse été occupé, comme on a vû, de toute autre chose que d'affaires d'Etat; mais on n'approfondissoit, ni la vie que j'avois menée, ni les raisons qui m'avoient retenu hors de France. C'étoit assez que j'eusse vécu dans les Cours étrangères, pour faire croire que j'avois le talent d'un bon Négociateur; tant il faut peu de chose pour donner aux hommes de certaines réputations. On ne s'attache pour cela qu'aux apparences, & tel a passé pour un grand Politique, qui n'a dû cette réputation qu'à quelques circonstances, où le hazard l'a fait trouver, qui ont déterminé l'opinion avantageuse qu'on

à eûe de lui. Heureux , quand étant appliqué à un emploi par le hazard, on s'étudie à avoir le mérite nécessaire pour s'en bien acquitter.

Il ne me fut pas difficile de réussir dans la négociation , pour laquelle on m'envoyoit à Londres. Dunkerque étoit une place dont l'importance emporta le suffrage de Cromwel , qui d'ailleurs étoit bien plus assuré du succès sous les ordres de M. de Turenne , que sous le commandement divisé des Chefs Espagnols. On ne pouvoit avoir une réputation plus généralement établie , que M. de Turenne l'avoit par tout , & Cromwel ne douta point que Dunkerque ne dût bien-tôt être prise , quand on lui dit que ce seroit ce Général qui en feroit le siège. J'obtins donc tout ce que je voulus , & je rapportai trois semaines après le Traité conclu & signé.

Mais mon étoile voulut encore que je ne fassé point ce voyage sans une nouvelle intrigue. Peu de jours avant que j'arrivasse en Angleterre , on avoit exécuté les principaux Auteurs d'une conspiration qui s'étoit faite contre Cromwel , & qui avoit été découverte. On m'en avoit raconté plusieurs circonstances , entr'autres que la personne qui avoit eu le plus de part à

cette conspiration , étoit une Maîtresse de Richard Cromwel , fils du Protecteur ; qui étant mécontente de lui , avoit suscité les Trembleurs contre son pere ; que cette fille n'avoit point été prise , & qu'on ne savoit ce qu'elle étoit devenue. J'avois ouï raconter cette histoire , & j'y avois fait assez peu d'attention. Tout ce qui m'avoit paru , c'est qu'en effet l'autorité du Protecteur commençoit fort à diminuer , par le mépris & la haine que l'on avoit pour son fils , en sorte que l'on disoit hautement que si le pere venoit à mourir , & qu'il ne laissât que ce fils pour conserver son autorité après lui , on s'en déferoit bien-tôt , & qu'on rappelleroit le Roi légitime.

J'avois eu , comme j'ai dit , l'honneur de connoître le Roi d'Angleterre pendant qu'il étoit en France , & je ne pouvois m'empêcher d'écouter avec plaisir tout ce que j'entendois dire à Londres contre ses ennemis. La veille de mon départ , rentrant chez moi , lorsqu'il étoit déjà nuit , je trouvai un jeune Anglois qui me pria de le faire passer en France , me disant qu'il avoit l'honneur d'être serviteur particulier du Roi d'Angleterre , & que ce Prince me tiendroit compte du service que je lui rendrois , en lui procurant l'occasion de
sortir

fortir de Londres. Je lui demandai qui il étoit. Il me répondit qu'il m'en rendroit raison dès que je l'aurois mis en lieu de sûreté; qu'il ne pouvoit rester à Londres ni y paroître, sans courir risque de la vie, qu'il me prioit, en cas que je voulusse lui accorder la grace qu'il demandoit, d'en ajouter une autre, à savoir, de permettre qu'il passât la nuit chez moi, & que je le fisse partir le lendemain avant le jour.

Je fus touché de la jeunesse de cet Anglois, & quoiqu'il eût le visage fort abattu, je ne laissai pas de lui trouver de la beauté, & un air qui me fit croire qu'il étoit autre que ce qu'il paroissoit.

Je lui dis que je le garderois avec plaisir & qu'il pourroit partir avec moi, parce que je devois aussi partir avant le jour. Il se jeta à mes pieds pour me remercier, & il me pria qu'on lui fît donner à manger. Je le fis souper avec moi, & je ne trouvai rien dans sa conversation, & dans ses manières, qui ne persuadât qu'il falloit qu'il fût de qualité. Il mangea peu, & il se trouva mal dès qu'il eut mangé. Je ne savois que juger de cette aventure, mais j'étois touché d'une véritable compassion, & je pris autant de soin de lui, que s'il eût été mon fils. Je ne le pressai point de me

dire qui il étoit , parce que je m'apperçus que cela lui faisoit de la peine , mais si-tôt que nous fûmes à Douvre , je le pris en particulier , & je le priaï de contenter ma curiosité. Quelle fut ma surprise quand il me dit qu'il étoit une fille , & celle-là même qu'on m'avoit dit avoir tant de part à la conspiration dont j'ai parlé. Je vis alors le danger où je m'étois mis sans y penser en me chargeant d'elle ; mais cela étoit fait , & il n'y avoit pas d'apparence que l'on courût après nous. Je lui dis que j'étois ravi de l'avoir retirée d'Angleterre , & je lui demandai où elle avoit fait dessein d'aller , & ce qu'elle vouloit devenir. Elle me dit qu'elle esperoit que la Reine lui donneroit sa protection , & qu'elle avoit à découvrir des secrets importans pour le rétablissement du Roi d'Angleterre , dont elle croyoit qu'on profiteroit en France , où elle ne pouvoit s'imaginer qu'on haït assez ce Prince , pour ne pas contribuer à le remettre sur le Trône quand on le pourroit. Je lui conseillai de ne se découvrir à personne avant que nous fussions arrivés , & que j'eusse vû de quelle maniere on la recevrait , parce que je craignois que dans l'alliance que nous avions avec le Protecteur , on ne la reçût pas aussi favorable-

ment qu'elle esperoit, & qu'on ne me fist un crime de l'avoir amenée. Elle me dit qu'elle ne feroit que ce que je jugerois à propos, & qu'elle étoit résolue, en cas qu'on ne lui fût pas favorable en France, d'aller en Hollande trouver le Roi d'Angleterre. Je la priai de me raconter son histoire, & voici ce qu'elle me dit.

Je m'appelle Elisabeth d'Arcil, & je croi que ce nom ne vous est pas inconnu, si vous avez appris le détail de la mort du feu Roi. Mon pere a toujours été attaché à ce Prince, & fut une des premieres Victimes que Cromwel sacrifia à sa sûreté. Je n'avois que treize ans quand on lui fit trancher la tête. La Comtesse de Shasburi demanda ma grace, & me garda auprès d'elle. Je fus connue quelque temps après de Richard Cromwel, qui m'aima pour mon malheur, & qui me flatta de l'esperance de m'épouser. Je croi que les malheurs qui me sont arrivés, ont été la punition de la complaisance que j'eus pour lui. J'étois éblouie de sa fortune, & l'esperance de l'établissement dont il me flattoit, détruisit en moi le ressentiment que je devois avoir de la mort de mon pere. La Comtesse flatta elle-même la passion & les desirs de ce perfide. Elle croyoit, en

me sacrifiant, se faire un mérite auprès de lui, & en obtenir des graces pour sa famille. Elle fut la premiere à combattre les répugnances qui pouvoient me rester, & par ses persuasions il eut lieu de croire que je l'aimois; mais dès qu'il eut reçu des marques de mon amour, je m'apperçus qu'il me négligeoit, & on ne parla plus du mariage dont il m'avoit donné l'espérance. La Comtesse se moqua du chagrin & du désespoir que je lui fis paroître, & elle me dit séchement que j'étois trop honorée du titre de sa maîtresse; que ma fortune seroit encore plus heureuse, & plus brillante, que je n'avois eu lieu de l'espérer après la désolation de ma famille. Je connus alors tout mon malheur, & je résolus de m'en venger. J'avois un parent nommé Aschelay, à qui je confiai l'affront que m'avoit fait Richard Cromwel. C'étoit un homme à qui les plus violentes résolutions ne coûtoient rien, & qui cherchoit de puis longtemps les occasions de se faire valoir par quelque grand coup. Il m'exhorta à dissimuler, afin de tirer de Richard toutes les connoissances dont on pouvoit avoir besoin, pour engager une conspiration & se défaire du Protecteur, dans le temps où il seroit le plus aisé de l'attaquer; car il croyoit

DE SAINT-EVREMOND. 165

qu'il n'y avoit qu'à trouver cette occasion , & que dès qu'il seroit mort , personne ne prendroit son parti. Je dissimulai si bien que Richard y fut trompé , en sorte que se confiant tout-à-fait à moi , il ne me cachoit rien de ses affaires. Il me parut aussi disposé à souhaiter la mort de son Pere , que ceux qui auroient pû être ses plus grands ennemis. Il se plaignoit continuellement de la rigueur avec laquelle il le traitoit , car c'étoit-là le génie du protecteur , homme sévère , & qui n'étoit pas meilleur pour son fils qu'il l'avoit été pour son Roi. Il étoit au désespoir du peu de talens qu'il voyoit dans ce fils pour lui succéder , & il esperoit , à force de le maltraiter , & de lui reprocher son indignité , qu'il se rendroit à la fin tel qu'il vouloit qu'il fût. Vous jugez bien que je grossissois autant que je pouvois les mécontentemens de Richard. Je me hazardai un jour de lui dire , qu'il auroit été à souhaiter que quelqu'un se trouvât assez entreprenant pour le défaire une bonne fois d'un si mauvais pere. Plût à Dieu , me répondit-il , que cela arrivât. Il n'y a rien que l'on ne dût espérer de moi , si une fois on pouvoit me rendre ce service. Je rendis compte à Aschelay de cette conversation. Il me pria de le remettre en-

core sur le même sujet, & qu'en cas qu'il parût vouloir entendre à une conspiration contre son pere, je ne fisse point difficulté de m'ouvrir à lui, & de lui dire que je lui trouverois des complices. Ce n'est point une chose nouvelle en Angleterre, de voir des enfans conspirer contre leurs peres, & notre histoire est pleine de semblables attentats. D'ailleurs, Richard avoit toutes les qualités qui devoient nous faire esperer qu'il n'auroit point horreur de ce dessein. C'étoit un homme féroce, & qui paroissoit insensible à tous les sentimens de la nature. Aschelay étoit de son côté à peu près du même caractère, & ces deux hommes étoient très-propres aux entreprises les plus barbares, & les plus téméraires. Je fis ce qu'on m'avoit ordonné. Richard voulut s'aboucher avec Aschelay, & lui promit de faciliter toutes choses pour le succès de la conspiration, pourvû qu'il voulût bien ne le point nommer aux autres complices, & agir comme s'il eût tramé seul cette grande entreprise. Aschelay le lui promit, & ils convinrent ensemble de faire tuer le Protecteur, lorsqu'il seroit retiré chez lui, où il étoit presque toujours seul. Richard devoit introduire les conjurés, & leur ouvrir un chemin assuré jusques dans le Ca-

binet de Cromwel , où il seroit attaqué sans défense. Vous voyez que je ne pouvois guères mieux me venger de Richard que de l'armer ainsi contre son Pere , & j'étois bien assurée que quand le pere seroit mort , on ne laisseroit pas le fils en état de profiter de son crime , mais qu'on s'en déferoit presque aussi-tôt. Aschelay ayant pris ses mesures , tâcha d'engager dans la conspiration tout ce qu'il put trouver de gens déterminés , & il fit là-dessus un si mauvais choix , qu'on ne lui garda point le secret. Ainsi le Protecteur fut instruit de ce dessein. Comme la plûpart des complices n'étoient engagés que par l'espoir de la récompense , il n'est pas surprenant qu'il s'en trouvât qui crurent l'avoir plus sûre en le trahissant. Dès que Richard Cromwel connut que son pere étoit averti , il eut peur que si l'on se faisoit d'Aschelay , il ne découvrit la part qu'il avoit dans la conspiration. Il envoya des gens qui le tuèrent , & la chose fut si bien conduite qu'on dit qu'il s'étoit tué lui même. Lorsque j'eus appris sa mort , je me doutai que Richard en étoit l'auteur , & j'apprehendai pour moi le même traitement. Je me déguilai à la hâte , & je sortis en habit d'homme , sans savoir ce que je deviendrois pendant qu'on s'assuroit des

complices. Comme aucun ne savoit que Richard eût trempé dans ce dessein, ils n'accuserent qu'Aschelay & moi. On perdit le corps d'Aschelay, & on le coupa en quartiers. On me fit chercher, & ne me trouvant point, le Protecteur se mit peu en peine de faire de plus longues perquisitions, & je suis restée à Londres cachée jusqu'au jour que vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Mais j'espère bien, pour me venger dès que je serai en lieu de sûreté, faire avertir le Protecteur que son fils étoit un des complices.

Ce fut ainsi que me parla cette fille, & j'aurois eu peine à ajouter foi à ce récit, si elle n'eût satisfait à toutes les questions que je ne manquai pas de lui faire, sur ce qui me sembloit incroyable dans une pareille aventure. Elle ne me dit rien qui ne me parût s'accorder avec ce que j'en avois ouï dire à Londres, & je ne doutai point que la chose ne fût telle qu'elle la racontoit. Elle ajouta que pendant qu'elle avoit été cachée à Londres, elle avoit passé près de huit jours sans manger autre chose que ses gants, n'osant se confier à personne pour avoir du pain; qu'elle se tenoit cachée tout le jour dans une maison abandonnée, & que la nuit elle sortoit, & alloit arracher
l'herbe

l'herbe dans la campagne dont elle s'étoit nourrie ; qu'elle avoit été trouvée par des femmes qui entroient à Londres de grand matin , à qui elle avoit dit qu'elle étoit un Laquais qui n'osoit retourner chez son Maître, parce qu'il craignoit qu'il ne le fît pendre à cause d'un vol dont il étoit accusé ; que ces bonnes femmes en avoient eu compassion , & lui avoient donné du pain ; que c'étoit d'elles qu'elle avoit sù qu'un François devoit retourner en France, & qu'elle avoit pris sur leur avis la résolution de venir chez moi. Elle se jetta encore à mes pieds en finissant ce récit , & j'avoue que je n'avois guère senti en ma vie plus de mouvemens différens que m'en donnoit cette aventure. Je repassai dans mon esprit ce qui m'étoit arrivé autrefois avec la fille que j'avois sauvée à Charleville , & je crus sentir pour celle qui me parloit, les mêmes choses que j'avois senties alors. Enfin, il ne me fut pas possible de ne la point aimer. Sa jeunesse , sa beauté , l'état où je la trouvois , les caresses continuelles qu'elle me faisoit comme à son libérateur , le récit de ce qu'elle avoit souffert , & la commodité que j'avois de la voir à tout moment dans un habit qui excitoit ma passion , tout cela me donna pour elle au-

tant d'amour que j'en avois eu en ma vie pour aucune femme. Elle s'en apperçut bien-tôt ; mais elle me conjura avec tant de tendresse de ne point abuser de l'état où elle étoit , que je la traitai avec les mêmes égards , & le même respect que j'aurois eu pour la personne du monde que j'aurois voulu le plus ménager. Cependant mes gens devinerent que c'étoit une fille , & à peine fûmes-nous à Calais , qu'ils allerent dire par tout que j'avois enlevé une maîtresse que j'avois faite à Londres. Le bruit en vint jusqu'à Paris , & dès que j'y fus arrivé , tout le monde m'en parla , & demanda à la voir. Je l'avois mise chez une femme dont le mari m'avoit servi , & j'avois engagé cette femme à ne dire à personne que c'étoit moi qui la lui avois donnée. Ainsi , croyant qu'on ne la verroit point , & attendant l'occasion , ou d'en parler à la Reine , ou de la faire passer en Hollande , je répondis à ceux qui me demandoient des nouvelles de la maîtresse que j'avois enlevée , que je ne savois ce que c'étoit. Mon frere qui en avoit ouï parler comme les autres , me demanda si je serois toujours fou , & je l'assurai plus que personne que cet enlevement étoit un conte. Je dis la même chose à ma femme , qui pour couvrir les

mécontentemens qu'elle me donnoit , ne laissoit rien échaper de ce qui pouvoit lui donner lieu de se plaindre.

Elle s'étoit mise dans le jeu, depuis mon départ , & je la trouvai si fort engagée dans les cotteries de ceux , qui en ce temps-là jouoient le plus gros jeu , que personne n'y paroissoit avec plus d'éclat. Elle jouoit jusqu'à en perdre le boire & le manger ; elle revenoit tous les jours se coucher à l'heure où les autres se levent , & je ne la voyois plus que dans les maisons où je la rencontrois quelquefois quand j'y allois en visite. Cette conduite acheva de m'éloigner d'elle entierement ; car quoique nous logeassions sous le même toit , nous étions étrangers l'un & l'autre , & il étoit rare que nous puissions trouver le moment de nous parler. J'enrageois dans le fonds de mon cœur , mais les ménagemens que je devois avoir pour sa famille, & le peu de penchant que j'avois pour faire du bruit , m'obligeoient de dissimuler. Je me contentois de veiller autant que je pouvois à l'empêcher de me ruiner. Je lui avois réglé une somme pour ses dépenses particulières , & je m'étois chargé du soin de celles qui regardoient la maison. Elle ne me demandoit pas plus que je m'étois engagé de lui don-

ner. Cela me mettoit en repos du côté de l'intérêt , mais non pas du côté de la jalousie , & de la délicatesse , & je voyois bien qu'il falloit , puisqu'elle ménageoit mon bien , qu'elle ne ménageât pas sa conduite , & que d'autres lui fournissent ce qu'elle avoit la discretion de ne pas me demander. C'étoit des misteres que je n'osois approfondir , mais il faut compter qu'il n'y a point de mari qui voyant jouer sa femme un jeu si excessif & si opiniâtre , ait de la tranquillité à cet égard. Il faut qu'il craigne, ou pour son honneur , ou pour sa bourse. Souvent craint-il pour l'un & pour l'autre ; & si une femme qui joue de la sorte se persuade que son mari est content d'elle , il faut , ou qu'elle croye qu'il est aveugle & insensible , ou qu'elle le soit elle même. Je n'étois pas plus visionnaire qu'un autre , mais je puis assurer que quelque résolution que j'eusse prise d'être un bon mari , & de justifier auprès de moi la conduite de ma femme , je ne laissois pas d'être très-persuadé de tout ce qui peut le plus allarmer un mari. Tout ce que je demandois à Dieu, c'est qu'il n'arrivât rien qui pût donner au public la conviction que j'avois. Je comptois presque pour rien ce que je pensois , pourvû que d'autres ne pensassent point la

même chose ; triste condition où nous réduit le mariage ! On a beau dire qu'il y a des maris commodes , je suis très-persuadé que les plus commodes maris enragent de tout leur cœur , & qu'il n'y en a point qui soient aussi aveugles qu'ils veulent qu'on les croye. On n'est commode mari , que parce qu'on craint d'être quelque chose de pis.

On juge bien que dans la situation où je me trouvois à l'égard de ma femme , je ne combattois pas l'amour que m'inspiroit la personne que j'avois amenée d'Angleterre. Je la voyois avec d'autant plus de plaisir , que j'étois plus persuadé que personne n'observoit mes démarches , & ne traversoit mon amour. Elle me pressoit souvent de parler d'elle à la Reine , ou du moins de la faire passer en Hollande , mais je l'aimois trop pour m'en séparer. Je résolus de la garder , ne trouvant qu'elle qui me consolât du peu d'agrément que j'avois chez moi ; & afin de lui faire aimer le séjour de Paris , je crus la devoir mettre sur un autre pied que celui où elle étoit. Je la logeai dans une maison fort bien meublée. Je lui fournis un équipage , & tout ce qui pouvoit faire croire qu'elle avoit du bien. Elle changea de nom ; elle s'appella la Comtesse de

Suffex , & fit entendre à tout le monde qu'elle n'étoit arrivée que du jour qu'on la vit paroître avec cet éclat.

Ceux qui croient que le mariage est un moyen de fixer un homme qui a du penchant pour les femmes , peuvent se détromper par les folies que je fis alors. Quelque déréglé que j'eusse été jusqu'à mon mariage , on a pû voir que je n'avois jamais été assez fou pour entreprendre des choses au-dessus de mon bien. Excepté l'aventure de Venise , où je fus excroqué comme un jeune homme , & comme un sot , j'avois fait peu de dépense pour les femmes. J'avois même toujours eu du mépris pour ceux qui en font , & je ne croyois pas qu'il me fût possible d'avoir une intrigue qu'il fallût payer. Mon mariage me fit surmonter cette délicatesse. J'étois toujours persuadé qu'il m'étoit impossible de vivre sans aimer. Je ne pouvois aimer ma femme , & les chagrins qu'elle me donnoit, augmentoient encore l'envie que j'avois de trouver auprès d'une autre plus de plaisir , & plus de repos. Je n'osois paroître attaché en aucun endroit , de peur que ma femme ne se déchainât contre moi , & ne traversât mon amour. Cela me réduisit à la malheureuse nécessité d'aimer secrètement , & de

me procurer à force d'argent , toutes les facilités d'avoir des amours secretes. L'Angloise me parut propre à cette intrigue. Je l'aimois trop pour ne la pas mettre à son aise , & je crus que je cacherois encore mieux l'attachement que j'avois pour elle , en lui donnant une maison , que si elle avoit été obligée de loger chez autrui , & d'en dépendre.

C'étoit m'engager à une dépense capable de me ruiner , & si je fus assez fou pour l'entreprendre , ce ne fut que le mauvais exemple de ma femme qui en fut la cause. Je crus qu'il m'étoit permis de ne rien épargner pour mon repos , en voyant qu'elle n'épargnoit rien pour ses plaisirs. J'avoue que c'étoit très-mal raisonner , mais on n'est guère capable de raison quand on ne cherche qu'à adoucir , à quelque prix que ce soit , des chagrins domestiques , qui de toutes les espèces de chagrins , sont les plus capables de faire tourner la cervelle.

Ainsi , tout le fruit de ce beau mariage ; qui devoit me fixer & me guérir de mes folies , fut de me rendre , & plus déréglé , & plus fou. Après cela , dira-t-on encore qu'il faut se marier pour se retirer d'une vie déréglée ? Le mariage n'est un remède qu'à

ceux qui ont envie de changer leur cœur ; qui ont regret de leurs désordres , qui choisissent des femmes capables de les rendre sages par leur exemple & par leurs soins , & qui avec tout cela sont résolus de ne se consoler que par les principes de leur Religion , & les témoignages d'une bonne conscience , de tous les chagrins inséparables des mariages , même les plus sortable & les plus saints.

J'espérois jouir tranquillement du repos que j'avois cherché à me procurer auprès de l'Angloise. Je ne fis point semblant de la connoître , & je ne la voyois que les soirs , que j'allois ordinairement passer chez elle sans mener personne avec moi ; mais je ne fus pas long-temps sans avoir des sujets d'être mécontent. Cette fille se trouva en état de voir du monde par le pied où je l'avois mise , & de le voir sans craindre ma jalousie , par le soin que je prenois de l'éviter , & de ne la voir jamais que les soirs. Elle fit des amans ; elle eut des intrigues. Je m'en apperçûs , & je vis qu'il n'y avoit pas plus de tranquillité & de repos à espérer dans ces sortes d'engagemens , que dans celui du mariage. Cela auroit dû me dégouter pour jamais des femmes ; mais comme pour remédier aux chagrins que

donne une maîtresse, je ne trouvois point les mêmes obstacles qui empêchent de se garantir de ceux que l'on reçoit d'une femme, je ne pensai qu'à me retirer de cette dernière intrigue, sans porter mes réflexions plus loin. Je témoignai à l'Angloise que j'étois mécontent de sa conduite, & que j'allois lui retirer ma protection & mon argent. Elle pleura beaucoup, & je croi que j'aurois été assez fou pour continuer à l'aimer, si des raisons supérieures ne m'avoient contraint de m'en séparer.

M. le Cardinal m'avoit fort bien reçu à mon retour d'Angleterre. Il m'avoit fait expédier le brevet de Maréchal de Camp, & je voyois ma fortune sur un pied à n'en demeurer pas là. C'est ce qui avoit contribué à m'aveugler, sur les dépenses que j'avois entreprises pour l'Angloise. Je croyois trouver des ressources pour y subvenir dans les espérances dont j'étois flatté; car c'est ainsi qu'en usent presque tous les gens de la Cour à qui l'on fait espérer leur avancement, & c'est là ce qui les ruine. Ils anticipent toutes les graces, & ils mangent, pour ainsi dire, les fruits de la faveur avant que de les avoir recueillis.

Pendant que je comptois de la sorte sur l'espérance de ma fortune, on reçut à la

Cour des plaintes contre moi de la part de Cromwel , sur ce que j'avois donné un asyle , & fait sauver d'Angleterre la Demoiselle d'Arcil , coupable d'avoir conspiré contre la vie du Protecteur. Ces plaintes firent souvenir du bruit qui avoit couru à mon retour , que j'avois amené avec moi une maîtresse que j'avois faite à Londres , & on ne douta point que ce ne fût la personne dont parloit Cromwel.

Mon frere vint m'en avertir. Je lui dis qu'à la vérité un jeune Anglois m'avoit prié de le faire passer jusqu'à Calais , où je l'avois laissé , & d'où je croyois qu'il avoit passé en Hollande; que j'avois eu, aussi-bien que mes gens, le soupçon que cet Anglois étoit une fille , mais que je ne l'avois reconnue qu'à Calais , où elle m'avoit quitté , & que je ne savois depuis ce temps-là ce qu'elle étoit devenue. Mon frere me dit que je ne tardasse point à voir la Reine , & M. le Cardinal. Je le lui promis ; mais sitôt qu'il m'eut quitté , j'allai chez la prétendue Comtesse de Suffex , lui dire qu'il falloit absolument qu'elle sortît de Paris , qu'on savoit à la Cour que je l'avois amenée d'Angleterre ; que Cromwel la redemandoit , & que je ne doutois pas qu'on ne la lui rendît, ou qu'on ne la mît en lieu

DE SAINT-EVREMOND. 179

de sûreté. Elle fut fort effrayée de ces menaces, & elle me pria de lui fournir les moyens d'aller en Hollande. Je fus assez honnête homme, quelque mécontent que je fusse de sa conduite, pour faire ce qu'elle demandoit. Je la fis sortir dès ce moment de la maison qu'elle occupoit, & je lui fis encore present de deux cens pistoles. Je lui donnai même un homme pour l'escorter jusqu'à Bruxelles, où elle arriva heureusement, étant partie de Paris dès ce jour-là. Elle m'assura en partant qu'elle n'y étoit restée que pour moi, & qu'elle avoit toujours eu envie de se rendre auprès du Roi d'Angleterre. Elle me demanda mon amitié, & elle me dit qu'en quelque lieu du monde qu'elle fût, elle me donneroit de ses nouvelles. Je la vis partir avec peine. J'étois heureux d'avoir eu lieu de soupçonner sa conduite. Je croi que sans cela je n'aurois pû me résoudre à m'en séparer.

Sitôt qu'elle fut partie, J'allai trouver la Reine, à qui je racontai sans déguisement, la maniere dont je l'avois fait sauver sans savoir que ce fût une fille. Je ne manquai pas de lui décrire tout ce qui m'avoit donné de la compassion dans le récit qu'elle m'avoit fait. La Reine en fut touchée, & témoigna qu'elle auroit été

180 MEMOIRES DE M.
ravie de la voir , mais je lui dis qu'elle ne
s'étoit fait reconnoître qu'à Calais où elle
m'avoit quitté , & que je la croyois , ou à
Bruxelles , ou en Hollande. La Reine m'or-
donna de voir M. le Cardinal. Je le vis ,
& ce Ministre me dit que je lui faisois de
terribles affaires. Je lui redis tout ce que
j'avois dit à la Reine , mais cela ne l'appai-
sa pas , & j'eus besoin du crédit de l'Ab-
bé Fouquet , pour raccommo-der ce que
cette affaire avoit gâté à mon égard , dans
l'esprit de son Eminence.

Fin du sixième Livre.

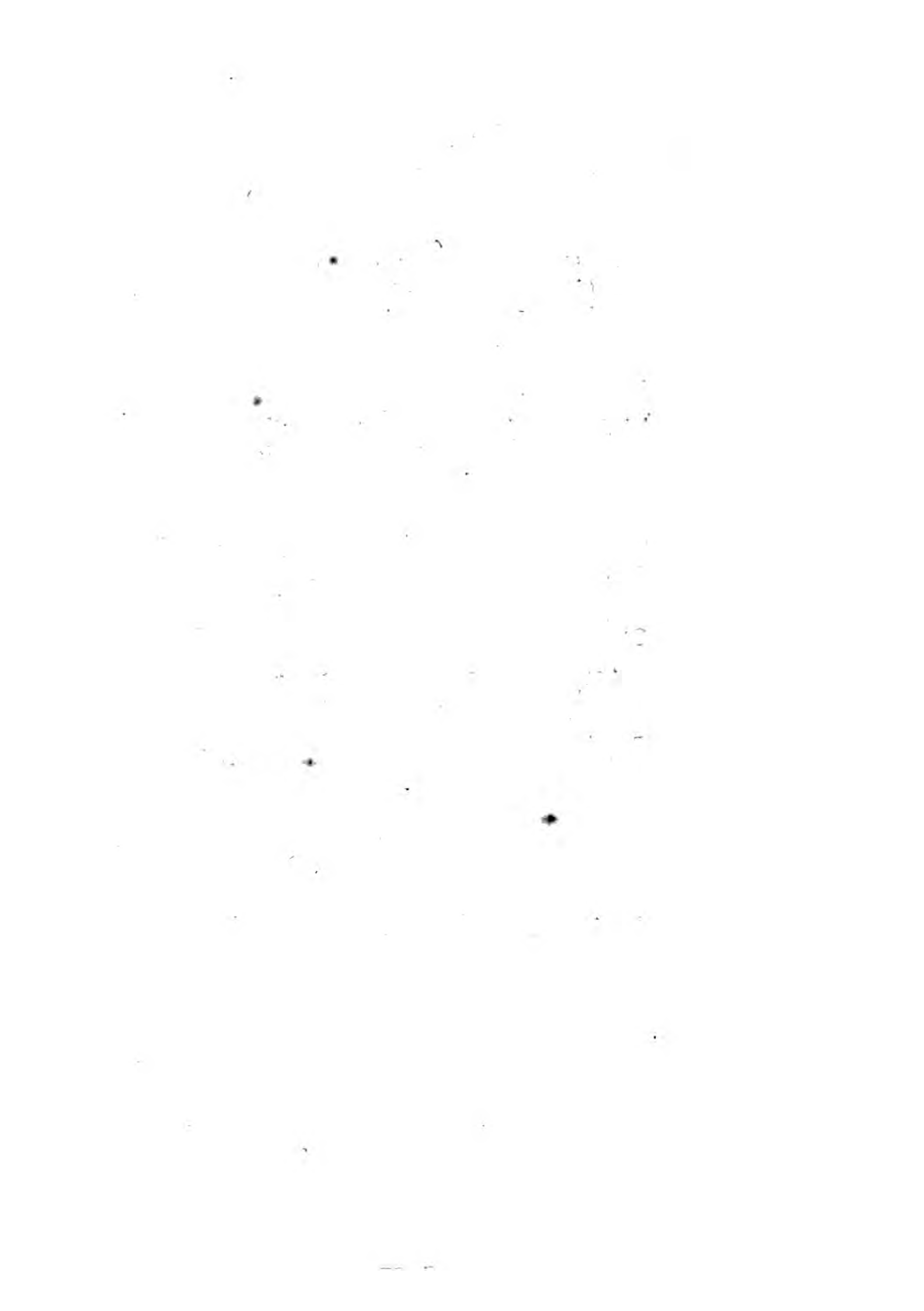


S U I T E
D E S
MEMOIRES
D E L A V I E
DU COMTE DE***

AVANT SA RETRAITE.

Contenant diverses aventures qui peuvent
servir d'instruction à ceux qui ont à
vivre dans le grand monde.

Redigés par Monsieur de Saint-Evremond.



MEMOIRES

DE LA VIE

DU COMTE DE***

AVANT SA RETRAITE.

Redigés par Monsieur de Saint-Evremond.

LIVRE SEPTIEME.

QUand une fois on a déplû aux Grands, il n'y a guère de ressource contre ce malheur; & dès qu'il plaît à un Ministre de se choquer contre quelqu'un, ne fut-ce que pour une bagatelle, c'est une plaie qui ne se referme point. Cet écueil est fort à craindre, & rend la condition des courtisans très-malheureuse. Qui est-ce qui peut se promettre de ne déplaire jamais à la Cour, & d'y réussir quand une fois il y a déplû?

Je ne reconus que trop dans la fuite,

que M. le Cardinal avoit toujours sur le cœur les plaintes qu'on lui avoit faites d'Angleterre contre moi. Je le trouvai peu favorable dans toutes les occasions où j'eus besoin qu'il me protégât, & quand il entreprit de ruiner ceux qui m'appuyoient auprès de lui, je me sentis plus que personne de leur disgrâce & de leur décadence.

Mais je ne connus pas alors toutes les conséquences de la faute qu'on me reprochoit. Je crus au contraire que le mécontentement que j'avois donné, ne roulant que sur une chose de peu d'importance, dont même je n'étois coupable que par trop de compassion pour une personne malheureuse, on ne m'en faisoit point un crime, & dès que je vis qu'on avoit cessé d'en parler, je m'imaginai qu'on avoit aussi cessé de s'en souvenir.

Je pensois donc n'avoir point d'autres sujets de chagrin que ceux que je recevois de ma femme. Le bruit de mon intrigue avec l'Angloise l'avoit rendue encore plus fière, & plus insupportable. Comme c'étoit à elle que je devois mes Patrons, je n'avois point d'autre parti à prendre, que celui de la dissimulation. Je lui avois laissé une liberté entière de se gouverner à sa fantaisie, & elle en avoit si fort abusé,
que

que j'étois assurément celui de tous les hommes, pour qui elle avoit moins d'égards & moins de ménagemens. Je ne pouvois douter que cette foiblesse ne me donnât un ridicule dans le monde ; mais n'y voyant point d'autre remède, je crus en diminuer la honte, en faisant semblant d'y être insensible. Personne ne s'appercevoit du chagrin qu'elle me donnoit, & plus j'en avois dans le cœur, plus je paroissais content. Mais j'avoue que je n'avois point assez de force pour ne pas chercher à adoucir ce que je souffrois par d'agréables amusemens ; & dès que j'eus perdu l'Angloise ; je ne m'appliquai qu'à trouver quelque autre maîtresse qui pût me faire oublier mes chagrins.

Ce n'étoit plus le cœur qui décidoit de mes attachemens. J'avois perdu cette délicatesse, dont je m'étois tant piqué, & je ne regardois l'amour que par les plaisirs qu'il donne. Je m'étois assez bien trouvé du commerce de l'Angloise. Ses infidélités m'avoient même peu touché, parce que je ne la regardois point comme une conquête délicate. Je ne regrettois que la dépense qu'elle m'avoit causée ; & je ne doutois pas que je ne dusse être content quand je pourrois avoir à moins de frais une maî-

treffe du même caractère. Cependant comme on favoit qu'elle s'étoit bien trouvée de mes liberalités , & qu'on se persuadoit que je cherchois une nouvelle maîtresse , on vint m'en offrir aux mêmes conditions ; & je dirai ici , à la honte du sexe , que parmi celles qu'on m'offroit, il y avoit des personnes d'une qualité distinguée, que la mauvaise fortune ou la débauche avoient réduites à ne plus subsister , que par l'argent & par les bienfaits de leurs amans.

Entre celles-ci on m'en nomma une qui m'étoit connue , & dont il y avoit plus de deux ans que j'aurois été amoureux , si son mari n'eût été de mes intimes amis. C'étoit la plus belle personne qu'il fût possible de voir. L'amitié que j'avois pour son mari , m'avoit fait résister à l'inclination que je m'étois trouvée pour elle ; & comme d'ailleurs elle avoit une humeur fort bizarre, les égards que je devois avoir pour mon ami, avoient eu assez de pouvoir sur moi , pour m'empêcher d'écouter les sentimens qu'elle m'avoit inspirés. Depuis ce temps-là, je l'avois vûe assez rarement. Les affaires de son mari s'étant trouvées fort mauvaises, elle l'avoit quitté sans être brouillée avec lui , & elle demouroit chez une de ses parentes , pendant qu'il faisoit de frequens voyages à

ses terres , pour tâcher de se tirer d'embaras.

Je fus touché quand on me dit que cette femme cherchoit un amant qui lui fist du bien , & croyant que ce n'étoit que la nécessité qui la réduisoit à un si honteux parti ; je résolus de l'assister sans rien exiger d'elle. Il me paroissoit honteux d'abuser de la nécessité de ses affaires. Ainsi en cherchant à la voir , je n'eus aucun autre motif que la pure générosité. Je ne laissois pas , au milieu de tous ces beaux sentimens , de prévoir que je pourrois bien n'être pas insensible ; mais je me sentoisi si résolu de n'avoir plus de ces intrigues qu'on achete , que j'esperai voir cette femme sans aucun autre dessein que de lui être utile.

Je cherchai donc à lui parler. Elle se trouva où l'on m'avoit promis de me la faire voir. Je lui fis des reproches de la confiance qu'elle avoit eue aux personnes qui m'avoient voulu embarquer avec elle , & je lui dis que sans en venir à cette extrémité , elle pouvoit trouver des amis qui l'assisteroient , & que je la priois d'accepter cent cinquante pistoles , que je lui avois apportées ; que je savois qu'elle en avoit besoin ; que je les lui donnois sans prétendre que ce bienfait dût contraindre son inclination ,

& qu'enfin je la conjurois , quand elle auroit besoin d'argent , de ne s'adresser qu'à moi.

Elle me parut surprise de ce discours , & désavoua qu'elle eût donné ordre aux personnes qui m'avoient parlé , de me faire les propositions qu'elles m'avoient faites; qu'il étoit vrai qu'elle avoit besoin d'argent ; qu'elle avoit cherché à emprunter, & qu'elle n'acceptoit celui que je lui offrois , qu'à condition qu'elle m'en feroit son billet. Elle me pressa de le prendre , & je le pris pour la contenter.

Je la quittai après cette conversation , sans lui dire un mot qui pût la persuader que je l'aimois. Aussi j'étois trop charmé de la belle action que je croyois avoir faite , pour penser à autre chose. Je rejettai toute autre pensée comme une tentation capable de corrompre la beauté & le mérite de ma générosité.

Mais à peine l'eus-je quittée , que je me repentis d'avoir été si généreux. Je reconnus que je n'étois plus ni délicat ni désintéressé ; & que dans le fonds je comptois pour rien la honte que je m'étois faite d'abuser de la nécessité d'une si aimable personne. Je m'en trouvai passionnément

Amoureux , & je résolus de m'en faire aimer.

Je ne crus point que la générosité avec laquelle je lui avois donné mon argent , dût s'opposer aux espérances dont ma passion se flattoit. Je me persuadai au contraire qu'un procédé si honnête & si désintéressé , devoit lui donner & plus d'estime , & plus de penchant pour moi ; mais je ne savois pas à quelle femme j'avois affaire.

Elle avoit été véritablement choquée des reproches que je lui avois faits , sur le parti qu'elle sembloit avoir pris pour avoir de l'argent ; & bien loin de lui avoir paru généreux , elle m'avoit trouvé , ou un sot , ou un homme qui rendoit peu de justice à sa beauté. Je puis dire ici que quand une fois une femme a pris le parti d'oublier les loix de l'honneur & du devoir , elle ne peut goûter ce qui l'en fait souvenir , & par quelque motif que les femmes fassent des avances , on ne sauroit leur plaire dès que l'on n'y répond pas.

Comme je n'avois garde de deviner que ma générosité eût eu ce mauvais effet , & que je croyois au contraire que la Dame en devoit être charmée , je ne doutai pas qu'elle ne dût m'écouter favorablement.

Je ne trouvai point de moyen plus court pour lui faire ma déclaration, que de lui écrire. Je lui envoyai une lettre deux ou trois jours après la conversation dont j'ai parlé.

Je me trouve, Madame, dans un étrange embarras. Je vous aime, & je ne puis vivre sans être aimé de vous. Je n'ose vous déclarer l'excès de ma passion, ni vous prier d'en avoir pitié, parce que je crains que vous ne m'accusiez de fonder mes espérances, sur la bonté que vous avez eue de vous servir de moi, dans le malheur de vos affaires. C'est là ce qui cause mon embarras. Je ne puis vouloir cesser de vous être utile, ni rien exiger qui puisse passer pour récompense de ce que je veux faire pour vous. Cependant je meurs. Apprenez-moi, Madame, ce que je dois faire, & s'il ne m'est pas permis de vous aimer, d'espérer, & de chercher toujours les occasions de vous continuer mes secours.

Voici la réponse qu'elle me fit.

Je me souviens trop de vos leçons Monsieur, & elles ont fait trop d'impression sur moi, pour me démentir si-tôt sur le parti qu'elles m'ont fait prendre. J'ai reçu vos

DE SAINT-EVREMOND. 191

bienfaits comme une marque de votre générosité, & je ne les aurois pas reçûs si vous me les aviez offerts par un autre motif; mais je voi bien que je n'y suis trompée, & que tout ce que vous m'avez dit contre les gens qui vous ont appris le besoin où j'étois, n'a été qu'un artifice pour me surprendre. Non, Monsieur, je ne suis point telle que vous m'avez dit que ces gens-là m'avoient représentée, & que je voi bien que vous m'avez crûe. Si vous continuez à me faire des propositions comme celles que vous me faites dans votre lettre, je vous rendrai votre argent, & je renoncerai à vous avoir jamais obligation.

On peut juger combien une pareille réponse dut me surprendre, mais je ne sais si on peut voir toutes les raisons que j'eus d'en être indigné. Je ne pouvois ignorer que cette femme étoit aussi belle qu'on me l'avoit faite, quand on me l'avoit proposée, & j'étois très-convaincu que dès la première conversation que j'avois eue avec elle, j'aurois pû en recevoir ce que je demandois. Je ne doutai donc point que sa lettre ne fût, ou une marque de son mépris, ou un artifice pour augmenter ma passion, & me mener où elle voudroit.

L'une & l'autre opinion me choqua également, & je résolus, à quelque prix que ce fût, de la remettre sur le pied, où je favois bien qu'on me l'avoit proposée. J'eusse mieux fait de la mépriser, mais je l'aimois, & j'en voulois être aimé. Cependant je ne favois comment m'y prendre pour réussir. Je voyois bien que si je continuois à lui marquer une passion tendre & délicate, elle cotinueroit à en abuser, mais aussi je ne pouvois guère faire autrement; & je craignois qu'elle ne me repondît toujours comme elle avoit commencé, si je lui parlois sur un autre ton.

Je passai plus de huit jours dans cet embarras, & pendant tout ce temps-là elle n'eut point de mes nouvelles. Ce silence se trouva le meilleur parti que j'aurois pu prendre. Elle en fut embarrassée à son tour, & ne sachant à quoi l'attribuer, elle envoya chez moi pour me demander des nouvelles de ma santé, & d'où venoit qu'elle n'entendoit plus parler de moi. Je jugai par cette démarche qu'elle ne vouloit pas me perdre, & me croyant par là assuré d'elle, je résolus de me servir de l'avantage qu'elle me donnoit pour la pousser à bout, & connoître à quoi je devois m'en tenir. Je lui mandai que j'avois besoin de
l'argen

DE SAINT-EVREMOND. 195

l'argent que je lui avois prêté , & qu'elle me feroit plaisir de me le rendre.

Je fus plus de trois semaines sans en recevoir de réponse , & je me repentis bien pendant tout ce temps , de lui avoir redemandé mon argent. Je pensai vingt fois aller chez elle pour lui demander pardon de ce procédé , mais j'eus la force de n'en rien faire ; & comme je ne doutai pas qu'elle ne gardât un si long silence que pour m'éprouver encore , ou pour ne me point rendre mon argent , il me sembla que l'amour que j'avois pour elle commençoit à s'affoiblir , & je voyois bien que je ne pouvois guère continuer avec honneur à l'aimer & à la voir.

Ce n'étoit que le peu d'idée que j'avois de la vertu de cette femme , qui me tenoit dans cette disposition , & je sentis par mon expérience , qu'il n'est guère possible d'avoir de la délicatesse & des procédés honnêtes pour des personnes qu'on en croit indignes.

Au bout de trois semaines elle me renvoya l'argent que je lui avois prêté , me faisant des excuses de ce qu'elle ne me l'avoit pas rendu plutôt. J'en fus si surpris que je commençai à m'imaginer que j'avois mal jugé d'elle , & croire qu'en toute cette

conduite elle avoit eu le procédé d'une honnête femme, & moi celui d'un mal-honnête homme.

Qui pourroit dire par quels ressorts le cœur se remue, & combien il est quelquefois aveugle ? Ma passion se réveilla pour lors avec d'autant plus de violence, que je conçus pour cette femme une toute autre idée que celle que j'en avois eue jusques-là. Je fus au désespoir d'en avoir usé comme j'avois fait. Je ne pouvois me pardonner d'avoir paru si généreux d'abord, & si intéressé dans la suite, & je vis bien qu'il n'y a point d'autre parti à prendre avec les femmes, que de soutenir toujours le caractère sous lequel on se donne d'abord à elles.

J'avois plus d'une raison d'être surpris de ce qu'elle m'avoit rendu mon argent. Je savois qu'elle n'en avoit point. Je ne doutai pas qu'elle n'eût été obligée d'en emprunter à d'autres pour me le rendre. Cela acheva de me faire croire que je devois le lui renvoyer. Ce fut la première démarche par où j'espérai la regagner, mais il étoit trop tard, & cette Dame avoit trouvé un Amant depuis moi, qui avoit mieux profité que je n'avois fait de la nécessité de ses affaires. C'étoit de lui qu'elle avoit

reçu l'argent qu'elle m'avoit renvoyé, & ils étoient ensemble de manière à ne lui pas faire regretter ma perte. Je fus instruit de leur intrigue; & ce qui auroit dû me guérir, fut ce qui augmenta ma passion. Je ne pus souffrir qu'un autre eût été plus heureux que moi, & quoique je visse bien qu'il ne devoit son bonheur qu'à l'esprit qu'il avoit eu de n'avoir pas comme moi une générosité à contre temps, je ne laissai pas d'en être jaloux, & tout le mépris que le procédé de cette femme devoit me donner pour elle, ne fut pas capable de m'ôter l'envie de m'en faire aimer.

Cet fut pour lors que je reconnus, que ce n'est pas toujours l'estime qu'on a pour une Maîtresse, qui cause la violence de l'attachement que l'on prend pour elle, & qu'en de certaines circonstances on fait pour les femmes les plus coquettes, ce qu'il semble qu'on ne devoit faire que pour les honnêtes femmes. Tout Amant est touché du dépit de se voir supplanté, sans examiner si la conquête le mérite. Je n'avois jamais eu ni plus d'envie d'être aimé, ni plus de desir de me venger d'un rival.

Je cherchai l'occasion de voir cette femme, & de l'entretenir sans savoir ce que

196 MEMOIRES DE M.

je lui dirois. Je trouvai cette occasion telle que je la pouvois souhaiter. Son Amant étoit à la campagne , & j'allai chez elle en un temps où elle ne recevoit point de visites. Dès qu'elle me vit : Que voulez-vous , me dit-elle , Monsieur, que je fasse de l'argent que vous m'avez renvoyé ? Le voilà , & je vous prie de le prendre , car il y a apparence que vous en avez besoin , puisque vous me l'avez redemandé si promptement. Pour toute réponse je tirai la lettre qu'elle m'avoit écrite , & je lui demandai quel parti elle croyoit que je devois prendre après une pareille lettre. Qu'y trouvez-vous d'extraordinaire , me dit-elle , & pouvois-je vous répondre autrement en voyant que vous croyez que je devois acheter vos bienfaits aux dépens de mon honneur & de mon devoir ? Que vous ai-je demandé , lui dis-je , que ce que vous avez accordé à d'autres , qui n'ont eu plus de bonheur que moi , que parce qu'ils ont eu moins de générosité ? Que me reprochez-vous , Madame , que de n'avoir pas voulu abuser de l'état où vous êtes , & d'avoir cherché à n'être redevable qu'à votre cœur , des bontés que d'autres ne doivent qu'au malheur de vos affaires ?

Quoi , reprit-elle , venez-vous ici pour me faire insulte , & jamais personne a-t-il plus abusé que vous de ma mauvaise fortune ? Il faut que vous la croyez bien malheureuse , ajouta-t-elle en pleurant , pour prétendre que je souffrirai ce que vous osez me dire. Je ne prétens point , lui dis-je , Madame , vous faire de la peine. Vous n'avez pas oublié que dès la première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir , je vous ai paru sensible à votre gloire. Je suis encore le même , & vous ne m'aurez jamais vû , si je vous avois assez peu aimée pour souffrir ce que l'on dit du commerce que vous avez , & que vous ne souffrez sans doute , que parce que vous n'avez pas voulu devoir à l'innocence de mon amour , ce que vous ne recevez que de la brutalité d'un autre. Mais il est encore temps , Madame. J'ai de l'argent à votre service , & si vous voulez ne plus voir celui dont l'amour vous déshonore , vous trouverez en moi les mêmes secours , sans que votre gloire en souffre , car je consens , si vous voulez , à ne vous point voir tant que vous aurez besoin de moi. Je prononçai ces paroles d'une manière qui sembla faire impression sur elle , & après avoir gardé quelque

temps le silence, elle me parla ainsi. Je vous suis obligée, Monsieur, d'un sentiment si généreux, mais si vous voulez que je vous en aye obligation, rendez-moi la justice de croire que tout ce qu'on vous a dit du commerce dont vous m'accusez, est sans fondement. Je ne voi celui dont vous me parlez que comme mille autres, & je vous avouerai que c'est à lui que j'ai emprunté l'argent que vous m'avez obligé de vous renvoyer. Il me l'a généreusement prêté, & si je me résous à garder le vôtre, ce n'est que pour ne lui avoir pas plus long temps l'obligation. Je suis bien aise de ne le devoir qu'à vous, & il ne tiendra pas à moi que je ne vous marque que de tous mes amis vous êtes celui que je considère le plus. Mais, au nom de Dieu, ne me parlez point d'amour. Attendez que mon inclination & ma fortune me mettent en état de vous écouter.

Ces paroles me firent oublier le caractère de la personne qui me parloit. Je crus en ce moment que tout ce que j'en avois appris, étoit une illusion. Je la conjurai de ne plus voir celui qui m'étoit suspect. Elle me le promit, & je lui promis à mon tour de ne plus lui marquer ma passion que par mes bienfaits, & par mes soins.

Je la quittai fort content d'elle & de moi ; mais dès que j'eus fait réflexion à ce que je venois de lui promettre , je vis que je m'étois engagé à être autant dupe qu'il lui plairoit que je le fusse. Ce que je savois d'elle & de son intrigue , revint dans mon esprit , & je ne doutai pas que tout ce qu'elle m'avoit dit , ne fût un artifice pour voir de quoi l'amour que j'avois pour elle me rendroit capable.

Son Amant revint de la campagne. J'appris qu'elle ne le revoyoit plus , mais en même temps on m'en dit la raison. Cet homme s'étoit attaché ailleurs , soit par inconstance , soit parce qu'il se lassoit d'une Maîtresse , à laquelle il falloit toujours donner. Elle savoit son changement quand elle me promit de ne le plus revoir , & elle n'eut pas de peine à me garder cette promesse.

Elle me donna de ses nouvelles dès le lendemain , & continua presque tous les jours. Mais quand on m'eut appris les raisons que son Amant avoit de ne la plus voir , je ne lui tins plus compte de ce qu'elle avoit rompu avec lui ; & j'avoue que dès que je n'eus plus de rival , je commençai à n'avoir plus guère d'amour. J'écoutai alors les raisons que j'avois de croire qu'elle ne

se donnoit avec moi des airs de sagesse ; que pour mieux m'engager , & je ne trouvois point d'autre moyen de n'en être point la dupe , que de faire semblant que je ne pouvois plus continuer à l'aimer , si je n'avois des marques de sa tendresse. Je m'armai là-dessus de résolution , & je lui expliquai nettement mes intentions ; mais soit qu'elle craignît qu'il ne m'arrivât ce qui étoit arrivé à l'Amant qui l'avoit quittée , & que dès que ma passion seroit satisfaite , je ne me lassasse de la payer ; soit que m'ayant vû me mettre d'abord auprès d'elle sur un autre pied , elle ne voulût pas se démentir de l'idée qu'elle avoit crû me donner de sa vertu ; soit qu'elle eût peu d'inclination pour moi , elle persista toujours dans ses refus , & je lui ai vû depuis ce temps-là dix intrigues éclatantes avec des gens qui ne me valoient pas , sans qu'elle ait cessé de m'accuser de n'avoir rompu avec elle , que parce je ne l'avois pas aimée assez délicatement.

Quand j'ai fait depuis ce temps-là réflexion au procédé que cette femme eut pour moi , je n'en ai point trouvé de plus forte raison que la manière dont je débutai avec elle , & j'ai toujours cru depuis , que les femmes intéressées regardent des gens

DE SAINT-EVREMOND. 201

qui sont assez dupes pour les aimer avec délicatesse, comme une ressource bien plus sûre d'argent & de bienfaits, que ceux qui ne donnent rien qu'à mesure qu'on les récompense.

Quoiqu'il en soit, je rompis avec cette femme, après avoir encore traîné quelque temps, & je ne dissimule point qu'en rompant avec elle, je me mis dans mon tort, car depuis que je lui avois promis de l'aimer, je n'avois rien remarqué en elle par où je dusse me plaindre de sa conduite, mais tout ce que j'en avois appris auparavant, eût son effet lorsque j'y pensois le moins; & dans le fonds, il n'est guère possible d'être long-temps attaché à une femme, quelque bonne conduite qu'elle ait, quand on sait qu'elle en a eu une mauvaise. L'on a honte tôt ou tard d'aimer une personne indigne d'être estimée.

C'est ce qu'on connoitra encore dans ce qui m'arriva peu de temps après, avec une autre femme, qui ressemblant à celle-ci par le peu de conduite, avoit un caractère tout différent dans la manière dont elle vouloit être aimée.

Comme on étoit toujours persuadé que j'étois d'humeur à payer mes maîtresses, je trouvois tous les jours des gens qui ve-

noient m'en proposer de nouvelles, & il faut convenir que l'intérêt est de tous les motifs, celui qui a le plus de pouvoir pour engager les femmes. J'étois toujours étonné du grand nombre de celles qu'on me proposoit. Il y en avoit de toute qualité, de tout âge, & même de toute condition, mais je ne pouvois goûter ces propositions, & soit que ma fortune ne fût pas assez ample pour m'engager dans ces ruineux commerces, soit que j'eusse encore de l'aversion pour tous les engagemens où le cœur n'avoit point de part, j'écoutois peu les propositions que l'on me faisoit, & j'attendois du hazard une nouvelle occasion de m'engager. Je ne tardai pas à la trouver. Il y avoit à Paris une femme qui depuis qu'elle étoit veuve, avoit été entretenue hautement par un Prince qui l'avoit comblée de richesses. Elle jouissoit de plus de cinquante mille livres de rente, & personne de sa condition ne vivoit avec plus de magnificence & d'éclat. Ce Prince étoit mort depuis un an ou deux, mais l'intrigue qu'elle avoit eüe avec lui, avoit tant fait de bruit qu'aucune femme raisonnable ne la voyoit. Elle ne bougeoit des promenades & des spectacles. Presque tous les jeunes gens de la Cour avoient voulu s'at-

tacher à elle, mais elle n'en avoit écouté aucun, & on ne lui donnoit point d'amant dans le temps que je la connus. Quoi qu'elle eût déjà près de trente ans, elle étoit encore fort belle, & j'avois eu plusieurs fois intention de l'aimer; mais j'avois toujours été retenu par l'aversion naturelle que j'avois pour des femmes sans réputation, & sans conduite. D'ailleurs, l'exemple de tant de jeunes gens qui en avoient été rebutés, me faisoit craindre de n'être pas mieux reçu. Je la trouvai un jour à la Comédie. J'étois dans la Loge où elle étoit. Je causai long-temps avec elle, & elle ne fit point difficulté de me dire qu'il y avoit long-temps qu'elle souhaittoit que je fusse de ses amis. Je lui promis de la voir, & je la quittai, incertain si je tiendrois ma promesse.

Mais mon malheur voulut que ce jour-là étant retourné d'assez bonne heure chez moi, j'y trouvai ma femme de si mauvaise humeur, que je n'eus pas la complaisance de souper avec elle. Je résolus, pour éviter le chagrin qu'elle me donnoit, d'aller passer la soirée chez celle que j'avois vûe à la Comédie, & je lui envoyai demander à souper. Elle me manda qu'elle m'attendroit, & que je ne pouvois lui faire un

plus grand plaisir. Je me rendis aussi-tôt chez elle , & la manière dont elle me reçut , me déterminâ à l'aimer. Je comparois l'accueil de cette femme avec celui que l'on m'avoit fait chez moi. Ce fut la grande raison qui me donna du goût pour elle , & je croi que ce qui m'arriva pour lors , arrive tous les jours à mille maris , que le peu de complaisance & de douceur de leurs femmes , oblige de chercher ailleurs des maisons , où ils n'ont point le chagrin d'être querellés.

Je devins dès-ce jour-là des amis de celle dont je parle. Je trouvois toujours auprès d'elle un asyle agréable , quand la mauvaise humeur de ma femme me chassoit de chez moi ; & d'ailleurs , je n'étois point exposé à faire de la dépense , ce que mes affaires ne me permettoient pas après celles que j'avois faites , & dont j'avois été la dupe dans mes dernières amours. Cependant cette intrigue finit bien-tôt , & j mais je ne pus m'accoutumer au caractère de cette femme. Je n'en avois connu jusques-là aucune , dont le premier soin n'eût été de cacher ses intrigues , & celle-ci au contraire affectoit d'apprendre à tout le monde que nous nous aimions. Elle me suivoit partout , aux spectacles , & aux assemblées.

Tous les jours je recevois pour le moins une lettre , & je ne pouvois faire un pas que je ne trouvassé à ma porte des gens de sa livrée. Dès qu'elle me voyoit quelque part , elle me venoit joindre. Enfin elle vouloit que personne n'ignorât le pied sur lequel nous étions ensemble. Je ne pûs soutenir cet éclat , ni passer pour avoir un pareil attachement pour une femme qui en avoit eu plusieurs autres qui l'avoient fort décriée. Je tâchai de lui représenter doucement qu'elle devoit garder plus de mesures , mais ma honte & mes ménagemens lui paroissoient une marque de mon peu d'estime pour elle. Elle avoit pour principe, que quand on aimoit véritablement, on devoit trouver du goût à publier son amour , & qu'il y avoit de la délicatesse à ne rougir de rien. Je ne pûs approuver ses maximes. Je ne l'estimois point assez pour croire qu'il me fût glorieux d'en être aimé , & autant qu'elle avoit d'affectation pour me parler en public , autant j'en avois de l'éviter. Elle me chassa ainsi de tous les lieux où je pouvois la rencontrer : & enfin je me chassai moi-même de chez elle , & je ne sortis pas plus honorablement de cette intrigue que j'avois fait de la précédente. On m'accusa encore de ne savoir pas profiter de

mes avantages , mais j'avoue que je n'ai jamais pû regarder comme un avantage , d'être aimé d'une femme qu'on ne sauroit estimer.

Je ne fus pas plus heureux en ce temps-là , en voulant m'attacher à d'honnêtes femmes , que je l'avois été en m'attachant à d'autres ; je fus même trompé d'une manière plus grossière que je ne l'avois été en aucune autre aventure de ma vie.

Dans le temps qu'on venoit de tous côtés me proposer des maîtresses , & que je commençois à me lasser de n'en trouver aucune à mon gré , je me sentis prévenu d'inclination & d'estime pour une femme illustre , que sa sagesse & sa vertu ont fait proposer pour un modele parfait , pendant tout le temps qu'elle a été à la Cour. Je n'avois dit à personne que j'eusse du penchant pour cette femme , & elle vivoit d'une manière si régulière & si irréprochable , que je regardois l'inclination que j'avois pour elle , comme une folie qu'il falloit étouffer ; mais une de ces personnes qui avoient pris à tâche de me donner des maîtresses , me dit un jour qu'elle savoit bien que j'aimois , & elle me nomma la Dame dont je viens de parler. Comme je n'en avois jamais rien dit à personne , je crus que celle qui devi-

soit si juste avoit commerce avec le démon. Je lui demandai d'où elle avoit appris ce qu'elle me disoit. C'est, me répondit-elle, la Dame elle-même qui s'est apperçue que vous l'aimiez. Elle a pour vous autant d'inclination que vous en avez pour elle, & si vous étiez homme à vouloir faire un peu de dépense, & à ne point regarder à ce qu'il pourroit vous en coûter, je viendrois bien à bout de vous la faire voir. On n'a pas oublié que j'ai dit que je regrettois de faire de la dépense pour des maîtresses, mais ce n'étoit point l'avarice qui me tenoit, ce n'étoit que la crainte d'être dupe, & il me sembloit qu'on l'étoit toujours, quand on achetoit si cher une marchandise qui vaut si peu. Cependant je n'avois ce ménagement qu'à l'égard des femmes décriées, & je m'imaginois qu'on ne pouvoit trop payer une honnête femme. Il y avoit une espece de contradiction dans ce sentiment, & c'étoit errer dans le principe, que de croire qu'il pût y avoir d'honnêtes femmes entre celles qu'il faut acheter, mais j'avois bien d'autres erreurs, & je ne me donne pas ici pour un homme éclairé. Toute ma vie a été, comme on l'a vû, une suite d'aveuglemens & de contradictions, & tout homme qui n'aura pas plus de vertu & de conduite que

j'en avois alors , sera exposé aux mêmes folies.

Je regardai ce que me disoit la personne qui me parloit , comme la chose du monde qui devoit m'être , & la plus glorieuse , & la plus agréable. Je lui promis tout l'argent qu'elle voudroit , si elle venoit à bout de ce qu'elle me faisoit espérer ; mais c'étoit une coquine , qui ayant deviné que j'avois du penchant pour cette Dame , par la manière dont elle s'étoit un jour apperçûe que je la regardois , avoit pris la résolution de me piller en me donnant l'espérance de la voir. Elle ne lui avoit jamais parlé , & je fus assez sot pendant six semaines pour être flatté de cette espérance. Tous les jours elle me venoit trouver , comme si elle fût venue de la part de cette Dame. Tous les jours elle me proposoit des rendez-vous le matin qu'elle envoyoit contremander deux heures après. Cependant elle me demandoit pour chaque rendez-vous un argent nouveau ; tantôt , disoit-elle , pour louer un carrosse , tantôt pour trouver une maison commode. Enfin il m'en coûta plus de cent pistoles pour être mené de cette manière , & je ne m'apperçûs que j'en étois la dupe , que quand la personne qui m'avoit fait ces propositions , disparut tout d'un

d'un coup. Je n'ai jamais sù ni ce qu'elle étoit devenue , ni comment elle étoit si bien instruite de tout ce qui regardoit la Dame qu'elle me promettoit , car ce n'étoit que sur cent particularités qu'elle m'en avoit rapportées , que j'avois ajouté foi à ses promesses.

Je ne dirai point tous les autres panneaux qu'on me dressa, pendant que je fus regardé comme un homme qui vouloit payer ses maîtresses. J'en ai dit assez pour faire connoître à quoi l'on est exposé , quand la débauche & le déreglement nous livrent à ces infâmes entremetteurs , qui sont à Paris en si grand nombre , & qu'on trouve où l'on ne s'aviferoit jamais de les chercher. Combien d'hommes , & combien de femmes jouissent d'une heureuse réputation , qui n'ont des amis , du crédit , & du bien , que parce qu'ils font ce honteux métier ?

Je passai tout l'hyver dans les aveuglemens dont je viens de parler , & je n'avois aucune intrigue quand il fallut se mettre en campagne. Je ne puis défavouer que quelque peine que j'eusse à me passer de ces sortes d'amusemens , je ne laissois pas de me trouver heureux de n'en avoir point lors qu'il falloit retourner à l'Armée. J'a-

vois toute une autre application à mon devoir , & toute une autre ardeur pour la Guerre , quand aucune inclination ne m'arrêtoit à Paris. On a beau dire que c'est l'amour qui a servi à donner du courage aux plus grands hommes. Je suis très-persuadé que cette passion a plus détruit de Héros qu'elle n'en a formé ; & sans en apporter d'autres preuves que mon expérience , il est certain que toutes les fois que j'avois des maîtresses , j'enrageois quand il les falloit quitter , & que j'étois ravi dès qu'on ne faisoit rien à la Guerre , & que je pouvois avoir aisément mon congé pour revenir auprès d'elles. Je ne doute pas que ce qui se passoit en moi à cet égard , n'arrive à tous ceux qui aiment , & je croi que quelque grand homme que l'on soit , dès qu'on a l'amour en tête , on est exposé à faire bien des fautes dans le métier de la Guerre. Combien de grands hommes ont laissé leurs conquêtes imparfaites , pour retourner voir leurs maîtresses , & ont négligé leur gloire pour satisfaire aux impatiences d'une passion amoureuse ? Mais pour ne parler que de moi , je suis persuadé que cette passion seule a été la cause de ce que je n'ai jamais rien fait. Je ne manquois ni de courage ni de conduite , pour tout ce qui res

gardoit mes emplois , mais l'amour m'a toujours donné des contre-temps , & attiré des affaires , qui ont rendu , si j'ose le dire , tout mon mérite inutile. On doit me pardonner si je fais souvent ces réflexions , mais toutes les fois que je pense à la manière dont j'ai vécu , je ne puis m'empêcher de déplorer mes égaremens , & je voudrois que tant d'honnêtes gens , si capables de servir l'Etat , fussent bien persuadés de l'intérêt qu'ils ont à éviter les écueils qui ont nui tant de fois à ma réputation & à ma fortune. Mais le malheur est que les hommes font toujours ces réflexions trop tard , & qu'ils ne conçoivent bien leurs fautes que quand elles sont irréparables.

Mon frere qui avoit été fait Lieutenant Général dès l'année précédente , fut envoyé en Catalogne pour y commander l'Armée du Roi , jusqu'à l'arrivée du Duc de Mercœur. Pour moi , je fus destiné pour servir dans celle de M. de Turenne , qui comme on en étoit convenu avec Cromwel , assiégea Dunquerque. Comme je n'avois aucune galanterie en tête , & que j'étois ravi d'être éloigné de ma femme , je ne m'appliquai qu'à chercher les occasions de me distinguer dans cette cam-



pagne, & qu'à la fournir toute entière. Cē fut la première fois de ma vie que je souhaitai qu'une campagne durât long-temps. Quand j'étois amoureux, je ne pensois en partant qu'à ménager bien-tôt mon retour, & je n'avois jamais eu assez d'attention, pour être instruit des détails des affaires mêmes où j'avois eu part, car il faut avouer qu'on peut être dans une Armée, y combattre & s'y distinguer, sans être capable de rendre compte de la manière dont les choses s'y passent. Chacun ne voit que ce qui est autour de lui, & il faut aimer le métier, & n'avoir que cela dans l'esprit, pour connoître & développer la conduite de ces sortes d'événemens. Ce fut la situation où je me trouvai. Je ne pensai en partant de Paris qu'à étudier tout ce qui arriveroit cette année-là dans l'Armée que je serois. J'en fis de petits journaux que j'envoyois à mon frere à mesure que je trouvois l'occasion de lui écrire, & je croi qu'on fera bien aise d'en voir ici quelques-uns.

D'Amiens le 15. de Mai 1658.

Nous partons demain, & notre rendez-vous est à Merville. M. le Maréchal m'a dit qu'il étoit fâché que vous ne

DE SAINT-EVREMOND. 213

fussiez pas en Flandre, & qu'il croyoit que vous n'auriez guère d'occupation en Catalogne. On dit que nous en aurons de reste ici. Je suis le seul qui soutient que nous marchons à Dunquerque, tout le monde me traite là-dessus de visionnaire. On croit que nous allons à Hedin. Pour moi qui suis toujours persuadé depuis le Traité d'Angleterre, que nous en voulons à Dunquerque, j'ai besoin d'un peu de foi pour ne pas changer d'opinion, car le moyen d'attaquer Dunquerque pendant que nous n'avons aucune des Places circonvoisines ? Bergues & Nieuport sont aux ennemis, & on ne parle point de les attaquer. S'il étoit possible de prendre Dunquerque sans avoir pris ces Places, je croirois que cest là le dessein de M. de Turenne, mais ce seroit une terrible entreprise. D'ailleurs, les forages, manquent du côté de la Mer ; tous les environs de Dunquerque sont inondés, & les ennemis sont maîtres de tous les postes qui communiquent avec Mardick. Le temps nous éclaircira. Adieu. J'ai envoyé en partant la lettre de change.....

A Bethune le 19. de May 1658.

IL n'est plus question de Hedin ; mais on ne devine pas mieux le dessein de M. de Turenne. On dit qu'il va attaquer Furnes ;

214 MEMOIRES DE M.

& qu'en même temps Castelnau & le Comte de Soissons feront le siège de Bergue & de Nieuport. C'est le moyen de tomber sur Dunquerque, mais aussi c'est avertir les ennemis que nous en voulons à cette Place. Je n'y comprends rien, & M. de Turenne est le seul qui sache son secret. Il est fort gay, & il ne me voit jamais qu'il ne me demande si vous ne vous ennuyez point en Catalogne. J'ai été commandé avec une partie de la garnison de Bethune, pour aller reconnoître les ennemis au-delà de la Lys. J'ai trouvé un corps de Troupes au Mont-Cassel, & sur le rapport que j'en ai fait, on m'a commandé avec la Marquis de Crequi pour les enlever. On dit que M. de Turenne nous suivra de près. Adieu.

A Cassel le 21. de May 1658.

Monsieur de Turenne est ici. L'Armée doit le suivre, il a envoyé les bagages à Montrenil. Aucun de ceux que nous avons trouvés ici, ne nous a résisté; nous les avons faits presque tous prisonniers. M. de Crequi a été fort applaudi de M. de Turenne, qui m'a aussi témoigné beaucoup de satisfaction. Il y a deux jours que la pluie ne cesse point, & les chemins sont absolument rompus. Je

croi que M. le Maréchal séjournera ici pour attendre l'Artillerie qui vient lentement à cause des mauvais chemins. On croit toujours les trois sièges dont j'ai parlé.

Nous avons séjourné un jour à Cassel. Les bagages sont arrivés. Nous voici à la hauteur de Bergues, mais tout le pays d'ici à Dunquerque est inondé. M. de Turenne n'en fait que rire. Il m'a demandé si je savois nager; je lui ai dit que non, mais que je l'apprendrois s'il ne falloit que cela pour prendre Dunquerque. Il a déjà fait prendre une route sur la coline. Pour moi, je croi qu'il laissera là Furnes, Bergues, & Nieuport, & qu'il commencera par faire investir Dunquerque. J'oubliois de dire que nous avons découvert un chemin vers Mardick, mais nous n'en sommes pas mieux. Ce chemin est si rompu qu'il nous sera inutile.

Sur la hauteur des Dunes le 5. de Juin.

Vous serez surpris quand je vous dirai que Dunquerque est assiégré, & que la tranchée a été ouverte cette nuit. Il faut convenir que M. de Turenne en fait plus que nous. Le chemin de Mardick est devenu un chemin assuré par les fascines, & de plus nous sommes maîtres d'un fort qui nous cou-

vre autant que si nous avions pris Bergue.
 Les barques Angloises nous apportent au
 Camp toutes sortes de munitions de Calais.
 Enfin rien ne peut retarder la prise de Dun-
 querque, que le courage de M. le Prince.
 On nous menace qu'il forcera nos lignes ;
 nous l'attendons. Adieu, je vous quitte ; il
 faut monter la tranchée. Les Assiégés n'ont
 point encore fait de sortie ; je ne voi guères
 d'apparence qu'ils se rendent sitôt. L'Armée
 de Dom Juan d'Autriche n'est qu'à deux
 journées.

Le 8. de Juin.

NOs travaux avancent malgré la ré-
 sistance des Assiégés. Ils firent hier
 une sortie du côté de Nienport. Ils étoient au
 nombre de quinze cens hommes de pied, &
 de six cens chevaux. Ils ont été repoussés
 avec perte de plus de six cens hommes ; M.
 le Comte de Soissons a été commandé pour les
 recevoir avec le Marquis de Crequi, & le
 Comte de Guiche ; ce dernier est blessé. J'ai
 perdu vingt-cinq Soldats de mon Régiment.
 Saint Alard a été tué. Nous avons essuyé
 le plus grand feu. J'ai eu une légère blessure
 au bras gauche. Tout est calme aujourd'hui.
 On dit que le Maréchal d'Hocquincourt est
 commandé

commandé pour venir reconnoître nos lignes , en attendant que l'Armée ennemie soit en état de les forcer. Je plains ce Maréchal. J'ai vu une lettre où il jure contre la mes-intelligence qui est entre M. le Prince & Dom Juan , il n'est pas à se repentir de ce qu'il a fait. S'il étoit bien conseillé , il nous ameneroit le corps qu'il commande , au lieu de s'en servir contre nous. Nous le recevriens avec joie , car quelque confiance qu'ayent nos Troupes , le voisinage des ennemis les chicane. On ne doute point , s'ils s'avancent , que l'on n'aille au-devant d'eux , & qu'il n'y ait une bataille en forme. Nous l'aimerions mieux que de languir devant une Ville. Cependant nous faisons bonne chere. Les Anglois font merveilles , & Milord Locard fait tous les jours de nouveaux présens à M. de Turenne. Ce Général n'est pas plus ému que s'il avoit lu dans les Astres la prise de Dunquerque , & la défaite des Espagnols. On joue un jeu de Diable chez le Milord. Bellefont y perdit avant hier quatre mille pistoles. Il y a eu un petit demêlé entre lui & Bussy. Ce dernier s'est vengé par quelques couplets de Chanson. Adieu,

Le 13. de Juin 1658.

LE pauvre Maréchal d'Hocquincourt a été tué, & on crie ses dernières paroles dans le Camp, avec ses regrets & ses adieux. Nous avons ici force Chantres du Pont-neuf. Cependant tel chante à qui il en peut arriver autant, car on ne doute point qu'on ne donne bataille. Ce sont les Suisses qui ont tué le Maréchal d'Hocquincourt. Il s'étoit avancé pour reconnoître nos Lignes. Humières qui avoit ordre de le chasser, a pensé être pris. Les Suisses de Mollondin qui s'étoient cachés derrière une Dune, qui flanquoit le chemin par où ce Maréchal s'avançoit, ont paru dans l'instant qu'il se retiroit, & ont fait une décharge. Il a reçu un coup de Mousquet dans le ventre, dont il est mort deux heures après. M. de Turenne se rendit maître hier au soir de deux Dunes assez proches du quartier du Roi, d'où les ennemis pouvoient tomber sur nous. Tout est dans la meilleure disposition du monde. Dom Juan n'est plus qu'à une lieuë. Nos troupes brûlent de combattre, mais on dit que M. le Cardinal a mandé à M. de Turenne de donner un assaut, ne voulant point hazarder une bataille. Ce Général n'en fera ni plus ni moins.

Si les ennemis paroissent, son Eminence aura beau dire, il faudra se battre, & les choses sont trop avancées pour reculer.

Le 14. de Juin.

IL n'est que midi, & nous sortons victorieux d'une des plus signalées batailles qui ait jamais été donnée. Je ne croyois pas en vous écrivant hier au soir, être si proche d'une si grande action; mais c'en est fait, la victoire est complète, & voici comment tout s'est passé.

Je vous mandai hier que les ennemis étoient à une lieuë de nous, & pendant que je vous écrivois, M. de Turenne étoit à cheval pour les observer. Il remarqua qu'ils avoient déjà jetté un Pont sur le Canal de Furnes, & que rien ne les empêchoit de venir à nous. Il jugea qu'il n'y avoit plus à marchander, & qu'il falloit donner bataille. Il revint au Camp, & dès le soir l'ordre fut donné de se tenir prêt pour le lendemain à la pointe du jour. Pradel est resté à la garde des tranchées, avec quatorze Compagnies des Gardes; & Marins à la garde du Camp, avec deux Regimens d'Infanterie & deux escadrons. Notre Cavalerie a été rangée sur deux Lignes, vingt-six escadrons sur la

220 MEMOIRES DE M.

première, & dix-neuf sur la seconde. Crequi & Humières commandoient l'aîle droite de la première ligne, & Castelnau l'aîle gauche, ayant Varenne sous lui. Eguancourt a eu l'aîle droite de la seconde ligne, & Schomberg la gauche. Entre les deux aîles de la première ligne étoient onze bataillons, sous le commandement de Gadange, & entre les deux aîles de la seconde, sept bataillons sous les ordres de Bellefonds. Le Corps de réserve a été composé de quatre escadrons, sous le commandement de Richelieu, soutenu par la Gendarmerie, où Bussi & la Salle ont pris leurs postes. Le mien a été à l'aîle droite de la première ligne, qui étoit opposé à l'aîle gauche des ennemis, commandée par M. le Prince, ce qui m'a donné lieu de voir souvent ce Prince pendant le combat, & de sauver la vie à Bouteville, que sept de nos Cavaliers se disputoient après l'avoir fait prisonnier; Castelnau a commencé l'attaque, & a eu bon marché des Espagnols. Le Comte de Soissons a taillé en pièces leur Infanterie à la tête de ses Suisses.

Ce qui nous a donné un si prompt avantage de ce côté-là, ç'a été que notre aîle gauche a pris à revers l'aîle droite de Dom Juan, qui n'ayant point de Canon, & ayant négligé de faire occuper un assez grand terrain, qui

DE SAINT-EVREMOND. 221

étoit inondé au commencement du combat, n'a trouvé personne qui pût soutenir ses troupes, sur lesquelles notre aîle gauche est tombée, partie du haut des Dunes, partie des chemins coupés, d'où nous les repoussions quatre à quatre. La résistance a été plus grande du côté de leur aîle gauche, & nous aurions été rompus, sans la précaution qu'avoit prise M. le Maréchal, de faire cacher le Regiment de Bretagne sous les Dunes avancées, d'où il a pris l'Armée du Prince en flanc, pendant que nous l'attaquions d'un autre côté. Ce Prince a eu deux Chevaux tués sous lui. Bouteville, Mailly, Coligny, le Prince de Roubaix, Rochefort & Guitault ont été faits prisonniers. Nous allons dîner chez M. le Maréchal, & je croi qu'après cette victoire, je ne tarderai pas à vous mander la prise de Dunquerque.

Je continuai à écrire de la sorte à mon frere pendant toute la campagne, mais je supprime le reste de mes Lettres, parce qu'elles grossiroient trop ces Mémoires.

Dunkerque ne tint que dix jours après cette bataille, & se rendit le 25. de Juin. Leyde qui en étoit Gouverneur étoit mort le 24. d'une blessure qu'il avoit reçue pen-

dant le siège. Le Roi vint au Camp dès que la Place eut battu la chamade, & en vit sortir la garnison. La prise de Bergue, de Dixmude, de Gravelines & d'Oudenarde, suivit celle de Dunkerque. Ypres fut encore pris sur la fin de la Campagne, après que M. de Turenne eut battu le Prince de Lignes. Nous eûmes aussi quelque intention sur Aloft, & M. de l'Islebonne fut commandé pour en faire le siège, & moi sous ses ordres, mais on nous contremanda sur l'avis qu'on avoit reçu, que les ennemis avoient jetté sept Regimens dans la place. Ainsi, n'ayant plus rien à faire en Flandre, je revins à Paris au mois d'Octobre, & je croi que le goût que j'avois pris pour la guerre, m'auroit entièrement guéri de celui que j'avois pour les femmes, si deux choses n'étoient arrivées, qui servirent à me rendre plus fou que jamais du côté de la galanterie. L'une fut la froideur du Cardinal Mazarin, qui parut non-seulement à mon égard, mais aussi à l'égard de mon frere, & de toute notre famille. Il avoit tenu mon frere en Catalogne où il sçavoit bien qu'on ne feroit rien, & l'avoit même raillé à son retour sur la levée du siège de Camredon, quoique mon frere, en se retirant de devant cette Place, n'eût

fait qu'obéir aux ordres de son Eminence. Pour moi , je croyois avoir mérité pendant toute la campagne de Flandre , d'avoir part aux caresses que le Cardinal fit à tous les Officiers qui s'y étoient distingués, mais je fus presque le seul à qui il ne dit rien. Il commençoit dès ce temps-là à se dégouter de ceux dans l'alliance desquels j'étois entré , & que je regardois comme mes protecteurs auprès de lui.

Mais la seconde chose qui acheva de me perdre , fut la paix , mon malheur ayant voulu que je ne reprisse de l'ardeur pour la Guerre , que dans le temps qu'elle alloit finir. A peine fûmes-nous à Paris , que nous apprîmes qu'on ménageoit le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne , & que ce mariage alloit nous donner une paix générale.

Pour comble de disgrâce , mon second frere revint à Paris , amenant avec lui une Françoise qu'il avoit trouvée en Suede , & qui se disoit sa femme. Ils n'avoient l'un ni l'autre aucun bien ; & la premiere chose qu'ils firent , fut de nous plaider pour la succession de notre mere , qui étoit morte depuis dix-huit mois , après avoir mangé presque tout ce qu'elle avoit. Ma sœur étoit devenue veuve il y avoit deux ans, sans avoir

d'enfans. Elle vivoit avec nous, ayant vu nettement que la part qui lui étoit échue de ce que nous avoit laissé ma mère, n'étoit pas assez considérable pour se passer de mon frere aîné & de moi; mais dès que mon second frere fut revenu, il lui mit cent chimères dans la tête, & ils se joignirent ensemble pour demander compte de la succession, qu'ils nous accusoient d'avoir entierement tournée à notre profit. Ainsi, il fallut plaider, & on juge bien que j'étois peu propre à cette maudite occupation. J'en laissai tout le soin à mon frere aîné, & m'en reposant sur lui, je ne pensai qu'à me consoler de tant de disgrâces, par ma ressource ordinaire, c'est-à-dire, par la galanterie & par l'amour.

Je m'attachai à une fille qui étoit depuis peu chez la Reine, & qui effaçoit toutes les autres filles de cette Princesse, non-seulement par sa beauté, mais aussi par sa modestie & sa sagesse, vertus rares & difficiles dans un poste où tant d'autres vivoient sans réputation & sans conduite. Je vis bien qu'il seroit difficile de m'en faire aimer, non-seulement par la vertu dont elle se piquoit, mais aussi parce qu'elle n'avoit en vûe que de trouver une établissement, & je ne devois pas croire qu'ayant

ce dessein, elle écoutât un homme marié; mais ces difficultés ne me rebuterent point, & je puis même dire qu'elles servirent à m'engager. Je ne cherchois qu'une occupation délicate, & après tous les malheurs qui m'étoient arrivés avec des Maîtresses coquettes, j'étois ravi d'essayer si je ne trouverois point plus de goût à posséder le cœur d'une personne vertueuse, qui sçauroit accorder sa passion avec son devoir; mais cette idée étoit chimérique, & je ne trouvai ni assez de délicatesse en moi pour me renfermer dans ces bornes, ni assez de vertu en elle pour contenter une passion délicate, quand j'en aurois été capable. A peine fus-je parvenu à me faire écouter, que je sentis naître tous les desirs des passions le plus déréglées. Cependant j'eus la force de ne les point témoigner, persuadé que dès le moindre soupçon que je donnerois, on s'armeroit de fierté contre moi, & qu'on m'obligeroit à me retirer. Je passai un mois dans cette contrainte, où rien ne me consolait que l'idée de la vertu de ma maîtresse; mais j'avois beau me dire à moi-même, que c'étoit beaucoup pour une personne si sage de m'écouter; je croyois toujours que puisqu'elle avoit été capable de m'écouter, elle pour-

roit avoir d'autres complaisances , & je ne cherchois que l'occasion de parler plus nettement. Mais cette occasion étoit difficile à trouver , & dès que je voulois ouvrir la bouche , l'idée de sa vertu me retenoit , & je parlois d'autres choses.

Combien de fois me sus-je mauvais gré de mon peu de délicatesse , car je croyois que mes desirs n'étoient que l'effet de la grossiereté de mon amour ! Je ne savois pas ce que je crois maintenant très-véritable , que ces desirs naissent de la passion même ; que les cœurs les plus délicats cessent de l'être dès qu'ils aiment , & que les vertueuses amours dont les hommes se piquent , ne sont qu'une illusion.

Pendant que je combattois ainsi contre moi-même , ma Maîtresse me dit un jour qu'elle vouloit m'apprendre , comme à un ami capable de lui donner conseil , qu'elle étoit aimée d'un homme qu'elle me nomma , & que l'alliance que j'avois avec lui , ou plutôt que ses malheurs m'empêchent de faire connoître ici. C'étoit l'homme de la Cour le plus libéral pour ses Maîtresses , & l'emploi qu'il exerçoit , lui donnoit toute sorte de pouvoir pour signaler sa libéralité. Elle m'apprit donc que cet homme étoit amoureux d'elle , & qu'il lui avoit

fait offrir cent mille écus , pour l'obliger à répondre à son amour.

Je ne fus point surpris que cet homme eût porté sa libéralité jusques-là , car cent mille écus ne lui coûtèrent rien , mais je fus très-étonné qu'une fille , dont la vertu m'avoit si fort intimidé , eût assez écouté ces offres pour demander conseil sur le parti qu'elle avoit à prendre. Je jugeai qu'elle n'étoit pas telle que je me l'étois imaginé , & pour m'en convaincre davantage , je résolus de dissimuler mon étonnement. Prenant un visage assuré : ma foi , lui dis-je , Mademoiselle , cent mille écus ne sont point à négliger , & si j'étois à votre place , je ne balancerois pas à les accepter. A peine eus-je prononcé ces paroles , qu'elle me regarda avec indignation. Quoi ! dit-elle , vous dites que vous m'aimez , & vous pouvez me donner ce conseil ? Moi , repris-je aussi-tôt ? Je ne vous le donne que parce que j'ai cru que c'étoit ce que vous vouliez qu'on vous conseillât , car sans cela , n'auriez vous pas pris votre parti de vous-même , & n'auriez-vous pas envoyé promener cet homme & ses cent mille écus sans en parler à personne ? C'a été mon dessein , reprit-elle , & je ne vous en ai voulu parler que pour voir ce que

vous me diriez , mais je vois bien que je me suis trompée , & que vous ne m'aimez pas. Croyez-moi , ajouta-t-elle , ne vous contraignez point. Je vois que vous n'êtes point capable d'une passion délicate , & que tout ce que vous m'avez dit jusqu'à présent , n'a été que de beaux discours. Je l'avoueraï , repris-je aussi-tôt , en me jettant à ses pieds , que je vous aime éperdument , que je desiré tout , que j'espere tout , & que je n'ai paru vous conseiller de recevoir les cent mille écus de mon Rival , que pour voir si quelque chose pourroit ébranler une vertu qui me désespere. Que n'osai-je croire , Mademoiselle , que vous voudriez bien la sacrifier à l'argent ? Ce seroit moi qui vous donnerois les cent mille écus , car enfin rien ne me coûtera pour être heureux. Vous , reprit-elle , & où les prendriez-vous ? Elle me dit ces paroles avec un air de mépris , qui me fit croire qu'elle vouloit me reprocher que je n'étois pas riche , & cela me rappella l'idée , que dès le commencement de la conversation , j'avois eue de son peu de délicatesse , & de vertu. Je sai bien , lui dis-je froidement , que je ne suis pas aussi riche que celui qui vous offre cette somme , mais je sai bien que jusqu'ici je vous avois

assez aimée pour vous la trouver , si j'avois cru qu'un pareil marché eût pu s'accorder avec votre vertu & ma délicatesse. Ne nous mêlons point , répondit-elle , d'entreprendre au-dessus de nos forces. Je ne sai si vous pourriez , en cas que je fusse intéressée , me donner tout ce que je voudrois qu'on me donnât , & je ne sai aussi si j'aurois la force de résister à quiconque pourroit me le donner. Ainsi , demeurons-en comme nous sommes , & laissez moi prendre mon parti comme je pourrai , à l'égard des offres qu'on me fait. Je voulus repliquer , mais il survint quelqu'un dans ce moment qui m'empêcha de le faire , & je sortis une heure ou deux après , sans avoir pû lui parler en particulier.

Dès que je fus chez moi , & que j'eus fait réflexion à cette aventure , je jugeai que cette fille avoit pris son parti , & que les cent mille écus l'avoient gagnée. J'avoue que je l'aimois , & que je l'estimois même assez pour croire qu'il n'y avoit qu'une pareille somme qui pût la tenter. Je la trouvois excusable dans le peu de bien qu'elle avoit , de n'avoir pas été indifférente à des offres capables de la mettre à son aise. Quelle est la femme , disois-je , qui n'en feroit pas autant , & après tout

que fait mon Rival, que ce que j'aurois fait moi-même, si j'avois été aussi riche que lui? Qu'ai-je espéré de la passion que j'ai pour elle, sinon qu'elle accorderoit un jour à ma seule tendresse, ce qu'elle va sacrifier à l'argent d'un autre? Et n'est-il pas plus sûr pour elle, si elle a à se démentir, qu'elle ne le fasse que pour assurer sa fortune? A peine avois-je fait ces réflexions que je les condamnois, & que toutes mes pensées n'alloient qu'à la mépriser, & qu'à la haïr. Je passai ainsi deux ou trois jours dans le plus cruel état du monde. Enfin l'amour l'emporta, & oubliant les belles résolutions que j'avois prises, de ne plus avoir que des passions délicates & désintéressées, je pris le parti de marchander cette fille, & de tenter si elle ne pourroit point accorder à mes bienfaits, ce que je croyois qu'elle vouloit donner aux offres d'un autre. Quels retours n'ont point les passions! Je me voyois réduit, au milieu de sentimens délicats & vertueux auxquels j'avois crû me borner, & à ne plus demander que la préférence dans un marché où l'argent devoit décider, & je croi que j'aurois été assez fou pour me dépouiller de tout, afin d'avoir cette préférence, tant j'avois du dé,

pit de me voir supplanté par un autre, & tant j'étois peu capable de prendre le parti, que tout honnête-homme auroit dû prendre en pareille occasion, car il n'y en avoit point d'autre que de mépriser cette fille, & je ne doute pas qu'on ne me blâme d'avoir balancé. Mais de quoi n'est-on point capable quand on aime?

M'étant donc réduit par l'aveuglement de ma passion, à l'indigne parti d'acheter cette Maîtresse, je cherchai à la voir, & à la dégouter par mes offres, de celles qu'on lui avoit faites. Mais elle ne fit que se moquer de tout ce que je lui pus dire, me rappelant toujours à mon peu de bien. Enfin, voyant que je m'opiniâtrois à lui dire que je lui fournirois les cent mille écus, elle changea de ton, & me dit que tout ce qu'elle en avoit fait n'avoit été que pour m'éprouver; qu'il étoit faux que cet homme lui eût offert cent mille écus, & qu'elle étoit ravie de voir que je l'aimois assez pour vouloir me ruiner pour elle; que jamais elle n'accepteroit rien de moi ni de qui que ce fut; que toute sa vûe étoit de s'établir, & que si j'étois capable de l'aimer sans rien exiger d'elle, elle me verroit toujours avec plaisir. Elle me quitta après ces paroles, me laissant également

incertain , & sur le parti que je prendrois à son égard , & sur l'idée que je devois avoir d'elle. Mais je m'apperçus bien-tôt qu'elle m'évitoit , & comme la raison m'étoit un peu revenue , je ne doutai pas qu'elle ne fût indigne de mon attachement , & je résolus de ne la plus aimer.

La suite m'apprit que c'étoit le parti que je devois prendre , car je fus éclairci par la disgrâce qui arriva quelque temps après , à celui qui avoit offert les cent mille écus , qu'elle les avoit acceptés. Elle n'en profita pas , car cet homme , au lieu de lui donner l'argent dont il étoit convenu , se contenta de lui en payer les intérêts ; mais elle les perdit avec le principal quand il fut disgracié , & tout ce qu'elle retira de la complaisance qu'elle avoit eûe pour lui , fut de voir sa réputation sacrifiée , car personne n'ignora cette intrigue. Elle devint si publique , que cette fille n'osa plus paroître , & fut obligée de passer sa vie dans un Couvent.

Le mauvais succès de cette dernière affaire , me persuada de nouveau , qu'il n'étoit pas possible de trouver une femme qui méritât un attachement délicat ; & cela me remit dans la situation où j'étois auparavant , de ne m'attacher aux
femmes

femmes, que dans la vûe de passer agréablement auprès d'elles le temps que le mariage me faisoit si mal passer chez moi. Je gardois toujours beaucoup de mesures avec ma femme, non-seulement parce que j'étois naturellement ennemi de l'éclat, mais encore, parce que je voulois ménager ses parens, que je regardois toujours beaucoup comme mes protecteurs; mais enfin elle porta les choses si loin, que je ne pus ignorer qu'elle avoit une intrigue avec un homme de la Cour, qui ne bougeoit de chez elle. Cet homme avoit épousé une personne fort aimable, & je résolu de donner à ce mari le même chagrin qu'il me donnoit, & de faire auprès de sa femme le personnage qu'il faisoit auprès de la mienne. Je commençai donc à la voir régulièrement, & je la trouvai si disposée à se venger de son mari, qu'en peu de jours je me vis avec elle sur le pied que je souhaitois. Mais qui pourroit dire jusqu'où va la bizarrerie du cœur? La conduite qu'elle eut à mon égard, acheva de m'ôter tous les doutes que je voulois avoir de celle que tenoit ma femme. Je ne doutai plus qu'elles n'eussent toutes deux les mêmes égaremens, & toutes les fois que j'étois avec celle-ci, je ne pouvois

m'empêcher de penser que ma femme étoit sur le même pied avec un autre. Cela me rendit chagrin & inquiet, & je me reprochai d'aider moi-même à ma honte. C'est ce qui me fit rompre cette intrigue, peu de jours après que je l'eus commencée, pour ne plus m'appliquer qu'à chasser de chez moi celui qui m'étoit suspect. Je ne sai s'il avoit eu les mêmes sentimens que j'avois, mais depuis qu'il m'avoit vû attaché à sa femme, il avoit paru négliger la mienne, & il ne la voyoit presque plus dans le temps que j'étois résolu d'empêcher qu'il ne la vît. Ce ne fut pas le seul effet que produisit l'attachement que j'avois eu pour cette Dame; il servit encore à rendre ma femme plus raisonnable; & soit qu'elle voulût se consoler d'avoir perdu son Amant; soit qu'elle eût été jalouse de ce que j'avois aimé sa femme, elle s'appliqua, quand elle vit que j'avois cessé de la voir, à avoir pour moi des manières toutes différentes de celles qu'elle avoit eûes jusques-là. Elle chercha à me plaire, & elle le fit avec des airs si engageans, que je recommençai à la trouver aimable. Ainsi, nous nous remîmes ensemble sur le pied, non-seulement de la meilleure intelligence du monde, mais encore d'une tendresse très-vive, & très-ardente.

Je laisse à deviner par où ce changement fut produit, & pourquoi deux maris, & deux femmes se remirent dans leur devoir, par l'endroit qui auroit dû les défunir, car la Dame que j'avois aimée, en usa à l'égard de son mari, comme ma femme à mon égard; ils s'aimèrent plus que jamais. Il faut qu'il y ait en cela quelque raison, que de plus habiles gens que moi pourront pénétrer. Tout ce que je puis dire, c'est que la chose arriva ainsi, & j'ai toujours cru depuis, qu'il n'y a point de mari qui se console des injures qu'on lui fait par celle qu'il rend.

Nous n'eûmes ma femme & moi aucun éclaircissement sur le sujet qui nous avoit réconciliés, & nous vécûmes ensemble pendant quelque temps, comme si rien ne fût jamais arrivé. A force même d'aimer ma femme & de la trouver aimable, j'oubliai qu'elle m'eût donné lieu de soupçonner sa conduite, & il faut tomber d'accord que les maris ont pour leurs femmes, quand elles sont aimables, des foiblesses dont on ne croiroit pas qu'un homme pût être capable. Pour moi, je n'ai jamais été étonné depuis ce temps-là, quand j'ai vû des maris aimer encore leurs femmes, les rechercher & les reprendre,

quelque infidelles qu'elles fussent. C'est ce qui doit faire voir le malheur qu'il y a d'épouser de jeunes personnes, qui ont toujours assez de beauté pour être aimées de leurs maris, & combien ceux-ci doivent prendre de précautions, pour éviter avec elles des éclats qui sont sujets à des retours si honteux.

L'amour que je repris alors pour ma femme, me garantit de toute autre intrigue le reste de cette année. Nous gagnâmes le procès que nous avions contre mon second frere; mais à peine l'eut-il perdu, qu'il en eut un autre d'une autre espèce, contre la Françoisse qu'il avoit amenée de Suede. Elle se disoit sa femme, & lui au contraire prétendoit qu'il ne l'avoit jamais épousée. Elle eut recours à mon frere aîné & à moi, pour avoir raison de cette injure. Nous avions intérêt que ce mariage ne subsistât point; car cette femme n'avoit aucun bien, & nous ne devions pas souhaiter que notre frere qui n'étoit pas riche, se chargeât d'une femme qui lui seroit à charge aussi bien qu'à nous. Mais quand elle nous eut exposé son affaire, & nous eut fait voir les certificats de son mariage, nous jugeâmes qu'elle avoit raison de se dire sa femme,

puisqu'effectivement il l'avoit épousée avec toutes les formalités requises. Nous crûmes qu'il ne nous étoit pas permis d'appuyer l'injustice qu'on lui faisoit, & quelque tort que nous fist ce mariage, nous nous employâmes à faire entendre raison à son mari; mais il étoit déjà si irrité contre nous, par la perte du procès que nous avions gagné, qu'il nous accusa d'être de mauvais freres, & de n'appuyer les prétentions de cette femme, que pour achever de le perdre. Cela nous obligea de l'abandonner à lui-même, & de le laisser se démêler de cette affaire, sans prendre aucun parti. Celui qu'il prit pour y réussir, fut de faire disparaître cette femme, en la faisant enlever d'un Couvent où nous l'avions mise, & où mon frere aîné avoit la charité de payer sa pension.

C'étoit une personne fort jolie, qui n'avoit que vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle étoit fille d'un François établi en Suede, qui avoit à Paris des parens assez considérables. Son mari avoit d'autant plus de tort de l'abandonner, qu'il l'avoit aimée pendant plus de six ans, & qu'il ne l'avoit obtenue de son pere qu'en l'épousant, & que sur les fausses Lettres qu'il avoit produites de ma mere & de mon frere aîné,

qui paroissoient fouhaiter ce mariage, & qui marquoient que mon frere avoit de grands biens en France.

Je ne sai s'il s'étoit dégouté d'elle en arrivant à Paris, ou s'il espéroit d'y faire un mariage plus avantageux, mais à peine y eut-il connu l'état de sa fortune, & perdu le procès dont j'ai parlé, qu'il la voulut renvoyer où il l'avoit prise, & qu'il nia qu'elle fût sa femme.

Elle étoit, comme j'ai dit, dans le Couvent où mon frere aîné l'avoit mise, & nous n'avions garde de croire qu'on cherchât à l'enlever; mais un soir que nous revenions d'une Terre aux environs de Paris, nous passâmes devant la porte du Couvent où étoit cette fille, & nous y vîmes un grand monde assemblé. Nous demandâmes ce que c'étoit, & on nous dit que des hommes y étoient venus pour enlever une fille; qu'ils avoient rompu les Parloirs, & qu'on informoit contre eux. La Supérieure de ce Couvent étoit amie de mon frere, & il se crut obligé de la voir. Nous apprîmes que c'étoit mon second frere qui avoit fait cette belle expédition. Jamais entreprise n'avoit été plus mal conceitée. Il étoit venu avec des Soldats aux Gardes, & ayant demandé la

personne qu'il vouloit enlever, il la retint par le bras à travers de la grille, pendant que ceux qu'il avoit avec lui, la rompoient. Cela ne se put faire si promptement qu'on ne vînt au bruit. La femme de mon frere se sauva de ses mains, & rentra dans le Couvent, où elle apprit à tout le monde la violence qu'on avoit voulu lui faire. C'étoit un attentat où il n'alloit pas moins que de la vie, & nous prévîmes bien que dès qu'on feroit un Procès-verbal des grilles rompues, mon frere seroit poursuivi comme pour un crime capital. Nous obtînmes qu'on supprimerait cette circonstance, & qu'on diroit seulement que mon frere étoit venu pour reprendre sa femme. Ce fut ainsi que la chose fut exposée dans le Procès-verbal, & sur le champ nous allâmes chercher mon frere, pour l'instruire du seul moyen qu'il y avoit de se mettre à couvert des poursuites criminelles que l'on alloit faire contre lui. Nous le trouvâmes aux environs du Couvent où il se tenoit encore, tant il voyoit peu les conséquences de l'action qu'il venoit de faire. Mon frere aîné lui parla, & lui dit qu'il se feroit trancher la tête s'il ne présentoit incessamment une Requête, par laquelle il diroit que la personne qu'il

vouloit enlever , étoit sa femme , & qu'il demandoit qu'elle lui fût rendue. Nous eûmes bien de la peine à lui faire comprendre que c'étoit le seul moyen de se tirer d'affaire. Il fallut le menacer , & lui dire qu'on ne pardonnoit point en France de semblables attentats , contre des Maisons Religieuses. Tout ce que nous pûmes obtenir , c'est qu'il feroit ce que nous souhaitions , mais qu'il poignarderoit sa femme dès qu'on la lui auroit rendue.

Mon frere aîné ne perdit point de temps ; & il fit tant par son crédit , que la chose tourna comme nous le demandions. Ainsi mon second frere ayant exposé dans sa Requête , que la personne qu'il vouloit enlever étoit sa femme , il ne lui fut plus permis de dire le contraire , & il fallut qu'il la reconnût pour telle malgré lui. Ce qu'il y eut de plus surprenant , c'est qu'il l'aima plus que jamais , & que dès qu'il vit qu'il ne pouvoit faire autrement , il ne pensa plus , ni à s'en faire séparer , ni à dire qu'elle n'étoit pas sa femme. Il fit de nécessité vertu. Je croi pouvoir dire , à l'occasion de cette affaire , que s'il étoit permis aux maris de défavouer leurs femmes , il n'y en a presque point qui ne fussent tentés de le faire , & que si l'impossibilité

bilité de rompre le mariage , quand il est fait , en rend d'un côté le joug pénible , elle sert de l'autre à déterminer les gens mariés à bien vivre ensemble. On a beau se plaindre des Loix rigoureuses qui ont rendu le mariage indissoluble , ce seroit encore pis s'il ne l'étoit pas.

Mon second frere se trouva donc à l'égard de sa femme , comme moi à l'égard de la mienne ; & on peut juger par-là que nous étions gens de bonne pâte à l'égard du sexe. Ce fut sans doute une chose singulière , de trouver dans la même famille , deux maris qui passèrent ainsi d'une extrémité à l'autre , & qui après avoir haï leurs femmes en redevinrent amoureux. Mais peut-être y a-t'il beaucoup de maris qui voudroient avoir le courage d'en faire autant , & qui sont moins touchés de l'infidélité de leurs femmes , par l'injure qu'elles leur font , que par la honte qu'il y a d'aimer encore une femme infidele.

Pour moi , j'avoue que j'étois peu sensible à cette honte. Toutes les preuves que j'avois de la mauvaise conduite de mon épouse , me paroissoient équivoques ; & comme le public l'avoit toujours assez ménagée pour n'en raconter aucune histoire éclatante , je ne jugeai point à propos de

242 MEMOIRES DE M.

m'inquiéter là-dessus ; & quiconque auroit voulu blâmer ma conduite , & me donner des impressions contre elle , n'auroit pas été bien venu auprès de moi.

Je ne prétens point que mon exemple serve de règle à personne. On voit bien par le récit sincère que je fais de mes égaremens , que je ne me propose point comme un modèle , & qu'au contraire je suis le premier à me condamner en tant de mauvais partis que l'on m'a vû prendre si souvent. Je puis pourtant dire que je croi n'avoir point mérité de blâme , en reprenant pour ma femme le goût & la considération que j'avois eüe autrefois pour elle , & je ne puis approuver cette malignité qu'on a dans le monde contre les gens mariés , qui voudroit que quand une fois un mari a été mal content de sa femme, il ne revînt point de son dégoût.

Je me trouvois le plus heureux du monde dans le bon ménage que nous faisons , & je l'aurois été toute ma vie , si ma femme & moi nous avions assez goûté le bonheur dont nous jouissions , pour être en garde contre tout ce qui pouvoit le troubler ; mais ni elle ni moi nous n'eûmes point là-dessus assez d'attention. Elle reprit bientôt ses hauteurs , & moi mon train ordinaire ; c'est-à-

dire , que dès qu'elle commença à me négliger , je cherchai à me consoler ailleurs.

Notre amitié dura jusqu'au voyage d'Espagne. Ma femme fut nommée au nombre des Dames qui devoient accompagner la Reine Mere , & cette distinction qu'elle ne croyoit devoir qu'au crédit de ses Parens , la rendit si vaine , qu'elle ne daigna pas seulement me consulter , sur les dépenses qu'elle fit pour ce voyage. Pour moi , je partis dès le mois de May , & j'allai à Saint Jean de Luz y attendre le Cardinal Mazarin qui devoit s'y rendre , pour y conclure les Articles de la Paix , & ceux du Mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne.

J'arrivai en ce lieu-là un mois plutôt que le Cardinal , & n'ayant rien à faire , je résolus d'aller jusques à Madrid. Je voulois voir si on se souviendroit encore de l'Esclave Algérien , & si je n'y trouverois point quelqu'une des maîtresses que j'y avois eûes il y avoit huit ou neuf ans. Je ne fai même si ce ne fut point un effet du climat où j'avois eu tant d'avantures , mais dès que je fus en Espagne , je ne me sentis occupé que du desir d'en avoir encore de nouvelles. Ma confiance & mon intrépidité romanesque me reprirent , & je ne pensai qu'à trou-

ver les occasions de les signaler. Je fis ce voyage avec le Marquis d.... & le Chevalier d.... qui sur le récit que je leur avois fait des Dames Espagnoles, n'avoient pas moins d'envie que moi, d'engager quelque intrigue avec elles, & nous nous trouvâmes tous trois de la plus belle humeur du monde pour courir les aventures; car c'est ainsi que je dois appeller les desseins que nous nous proposons.

Si-tôt que nous fûmes arrivés, nous allâmes saluer le Roi. Ce Prince me reconnut, & il ne put s'empêcher de rire en me reconnoissant. Il me dit qu'il étoit ravi de me retrouver, & qu'il feroit bien du plaisir à l'Infante sa fille, en lui faisant voir un homme dont elle avoit oüi raconter de si étranges aventures, & aussi-tôt nous menant dans son appartement, il me présenta à elle, en lui disant: Je vous amène l'Esclave Algérien, dont on vous a tant parlé. L'Infante se prit à rire, & elle me demanda où étoit mon habit d'Esclave, & si je ne l'avois pas apporté avec moi. Je lui répondis que je ne savois ce que tout cela étoit devenu, & que c'étoit des histoires de ma jeunesse qu'il falloit oublier. Non, non, reprit-elle, on ne les a pas oubliées, & je vais vous faire voir des gens qui s'en souvien-

nent bien. En disant ces paroles , elle appella une Dame qui étoit à un coin de la Chambre , & elle lui demanda si elle me reconnoissoit. Cette Dame étoit Eleonor. Elle rougit en me voyant ; mais se rassurant aussi-tôt , elle répondit à l'Infante qu'elle n'avoit garde de ne pas reconnoître un homme à qui elle étoit redevable de la vie , & qu'elle étoit bien aise de m'avoir retrouvé , pour me témoigner encore sa reconnoissance. Je la saluai profondément dès que je l'eus reconnue , & elle me parut si belle , que je sentis renaître toute la passion qu'elle m'avoit autrefois inspirée. Je lui répondis par des complimens généraux , & ensuite on parla du Roi , & de la Cour de France. On nous fit là-dessus cent questions. L'Infante me montra un Portrait du Roi , & me demanda s'il étoit bien ressemblant. Je ne manquai pas de prendre cette occasion , pour lui dire , que le Roi avoit mille qualités , & mille agrémens que le Peintre n'avoit pû exprimer. Elle nous demanda ensuite , si les Portraits qu'on avoit vûs d'elle en France lui ressembloient. Le Chevalier d en tira un de sa poche qu'il lui présenta , lui disant qu'il avoit été pris sur celui qu'on avoit donné au Roi. Elle le regarda , & elle dit qu'elle

étoit trop flattée , & que le Roi verroit bien de la différence entre le Portrait & l'Original , mais qu'au moins elle espéroit qu'il feroit grace à son peu de beauté , en faveur du respect & du dévouement qu'elle auroit pour lui. Rien ne fut plus galant de part & d'autre que cette conversation , & l'Infante nous charma par sa modestie , son honnêteté & sa douceur. Pour moi , je n'avois de l'attention que pour Eleonor. Je n'osois pourtant la regarder , & il me sembla aussi qu'elle évitoit de rencontrer mes yeux.

Je ne fus pas le seul qui eût alors de l'attention pour elle. Le Marquis de..... ne la put voir , & savoir que c'étoit celle dont je lui avois parlé , en lui racontant l'aventure de l'esclave , sans concevoir le desir de l'aimer à son tour. Il ne douta point que puisqu'elle avoit eu de la passion pour moi , elle ne fût capable d'en avoir pour lui , & il se laissa aller au penchant qu'il eut pour elle , avec d'autant plus de facilité , qu'il ne crut point que ce fût une conquête au dessus de ses espérances.

Il me demanda en sortant si j'avois pu revoir une si belle femme , & dont j'avois été aimé , sans vouloir l'aimer encore ; que pour lui il avouoit qu'il n'avoit jamais rien

vû de plus aimable , & que si je le trouvois bon , ce seroit par elle qu'il commenceroit ses aventures en Espagne. Je lui répondis que j'étois bien aise qu'il fût de même goût que moi ; que je lui avouois que je l'aimois autant que je l'avois aimée , mais que cela ne devoit pas l'embarrasser , puisqu'en pareille occasion chacun étoit pour soi ; que sans nous brouiller , nous devions agir chacun de notre côté pour réussir , & que s'il étoit plus heureux que moi , je ne lui en ferois point mauvais gré , comme aussi je prétendois qu'il me pardonât , si je réussissois mieux que lui. Il me dit que la partie n'étoit pas égale , & qu'il voyoit bien qu'avec les habitudes que j'avois en Espagne , je trouverois des facilités qu'il n'avoit pas , & que pour agir en bon ami & en galant homme , je devois lui laisser cette femme , & m'attacher à une autre. Comme nous ne parlions qu'en badinant , nous prîmes le Chevalier pour régler nos prétentions. Le Chevalier dit que la demande du Marquis étoit juste , & il me condamna à lui abandonner cette conquête , & à m'en proposer une nouvelle. Je parus souscrire à cet arrêt , mais dans le fonds je ne hazardois pas beaucoup , car j'étois très-persuadé que le Marquis ne réussiroit pas , & je ne doutois

248 MEMOIRES DE M.

point que dès que je pourrois voir Eleonor en particulier , je ne m'en fisse encore aimer.

La fortune de cette Dame étoit changée. Je ne sus point le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis mon départ. J'appris seulement qu'elle étoit veuve , & que le Roi d'Espagne qui l'aimoit toujours, l'avoit mise auprès de l'Infante en qualité de seconde Dame d'honneur. Il n'étoit pas facile de lui parler & de la voir , & je m'attendois bien qu'elle ne tarderoit pas à m'apprendre comment je pourrois y parvenir ; car en Espagne il faut que ce soit toujours les femmes qui fassent les avances ; la manière dont elles sont observées les réduit à cette nécessité.

Je passai deux ou trois jours dans l'attente de ses nouvelles , & tous ces jours-là je la voyois chez l'Infante , mais je ne lui parlois point autrement que des yeux , & je me reposois , pour m'expliquer avec elle, sur le rendez-vous que je ne doutois pas qu'elle ne dût bien-tôt me donner. Le Marquis qui n'avoit pas lieu d'en espérer un pareil , fut fort alerte pour lui marquer de la passion , & il fit tant qu'il lui dit un jour en passant auprès d'elle qu'il l'aimoit éperdument.

Cependant je ne recevois aucun méssage de sa part. J'en étois d'autant plus surpris, que j'avois eu lieu de juger, par la maniere dont elle m'avoit regardé toutes les fois que je l'avois vûe, qu'elle avoit envie de me parler. Je me lassai d'attendre inutilement, & je mis mon application à trouver l'occasion de lui dire un mot à l'oreille, quand je la verrois chez l'Infante. Je fus plus de huit jours sans trouver cette occasion, & il me parut même qu'elle m'évitoit. Enfin je la trouvai, & sans que personne me remarquât, je lui dis que j'attendois ses ordres, & que je mourrois si elle ne me les donnoit bien tôt. Elle me répondit froidement : Hé, Monsieur, que voulez-vous qu'on fasse de vous ? Vous êtes marié.

Ces paroles, & la froideur dont elle les accompagna, me firent juger qu'elle avoit espéré que je l'épouserois, & je me souvins de tout ce qu'elle m'avoit dit autrefois là-dessus, & du goût qu'elle m'avoit témoigné pour demeurer en France. Je ne doutai pas qu'elle n'eût encore le même goût ; & enfin j'appris par le soin que j'eus de m'en informer adroitement, que depuis qu'on avoit proposé le mariage de l'Infante, elle avoit extrêmement souhaité de l'accompagner en France, & qu'elle auroit

voulu épouser quelque François , pour être obligée à ne se plus séparer de cette Princesse. Dès qu'elle me revit , elle espéra que je pourrois l'épouser , mais ayant appris que j'étois marié , elle perdit cette espérance , & elle attachâ ses vûes d'un autre côté. C'est ce qui lui donna de la froideur pour moi , & ce qui la fit pancher du côté du Marquis sitôt qu'elle s'en connut aimée , & qu'elle eut appris qu'il n'étoit pas marié.

Elle l'écouta , elle lui donna l'occasion de la voir , & cet homme qui ne songeoit qu'à s'en faire aimer , lui promit qu'il l'épouferoit. Cette promesse n'étoit qu'un artifice pour la tromper , car quoique le Marquis ne fût pas marié , il n'en étoit pas plus propre au dessein qui engageoit cette Dame à l'écouter , car il savoit bien que sa famille , qui étoit également puissante , & distinguée en France , ne consentiroit jamais qu'il épousât une étrangere , & tout ce qu'il lui promit ne fut que pour l'amuser , & tâcher d'avoir une intrigue avec elle.

Je fus tout cela par le Chevalier , à qui le Marquis rendoit compte du progrès qu'il faisoit auprès de cette maîtresse ; & j'avoue que le chagrin de le voir plus heu-

reux que moi , augmenta le zèle que je devois avoir pour empêcher qu'une femme que j'avois aimée , & que j'aimois encore , ne fût si honteusement trompée.

J'en dis ma pensée au Marquis , mais il prit tout ce que je lui dis pour un effet de ma jalousie. J'en voulus informer Eleonor , mais le Marquis l'avoit prévenue , & elle crut que le dépit & le chagrin me faisoient parler. J'appris par le Chevalier qu'ils se voyoient trois fois la semaine , & qu'il se vantoit d'être fort bien auprès d'elle. J'en eus un chagrin mortel , & je résolus de ne pas laisser ignorer à Eleonor que le Marquis ne l'épouserait jamais. Je lui écrivis tout ce que je savois là-dessus , lui marquant l'impossibilité de ce mariage , quand le Marquis auroit été de bonne foi. Ma lettre étoit un peu piquante contre lui , & la jalousie m'en fit dire tout le mal que j'en savois.

Eleonor donna ma lettre au Marquis , qui ne garda plus de mesures avec moi , & qui voulut me voir l'épée à la main. Le Chevalier fit ce qu'il put pour nous raccommoder , mais inutilement. Nous nous battîmes ; le Marquis fut blessé , & M. de Grammont étant arrivé dans ces entrefaites , manda notre combat à M. le Cardinal

252 MEMOIRES DE M.

qui étoit à Saint Jean de Luz. Son Eminence m'envoya ordre de la venir trouver ; & fit faire le même commandement au Marquis , qui ne se trouva pas en état de se mettre en chemin à cause de sa blessure. Pour moi , je n'avois aucun prétexte pour ne pas obéir , & il fallut me rendre aux ordres du Cardinal , avec tout le chagrin que je pouvois avoir , en pensant que d'un côté je laissois le Marquis en possession d'une femme que j'aimois , & que de l'autre j'allois m'exposer à toute la colére , & peut-être à la disgrâce de ce Ministre ; mais heureusement pour moi , je trouvai toute la Cour arrivée , & ma femme eut assez de crédit pour appaiser son Eminence , & obtenir que je ne serois point envoyé à Pierre-Encise , où l'on avoit d'abord donné l'ordre pour me faire conduire. Le Cardinal me traita fort mal. Il me dit que je serois toujours fou , & que sans la considération qu'il avoit pour ma femme , il me mettroit pour jamais hors d'état de faire voir aux Etrangers toute la folie des François. Cette affaire fit prendre à ma femme un nouveau pied pour me mépriser , & j'eus le malheur que tout le monde disoit qu'elle avoit raison , & que moi-même je ne pouvois la condamner , car je n'étois pas assez aveu-

glé pour ne pas voir l'extravagance, & tout le malheur de cette dernière aventure.

L'Infante arriva à Saint Jean de Luz, conduite par le Roi son Pere. Eleonor ne fut point de ce voyage, & j'appris que le bruit de son intrigue avec le Marquis, & celui de notre combat, l'avoient fait éloigner. Le Marquis arriva aussi. M. de Grammont dont il étoit parent fit sa paix, & nous obligea de nous embrasser. Le Chevalier m'apprit qu'il étoit fort consolé de la perte d'Eleonor, qui enfin avoit reconnu qu'il la trompoit, mais elle n'avoit pû se venger de lui, parce que dans le temps qu'elle fut défabusée, on l'éloigna d'auprès de l'Infante, & que le Marquis sortit de Madrid. J'avois sur le cœur cette aventure, & j'étois encore assez bon pour m'inquiéter de la destinée d'Eleonor.

Le Roi d'Angleterre étoit venu à la Conférence, pour y poursuivre l'affaire de son rétablissement, mais il n'en eut pas grande satisfaction, quoique Cromwel fût mort depuis six ou sept mois. On avoit assez d'autres affaires à traiter sans se charger de celle-là. Je trouvai à la suite du Roi d'Angleterre, un jeune Anglois que je reconnus. C'étoit Elisabeth d'Arcil qui suivoit ce Prin-

ce sous ce déguisement , & comme s'il y eût eu de la destinée , pour rassembler au même lieu tous les aventuriers que j'avois connus , j'y retrouvai l'Hermite de Fontarabie en qualité d'Ambassadeur de Portugal. Il m'apprit que deux ou trois mois après m'avoir quitté , il étoit retourné en Portugal , où il avoit demeuré caché jusqu'à la mort du Roi Jean ; que depuis la mort de ce Prince il avoit été rétabli dans ses biens , & qu'il avoit beaucoup de crédit auprès de la Regente. Il n'en eut pas assez à la Conférence pour empêcher que la France n'abandonnât le Portugal , & cet Ambassadeur se retira fort mal content. Je trouvai aussi le Duc de Lorraine à qui je racontai mon aventure de Bruxelles , lorsque je m'étois fait passer pour un de ses Domestiques. Ce Prince me fit beaucoup de caresses ; & depuis ce temps-là j'ai eu toujours une liaison particulière avec lui. C'étoit un Prince à peu près de mon humeur sur le chapitre des femmes , & qui a toujours sacrifié sa fortune & sa réputation à ses galanteries. Sans cela notre siècle n'auroit peut-être point eu de plus grand homme. Il avoit un génie extraordinaire pour la Guerre , mais rien ne le touchoit que son plaisir. Il méprisoit également la bonne & la mau-

maise fortune, & j'amaïs il n'étoit gai que quand il étoit le plus malheureux. Une Bourgeoise l'amusoit, lorsqu'il ne pouvoit trouver mieux, & il se divertissoit dans un Corps-de-garde, avec de simples Capitaines d'Infanterie, comme il auroit pû faire avec les plus grands Princes. Quoiqu'il eût quelque chose de trop populaire, & si j'ose le dire, de trop bas pour un Souverain, il n'étoit pas possible de ne le point aimer quand on le connoissoit, & il n'y avoit point d'homme d'un commerce plus aisé, & plus réjouissant. Il m'apprit que pendant sa prison d'Espagne il avoit fort oüï parler d'Eleonor. Je lui racontai mes aventures avec elle, sur tout la dernière. Il me dit que puisqu'elle avoit tant de goût pour la France, il falloit lui donner satisfaction, & que s'il avoit sù où la prendre, il auroit été lui offrir ses services. Il ne pensoit guère, ni moi aussi, quand il me disoit ces paroles, que nous aurions bien-tôt l'occasion de faire ce qu'il proposoit; mais deux ou trois jours après un Espagnol me donna une lettre, & s'échapa après me l'avoir rendue, sans que je pusse savoir ce qu'il étoit devenu. C'étoit une lettre d'Eleonor qui me conjuroit, par l'amitié que j'avois eüe autrefois pour elle, de ne pas laisser im-

punie la tromperie que le Marquis lui avoit faite. Elle m'apprenoit en même temps qu'elle étoit à Toledé dans un Convent, où elle massuroit qu'elle ne m'oublieroit jamais. Elle finissoit, me conjurant encore de la venger du Marquis, & qu'à cet égard, sans me rien prescrire, elle s'en repositoit sur mon bon cœur.

Je montrai cette lettre au Duc de Lorraine, qui l'ayant lue, me dit que je ne devois pas beaucoup m'inquiéter de ce qu'elle me mandoit à l'égard du Marquis; que c'étoit une folle de chercher cette vengeance; mais que je lui ferois bien plus de plaisir, si je pouvois la tirer de son Convent, & que si je voulois nous irions ensemble l'en délivrer. Je crus que le Duc ne parloit pas sérieusement, mais il me répéta que c'étoit tout de bon; & le dépit que j'avois de la manière dont cette femme en avoit usé avec moi à l'occasion du Marquis, ne servit qu'à me donner encore plus d'envie de faire ce que le Duc me proposoit. Pour lui, il ne songeoit qu'à s'en faire une maîtresse, & il n'étoit pas libre dès que ces fantaisies lui prenoient.

Enfin, ce qui passe toute vrai-semblance, & ce qui étoit contre toute sorte de raison, nous prîmes lui & moi le dessein d'aller
chercher

DE SAINT-EVREMOND. 257

chercher cette femme à Toledé. Comment , lui dis-je , votre Altesse veut-elle faire ce voyage ? En poste , reprit le Duc , & je me déguiserai en Courier. Nous serons revenus à Paris avant que la Cour y soit arrivée , & personne ne s'avisera de demander ce que je suis devenu. On sait bien que je ne dis pas quand je pars. J'enverrai mes gens m'attendre à Bordeaux. Faites-en autant de votre côté , si le cœur vous en dit. Je n'avois garde de trouver des difficultés où ce Prince n'en voyoit pas. J'étois même si surpris de voir un Souverain courir ces sortes d'avantures , que quand ce n'auroit été que pour la rareté du fait , j'aurois voulu l'y accompagner. Nous partîmes donc de Saint Jean de Luz , & au lieu de prendre le chemin de la France , nous y tournâmes le dos , & rentrâmes en Espagne. Nous n'avions que deux hommes qui couroient avec nous , & je ne pouvois assez m'étonner de voir le Duc de Lorraine en cet équipage , ni de ce qu'il s'exposoit à cette fatigue , pour voir une femme qu'il ne connoissoit pas. Mais dès que nous fûmes à Vittoria , je m'apperçus qu'il ne prenoit pas le chemin de Toledé , mais celui de Madrid. Il me dit alors que charité bien ordonnée commençoit par soi-même.

Tome II.

Y

me, & qu'avant que de penser à ma maîtresse, il étoit juste qu'il pensât à la sienne; qu'il m'avoit qu'il avoit une inclination à Madrid; que c'étoit une fille qui n'avoit pas moins de passion pour la France qu'Eleonor; qu'il alloit lui proposer de fortir d'Espagne avec elle, & qu'il ne désespéroit pas de l'y faire consentir dès qu'il lui donneroit une compagne.

Ce discours me surprit beaucoup, car je n'avois pensé à enlever Eleonor, que parce que j'esperois que le Duc s'en chargeroit, & je jugeai bien qu'il faudroit qu'elle me tombât sur les bras, puisque ce Prince avoit une autre inclination. Je ne lui dissimulai point mon embarras là-dessus. Il me dit que je ne serois point chargé d'Eleonor, & qu'il étoit assez grand Seigneur, & d'ailleurs Cavalier assez galant, pour entretenir deux maîtresses.

Nous arrivâmes donc à Madrid, & j'enrageois de tout mon cœur de m'être engagé à ce voyage. Le Duc vit sa maîtresse; qui étoit une jeune personne de dix-sept ou dix-huit ans. Je ne sai comment il avoit trouvé le moyen de faire connoissance avec elle, mais il en étoit fort amoureux; & il lui avoit promis de l'épouser si elle vouloit le suivre en Lorraine. Ce Prince

lui en fit la proposition, en lui disant qu'Eleonor seroit de la partie, & il n'eut pas de peine à la persuader. La gloire d'être Princesse Souveraine flattoit trop une Espagnole, pour refuser l'occasion de la devenir. Le Duc voulut que je la visse, pour lui confirmer tout ce qu'il lui avoit dit, touchant le dessein que nous avions d'enlever Eleonor avec elle. Il me mena au lieu où il avoit coûtume de la voir, & je reconnus que c'étoit la maison de Manrique, & que cette jeune personne étoit fille de cette perfide maîtresse que j'avois eue, & dont j'ai tant parlé sous le nom d'Isabella. Je ne sai si les visites du Duc de Lorraine avoient été connues; mais le soir qu'il me mena dans cette maison, on étoit en embuscade pour nous surprendre, & à peine fûmes-nous dans la chambre, où le Duc avoit coûtume de voir sa maîtresse, que Manrique son Pere y entra suivi de plusieurs Valets, qui se saisirent du Duc & de moi, quelque résistance que nous pussions faire. Le Duc ne se déconcerta point, & il dit à Manrique qu'il vouloit épouser sa fille, & qu'il étoit le Duc de Lorraine. Manrique ne répondit à cette proposition que par un éclat de rire, ne pouvant se persuader que celui qui lui parloit fût en effet le Duc de

Lorraine. Il m'avoit apperçû, & me reconnoissant, il n'avoit pas douté que ce ne fût moi qui avois une intrigue avec sa fille; & prenant le Duc pour un de mes Domestiques, il se mit à rire croyant qu'il ne se disoit le Duc de Lorraine que pour me donner le temps de me sauver en l'amusant. Mais le Duc qui l'avoit vû en Flandre, se fit reconnoître, & Manrique commença à parler d'un autre ton.

Pour moi, je fus si surpris de me trouver dans une maison, où il m'étoit arrivé autrefois tant de facheuses aventures, & de voir Manrique, cet homme dont j'avois tant de sujet de craindre le ressentiment, que dès que je vis qu'il commençoit à reconnoître le Duc, je m'échapai des mains de ceux qui m'avoient arrêté, & sortis de la chambre, essayant de me sauver; mais la première personne que je rencontrai fut sa femme, qui fut aussi surprise que moi de me trouver là. Je ne l'avois jamais vûe à la Cour, pendant que j'avois été à Madrid dans mon dernier voyage. Je m'en étois informé, & j'avois appris qu'elle & son mari vivoient dans une grande retraite, & qu'ils étoient presque toujours à la campagne. Isabella ne douta point que je ne fusse entré chez elle, parce que j'avois une ga-

lanterie avec sa fille , mais je la défabusai , en lui disant que le Duc de Lorraine étoit celui sur qui rouloit cette intrigue , & qu'il avoit envie de l'épouser. Isabella qui avoit toujours son même caractère , me dit que nous pouvions donc les laisser ensemble , & elle me mena dans son appartement , où je reconnus bien-tôt qu'elle ne vouloit pas manquer l'occasion de refaire connoissance avec moi ; mais son mari y survint un moment après , suivi du Duc & de sa fille. On demanda au Duc s'il étoit vrai qu'il voulût épouser cette fille , & le Duc ayant répondu que c'étoit son dessein , on lui répondit qu'on lui donnoit parole de ne la point marier , jusqu'à ce que ce Prince fût dans ses Etats , & que dès qu'il y seroit , on lui amèneroit cette fille , en cas qu'il eût des raisons de ne la pas épouser avec éclat. Le Duc parut consentir à cette proposition , & nous sortîmes un moment après , Manrique me faisant des honnêtetés , en faveur du mariage dont le Duc lui donnoit l'espérance.

Dès que nous fûmes retirés où nous logions , le Duc me dit qu'absolument il vouloit enlever cette fille , & que tout ce qu'il avoit semblé promettre à son pere , n'étoit que pour se débarrasser de lui ; que

la fille étoit résolue à se laisser enlever, & qu'il ne s'agissoit plus que d'en trouver l'occasion ; qu'elle ne se soucioit pas même qu'on lui donnât une compagne, & que nous pouvions laisser-là Eleonor. Ma foi ; lui dis-je, Monseigneur, nous ne ferons point trop mal de les laisser toutes deux ; & votre Altesse doit faire conscience d'enlever une jeune personne, qui ne pourra jamais être sa femme. Si vous m'en croyez ; nous irons chercher des maîtresses en France. Le Duc me dit que j'avois raison. Je fus surpris de le trouver si docile, & qu'un voyage aussi extraordinaire que le nôtre, n'eût point eu d'autre effet que de nous faire revenir la raison ; mais c'est ainsi que tous les jours on se dégoûte des choses qu'on a le plus souhaitées, & que les desseins les plus surprenans n'aboutissent à rien, & cela est encore plus ordinaire en matière de galanterie.

Je fus ravi de voir le Duc résolu de laisser tout là, & de revenir en France. Le visage de Manrique m'avoit dégoûté de l'Espagne. La femme m'avoit paru aussi folle, mais non pas aussi belle qu'elle étoit il y avoit dix ans. Je ne me sentoits plus pour Eleonor, que le mépris & l'indifférence qu'elle méritoit, & enfin je ne voyois rien de bon

pour moi à rester en Espagne. J'étois las de courir ces aventures romanesques , & je portois compassion au Duc de Lorraine de n'être pas plus sage. Son caractère étoit comme un miroir où je voyois tout ce qu'il y avoit dans le mien de ridicule & d'extravagant , & jamais je n'ai eu plus d'envie d'éviter les femmes , qu'en voyant les folies qu'elles faisoient faire à un si grand homme. C'est ce qui m'a appris que l'on peut se corriger quelquefois de ses défauts , dans la compagnie de ceux en qui on les reconnoît , & que quand nous en voyons le ridicule dans un autre , nous concevons mieux celui qu'ils ont en nous.

Nous nous en allâmes donc comme nous étions venus , mais nous fûmes volés aux environs de Bayonne. Tous les chemins étoient pleins de coquins , que les deux Cours avoient attirés dans le Pays , & qui y étant demeurés après le départ de l'une & de l'autre , dévalisoient tous ceux qu'ils trouvoient. On nous prit nos chevaux & tout notre argent. Le Duc ne faisoit qu'en rire , & avoit cent agréables rencontres sur l'état dans lequel nous fûmes obligés de regagner Bayonne. Nous fîmes plus de six lieues à pied ; & le Duc , pour se divertir , disoit à tous ceux que

nous rencontrions , que nous étions de pauvres Pelerins qui revenions de Saint Jacques. Il falloit en rire, malgré moi , car dans le fonds j'en pouvois approuver qu'un Prince de ce rang s'exposât à de si étranges aventures. Je croi que ce n'est point un exemple à suivre , & que si c'est un défaut aux Princes de s'entêter de leur qualité, ç'en est encore un plus grand de l'oublier à ce point là.

Mais le Duc ne changea point , & à peine fut-il à Paris , qu'il pensa y faire un mariage , comme celui qu'il avoit voulu faire à Madrid. Il est vrai qu'il s'adressa à une fille , qui récompensoit par son mérite ce qui manquoit à sa qualité , & qui ne voulut jamais l'épouser , dès qu'elle vit que le Roi n'approuvoit pas ce mariage.

Ce qui m'étoit arrivé en Espagne à l'égard d'Eleonor , avoit donné un nouveau droit à ma femme , d'en user à mon égard sans aucun ménagement. Je la trouvai plongée dans tous les divertissemens de la Cour , mais sur tout dans le jeu. Elle avoit tous les jours chez elle cent personnes , qui jouoient depuis quatre heures après midi jusqu'à sept heures du matin. A peine pouvois-je quelquefois aborder de

ma

ma maison , & j'étois chez moi aussi inconnu qu'un étranger. Je dissimulois toujours, mais je n'en souffrois pas moins , & je croi que les maris qui ont des femmes qui jouent , ne sont pas , quelque mine qu'ils fassent , plus insensibles que je l'étois. Ils sont heureux encore quand ils n'ont à dissimuler dans leurs femmes que la passion du jeu.

Mais il fallut bientôt que ma femme prît une autre manière de vie , par la disgrâce de ceux dont l'alliance & l'appui nourrissoient sa vanité & son jeu. Le Cardinal Mazarin mourut , & laissa contre eux de terribles Mémoires. Il donna aussi des impressions contre moi & contre mes freres. Nous fûmes entraînés dans la déroute de tous nos Protecteurs. Mon frere aîné qui n'étoit pas déjà trop content , de ce que depuis quelques années on l'avoit tenu en Catalogne , où il n'y avoit rien à faire , & qui eut encore un nouveau chagrin de ce qu'on ne l'avoit point fait Cordon Bleu à la promotion de 1662. prit le parti d'aller servir chez les Vénitiens. Mon second frere retourna en Suède , & moi je demeurai à Paris , jusqu'à la conclusion du Procès de M. Fouquet.

Ma femme alla en Bretagne , où elle

mourut bien-tôt de chagrin. Je fus près de trois ans à Paris, y ayant bien d'autres affaires que la galanterie. J'étois obligé de travailler nuit & jour, pour aider à M. Fouquet à se défendre. Nous avions quatre maisons, où il y avoit des Imprimeries pour imprimer des Factums. Nous changions presque tous les jours de quartier, & je dois dire ici que tout cela se ménageoit par les soins, & l'application infatigable du plus jeune des freres de M. Fouquet, qui étoit premier Ecuyer de la petite Ecurie. Il n'épargna ni veilles, ni travail, ni industrie, pour être utile à son frere. Le changement de ma fortune avoit eu l'effet que produisent toujours les disgraces. Je ne trouvai que des amis froids & inutiles, & j'eus encore le chagrin d'entendre dire que j'étois le moins à plaindre de tous, mais personne ne tenoit plus hautement ces discours que les femmes que j'avois aimées. Chacune se défendoit de m'avoir connu, & j'étois renié par tout.

On peut dire qu'on ne connoît point le monde, quand on n'a point éprouvé de pareilles disgraces. Il faut être malheureux pour voir à fonds le cœur des hommes, & encore plus celui des femmes.

La vie que j'avois menée, pendant qu'a-

voit duré le Procès de M. Fouquet, n'avoit servi qu'à me rendre plus vif, & plus impatient pour mener une vie plus agréable. J'avois beau être convaincu de la vanité du monde, & de la fausseté des amis. Comme je manquois alors des seuls principes capables de rendre cette conviction utile, c'est-à-dire des principes de la Religion, je ne cherchois qu'à assoupir mes peines par les plaisirs, pour lesquels j'avois le plus de penchant; & c'est ce qui m'a fait encore, pendant près de vingt ans, mener la même vie que j'avois toujours menée, & perdre si long-temps le fruit de mes expériences, & le mérite de mes disgraces.

Ma fortune fut donc entièrement ruinée par la disgrâce de M. Fouquet. On m'obligea de me défaire de mon Régiment; & ma pension fut supprimée. Ma femme étant morte sans enfans, il fallut rendre le peu de bien qu'elle m'avoit apporté. Ainsi ce mariage que nous avions regardé mon frere & moi, comme un moyen de nous avancer, eut un effet bien contraire, puisqu'il fut la cause de notre malheur.

J'avois beaucoup fait de dépenses, & on a vû que pendant quelque temps je n'avois rien épargné pour mes plaisirs. Je ne croyois pas, par la confiance que j'avois

dans la fortune de mes Protecteurs, que l'argent qui rouloit si abondamment chez eux, pût jamais me manquer, & sans être homme d'affaires ni Partisan, la liaison que j'avois avec des gens de cette profession, m'avoit donné une partie de l'a-veuglement qu'ils ont dans la prospérité. J'avois fait toutes les folies qu'on leur voit faire tous les jours, quand ayant trouvé le moyen de s'enrichir sans peine, par des traités qui accumulent chez eux l'argent du Public, ils oublient ce qu'ils ont été, & osent s'égalier aux Princes par le faste & le luxe de leurs dépenses.

Je me trouvai donc réduit à environ la cinquième partie de mon Patrimoine, & cela ne suffisoit pas pour me donner de quoi subsister. Il est vrai que tant que dura le Procès de M. Fouquet, je ne manquai point d'argent, mais dès qu'il fut fini, je me trouvai fort mal à mon aise, avec le peu de bien qui me restoit. Ma belle-sœur, femme de mon frere aîné, étoit restée en France. Elle s'étoit retirée à une maison de campagne avec ses enfans. On n'avoit point touché à son bien, & il étoit assez considérable; mais l'argent qu'elle étoit continuellement obligée d'envoyer à son mari, la mettoit hors d'état de me

donner du secours ; & d'ailleurs , cette femme me regardoit comme la cause de tout le malheur de notre famille , par l'alliance que j'avois faite. Ainsi , je vis que pour ne pas faire une mauvaise figure , il falloit suivre l'exemple de mes freres , & aller servir comme eux dans les Pays étrangers.

On voit bien que je n'eus pas de peine à choisir le lieu de mon asyle. J'avois des enfans en Pologne assez riches , pour me donner les moyens de me soutenir , & je résolus de me retirer auprès d'eux ; mais comme je pensois à vendre le reste de mon bien , pour me mettre en état de faire ce voyage , un ami que j'avois m'en détourné , & il me dit qu'un homme comme moi ne pouvoit manquer d'argent en France , & que j'y trouverois assez de femmes riches , qui m'en donneroient si je m'attachois à elles. J'écoutai ce qu'il me dit , & ajoutant foi aux histoires qu'il me raconta de plusieurs hommes de la Cour , qui ne subsistoient que de l'argent des femmes , je crus que je pourrois trouver la même fortune , & que je n'avois pour cela qu'à faire choix de quelque Dame qui fût riche , & maîtresse d'elle-même , & de son bien.

Ainsi , je commençai à faire à l'égard des

femmes, le personnage que tant de femmes avoient fait à mon égard, dans le temps que je passois pour vouloir payer mes Maîtresses; mais je trouvai, ou que tout ce que l'on disoit des femmes qui payent leurs Amans étoit faux, ou que je ne méritois pas d'être acheté. Mille entremetteuses s'offrirent à moi pour me trouver une femme telle que je la cherchois, mais elles me tromperent toutes, & je m'apperçus bientôt qu'elles ne me donnoient ces espérances que pour achever de me piller.

Je crus que sans leur secours j'avois trouvé ce que je cherchois dans la connoissance que je fis avec une Dame, veuve d'un Magistrat. Elle menoit une vie assez retirée, mais elle ne laissoit pas de s'aimer beaucoup, & d'avoir un grand desir de paroître belle & d'avoir des Amans. Comme cette Dame étoit fort riche, & que je reconnus qu'elle n'étoit point ennemie d'un engagement, je résolus d'en avoir un avec elle. Elle m'aima, ou elle fit semblant de m'aimer, mais dès qu'elle s'apperçut que j'avois besoin d'argent, elle abusa du peu de présens qu'elle me fit, & quoique ces présens ne fussent que des bagatelles, elle prétendit que je devois lui en être assez obligé, pour ne point exiger.

qu'elle ne partageât pas à d'autres l'honneur de ses bonnes graces. Elle faisoit tous les jours de nouveaux Amans, & dès que je voulois m'en plaindre, elle me reprochoit ses bienfaits. Je souris la gageure quelque temps, dans l'espérance de la rendre plus délicate, mais cela ne servit qu'à me faire mieux sentir la peine de n'être pas riche. Tous les jours des hommes sans mérite & sans esprit, étoient bien venus chez elle. Elle les combloit de caresses & d'honnêtetés, parce qu'ils étoient plus riches que moi. Enfin j'étois traité presque comme si j'eusse été un Domestique à gages. Prenne qui voudra le parti de recevoir à ce prix les bienfaits d'une Maîtresse; pour moi, je n'en eus pas la force, & laissant un beau jour cette femme indigne en proie à ses sots amis, je partis pour la Pologne, persuadé que pour la galanterie aussi-bien que pour tout le reste, il ne faut espérer ni considération, ni succès quand on n'a pas de bien.

Je voulus passer à Venise, mais mon frere me manda qu'on s'y souvenoit encore de la mort du Noble Vénitien, que j'avois tué il y avoit quinze ou vingt ans. Ainsi, je pris mon chemin par l'Allemagne, ayant à peine de quoi faire mon voyage, & com

traint à quarante ans que j'avois alors ; d'aller mandier mon pain chez des Etrangers , sans qu'il me restât rien , ni de près de vingt ans de service à la guerre , ni de tout ce qui avoit fait l'occupation de ma vie , que le triste repentir d'avoir fort mal employé mon temps.

Pour surcroît d'affliction , je fus volé sur les Frontieres de Pologne par un parti de Tartares , & réduit à faire le reste du voyage sans argent , & chargé encore d'un valet que j'avois mené avec moi , qui me voyant en cet état me faisoit enrager , & ne cherchoit que l'occasion de me quitter , & de retourner en France.

Le chagrin & la fatigue me firent tomber malade. Je m'arrêtai dans un Bourg , à une journée de Varsovie , accablé d'une grosse fièvre. J'envoyai mon Valet à Varsovie , pour apprendre à la Reine de Pologne l'état & le lieu où j'étois ; mais ce malheureux ne revint point , & je n'en ai point entendu parler depuis. J'ai toujours crû , ou qu'il avoit été tué , ou qu'au lieu d'aller à Varsovie il étoit retourné en France. Ma vie qui a paru romanesque en tant d'occasions , le paroîtra bien davantage dans ce que je vais dire , & en effet jamais aventure de Roman n'a été plus singulière.

Il y avoit quatre jours que j'étois dans ce Bourg avec la fièvre , attendant inutilement le retour de mon Valet , quand la Comtesse de Vinoski y passa. On lui dit qu'un Etrangery étoit malade , & elle voulut me voir. Je la reconnus , car je l'avois vûe souvent lorsque j'étois à Varsovie , & même elle étoit alliée de mes enfans ; mais quand je vis qu'elle ne me connoissoit point , je crus ne devoir pas me nommer. Je lui dis que j'étois un Allemand qui avoit été volé , & que si elle avoit la charité de me faire porter à Varsovie , la Reine lui en tiendroit compte , parce que j'avois l'honneur d'être connu de Sa Majesté. La Comtesse eut pitié de moi , & comme elle retournoit à Varsovie , elle me fit mettre dans une Litière , & elle me logea chez elle quand je fus arrivé , jusqu'à ce que ma santé fût assez rétablie pour voir la Reine.

Ma fièvre s'augmenta à Varsovie , & je fus obligé d'y garder le lit près de quinze jours. Lorsque la Comtesse me rencontra , elle avoit avec elle une jeune fille d'environ dix-huit ou vingt ans , qui étoit beaucoup plus grande & mieux faite que ne le sont ordinairement les Polonoises. Elle étoit blonde , & avoit le teint extrême-

ment blanc , & la taille parfaitement belle.

Je n'étois point si malade que je n'eusse remarqué la beauté de cette jeune personne. J'avois même senti en la voyant une émotion , qui me fit croire que mes malheurs n'avoient point changé à l'égard des femmes , le caractère de mon cœur. Cette aimable personne parut touchée de ma maladie , & elle eut pour moi de l'empressement , & des soins qui me donnerent encore pour elle plus d'inclination & de penchant. Elle venoit tous les jours dans ma chambre , pour s'informer de ma santé. Je demandai qui elle étoit , on me dit simplement qu'elle étoit Nièce de la Comtesse de Vinoski.

Je croi que la vûe & les soins de cette charmante personne contribuerent plus à ma guérison , que tous les remèdes que l'on me donna. Je commençai à me mieux porter. La fièvre me quitta , & j'eus la consolation de voir que cette aimable fille eut de la joie de ma guérison. Elle me vint voir plus souvent dès que je commençai à me mieux porter , & je conçus pour elle une passion plus tendre & plus forte que je n'en avois eu de ma vie pour aucune femme ; mais je crus m'appercevoir que

tous les soins qu'elle avoit pris de moi ; n'avoient été qu'un prétexte pour lui donner occasion de voir dans ma chambre un jeune Polonois , que je pris pour son Amant. Il étoit à peu près de son âge , brun , & d'une taille fort haute , mais très-bien fait. Toutes les fois que cette fille étoit chez moi , le Polonois venoit l'y trouver , & ils se retiroient à un coin de la chambre , où il me sembloit qu'ils avoient ensemble des conversations fort vives. La physionomie du jeune homme m'avoit plu extrêmement , & si je ne l'eusse soupçonné d'aimer l'aimable personne pour qui j'avois tant d'inclination , j'aurois eu pour lui de l'amitié , car je le trouvois fort aimable.

Ils me demandoient souvent l'un & l'autre s'il étoit vrai que je fusse Allemand , & quand je continuois à les en assurer , ils paroissoient chagrins. Un jour je vis que cette jeune personne s'étant retirée avec le Polonois auprès d'une fenêtre , ils y considéroient ensemble un portrait , & qu'après l'avoir regardé , ils jettoient les yeux sur moi , comme s'ils eussent trouvé dans ce Portrait quelque chose qui me ressembloit. Je ne pus m'empêcher de leur demander ce que cela vouloit dire , & la jeune Polonoise me répondit que si j'avois été Fran-

çois, ils auroient crû que j'étois celui dont ils avoient le Portrait, tant ils y trouvoient de ressemblance avec mon visage. Je demandai à le voir. Quelle fut ma surprise quand je vis que c'étoit effectivement mon Portrait, que j'avois envoyé en Pologne il y avoit cinq ou six ans, la Reine me l'ayant demandé pour le faire voir à mes enfans !

Dès que j'eus reconnu ce Portrait, je jettai les yeux sur la jeune Polonoise, & sur celui que je prenois pour son Amant. Le cœur me battit, & je sentis un mouvement secret qui m'étonna. Je crus voir dans le visage de ces deux jeunes personnes, quelques traits qui avoient rapport aux miens, & dans ce moment je me dis, *ne sont-ce point là mes enfans ?*

Les larmes me vinrent aux yeux, & peu s'en fallut que je ne courusse les embrasser, tant j'étois persuadé que c'étoit eux; mais me retenant avec peine, je leur demandai de qui étoit le Portrait qu'ils me montroient. La jeune Polonoise voyant que je n'avois pû faire cette demande sans verser des larmes, se mit aussi à pleurer. Ses larmes acheverent de me persuader que c'étoit ma fille, & me jettant à son cou: Ah! ma chere fille lui dis-je, c'est

moi qui suis votre pere. Je ne pus achever. Le jeune Polonois me prit les mains , & les baisant il les arrosa aussi de ses larmes. Jamais je n'avois rien éprouvé qui m'eût fait tant de plaisir , & il faut avouer que la nature a des mouvemens plus vifs & plus tendres que toutes les passions.

C'étoit effectivement mes enfans , & ce que j'avois pris pour passion à l'égard de la jeune Polonoise , n'avoit été qu'une voix secrette de la nature , qui avoit commencé à s'expliquer dès le moment que je la vis.

Le jeune Polonois que je prenois pour son Amant , étoit son frere , & ils vivoient dans une union si parfaite , qu'ils n'avoient jamais plus de plaisir que quand ils étoient ensemble. C'est ce qui m'avoit fait attribuer à la passion ce qui ne venoit que de leur amitié. On n'a pas oublié qu'ils étoient jumeaux , & tout répondoit en eux à cette qualité. Jamais deux enfans n'ont été plus semblables.

Ils étoient élevés chez la Comtesse Vinoski leur parente, qui n'avoit rien épargné pour leur éducation. Comme ils savoient que je devois bien tôt arriver en Pologne , ils se douterent , en me voyant si semblable au Portrait qu'ils avoient de moi ,

que je pourrois être leur pere. Ils le dirent à la Comtesse , qui l'auroit crû , si je n'avois assuré que j'étois Allemand. Enfin, soit qu'elle ne m'eût point reconnu, soit qu'elle eût voulu me donner tout le plaisir d'une aventure aussi touchante que celle d'un pere qui reconnoît ses enfans , elle me les envoya tous les jours , & cette reconnoissance se fit de la manière dont je viens de la raconter.

Le bruit s'en répandit par tout , & la Reine ne tarda pas à me faire venir. Je lui rendis compte de l'état de ma fortune. Mes enfans avoient assez de bien pour y remédier, & jeme vis bien-tôt, par leur moyen, dans un état digne de ma naissance. Mais j'avoue que les secours & les pensions que je trouvai en Pologne , me causerent moins de plaisir que je n'en eus d'avoir des enfans si aimables , car je puis dire sans les flatter , qu'il étoit difficile d'en voir de plus accomplis.

Fin du septième Livre.

LIVRE HUITIÈME.

JE ne fus pas long-temps en Pologne sans avoir de l'emploi, & j'eus lieu de reconnoître l'estime qu'on a chez les Etrangers, pour les Officiers François qui ont quelque réputation & quelques services; car on me fit valoir au-dessus de ce que je méritois. Je fus nommé pour commander en chef, avec le Général Czarneski l'armée destinée à servir dans l'Ukraine, contre les Moscovites & les Cosaques, qui s'étoient joints à eux. Nous prîmes la Ville de Stravicza, & ce premier succès donna si bonne opinion de moi, que tant que le Roi Casimir fut sur le Trône, on ne fit ni Négociation ni Campagne, dont on ne me donnât part, & je n'eus pas sujet pendant tout ce temps-là de regretter la France; mais aussi je n'en eus pas plus de conduite à l'égard des femmes, & je suivis toujours mon penchant, dès que j'eus occasion d'embarquer quelque intrigue avec elles.

Il est vrai que je gardai un peu mieux les apparences que je n'avois fait jusques-

là. Ma qualité de pere de famille m'obligeoit à ces mesures, & je ne croyois pas que je pusse honêtement paroître aussi fou que j'étois, ayant une fille & un fils à marier. Je n'aurois point trouvé bon qu'ils eussent voulu suivre mon exemple, & je reconnus que quelque peu réglé que soit un pere, il ne laisse pas, quand il est honête-homme, de vouloir que ses enfans n'imittent pas son dérèglement.

Je n'avois point à l'égard des miens, la sévérité ridicule que j'ai vûe tant de fois dans des peres galans, mais sur tout dans des meres coquettes, qui oubliant que l'exemple est la meilleure leçon qu'on puisse donner à des enfans, les gênent d'autant plus qu'elles se gênent peu elles-mêmes, & qui croient qu'elles ne doivent leur rien pardonner pendant qu'elles veulent qu'on leur pardonne tout.

Je laissai ma fille sous la conduite de la Comtesse qui l'avoit élevée. Je pris mon fils, & je lui fis faire ses premières campagnes sous moi. Je tâchai de paroître à leurs yeux un homme fort revenu des femmes, & je ne manquois point de leur donner là-dessus des instructions, dont j'aurois eu plus de besoin qu'eux.

La première personne avec laquelle je m'embarquai,

m'embarquai , fut celle dont j'ai parlé sous le nom de l'Avanturiere d'Heidelberg. Elle étoit mariée , & elle passoit pour la femme la plus galante de la Cour. Son mari étoit toujours à l'armée , & paroissoit se mettre assez peu en peine de sa conduite. Le Roi l'avoit aimée long-temps , & il avoit encore beaucoup de considération pour elle quand je la trouvai. Nous nous revîmes avec tout le plaisir qu'on a , quand on se retrouve après qu'on s'est connu autrefois ; & quoique nous n'eussions jamais eu ensemble de véritable intrigue , nous en usâmes comme si nous nous fussions beaucoup aimés , & comme si notre amour n'avoit été interrompu que par l'absence ; car c'est ainsi que les moindres liaisons se renouvellent avec plus de force quand on se retrouve , & qu'on n'a rien de meilleur à faire qu'à s'aimer.

Les mesures que je voulois garder , pour ne point donner à mes enfans de mauvais exemple , me firent embrasser avec joie l'occasion d'avoir une intrigue ; que je gouvernerois comme il me plairoit , car je ne doutai point que cette femme n'eût à cet égard toute la conduite que je voudrois lui prescrire. Elle parut en effet avoir tant d'empressement pour être aimée de

moi, que je crus lui faire assez de plaisir d'y répondre, pour espérer qu'elle en passeroit par où je jugerois à propos; mais à peine eus-je donné lieu de croire que je l'aimois, qu'elle voulut que tout le monde en fût informé. Elle choisit ma fille pour confidente de l'intrigue que nous avions ensemble, & elle lui rendoit compte de tout ce qui se passoit entre nous. Ma fille le disoit à la Comtesse de Vinoski; & celle-ci en instruisoit la Reine, en sorte qu'en peu de jours notre intrigue fut publique, & que je ne pouvois faire un pas sans en entendre parler.

Je n'aimois pas assez cette femme, & je n'avois pas même pour elle assez d'estime; pour vouloir qu'on crût que j'en étois amoureux. Je la quittai si-tôt que je vis qu'on en parloit, & j'affectai si bien de ne la plus voir, qu'en peu de temps on dit par tout que je la méprisois. Cela la rendit mon ennemie; & se souvenant que parmi les raisons que j'avois alléguées pour rompre avec elle, je lui avois dit que je ne pouvois lui pardonner d'avoir fait à ma fille les confidences qu'elle lui avoit faites; elle résolut de se venger de moi, en subornant l'esprit de ma fille, & en l'engageant dans une intrigue qui pût donner atteinte à sa réputation.

DE SAINT-EVREMOND. 283

Le Roi étoit toujours fort galant , & sans les soins que la Comtesse de Vinoski s'étoit donnés de rompre toutes ses mesures , il auroit aimé ma fille ; mais cette Comtesse qui s'étoit apperçûe de l'inclination de ce Prince , & qui favoit d'ailleurs combien il étoit dangereux de lui laisser voir une jeune personne , avoit si bien fait qu'il ne lui avoit jamais parlé , & que ma fille ignoroit même qu'il eût de l'inclination pour elle.

L'Avanturiere d'Heidelberg étoit amie de la Comtesse , & par son moyen elle avoit quand elle vouloit occasion de voir ma fille. Elle lui dit un jour qu'il y avoit long-temps que le Roi l'aimoit , mais que la Comtesse , jalouse que l'inclination de ce Prince l'attachât à une autre qu'à elle , l'avoit empêché de se déclarer. Elle ajouta tout ce qu'elle crut capable de donner à ma fille du goût pour la gloire qu'il y avoit d'être aimée d'un si grand Roi , & malheureusement elle ne réussit que trop. Ma fille fut flattée de tout ce qu'elle lui fit entendre , mais sur-tout quand elle lui dit que la Reine , qui depuis quelque temps étoit toujours indisposée , ne pouvoit pas vivre , & que si elle venoit à mourir , le Roi pourroit l'épouser.

Ma fille fut charmée de ces espérances. Elle remercia l'Avanturiere, & elle lui dit qu'elle feroit tout ce qu'elle voudroit pour voir le Roi. Elles convinrent ensemble que ma fille écriroit à l'Avanturiere une Lettre qu'elle pourroit montrer au Roi, & par laquelle ce Prince jugeroit qu'il ne lui étoit pas difficile d'être aimé. L'Avanturiere dicta la Lettre comme elle voulut, & ma fille l'écrivit. Si-tôt qu'elle eut cette Lettre, elle alla la porter au Roi, & ce Prince voyant une conquête si facile, & si fort selon son cœur, répondit avec tout l'empressement d'un homme qui aime éperdûment.

Elles prirent leurs mesures pour donner au Roi l'occasion de voir ma fille. Ce Prince se déguisa, & étant venu chez l'Avanturiere un jour que ma fille y étoit avec la Comtesse, on trouva moyen d'écartier cette Comtesse, & le Roi vit ma fille, & lui parla; mais il la trouva si bien élevée, & attachée à son devoir, qu'il désespéra de la vaincre. Il lui promit qu'il l'épouseroit si la Reine venoit à mourir, & cette jeune personne, éblouie de voir un Roi lui donner cette promesse, se crut déjà sur le Trône. Elle promit à ce Prince de ne point refuser l'occasion de le voir souvent, & en

effet ils continuerent à se voir, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, & cela ne se put faire si secrettement que l'on n'en eût connoissance. J'en fus averti, & je compris alors que j'étois pere, par l'extrême chagrin que j'en ressentis.

Je ne tardai pas à me rendre chez ma fille. Je la trouvai seule, & c'étoit un jour que le Roi avoit choisi pour la venir voir. Je lui dis tout ce que l'on m'avoit appris, & je lui représentai toutes les conséquences de cette affaire. Elle me dit qu'elle n'avoit rien à se reprocher, puisqu'elle n'avoit flatté l'amour du Roi, que dans l'espérance de devenir sa femme.

Comme nous nous entretenions, l'Avanturiere arriva. Elle fut fort surprise de me trouver, parce qu'elle savoit bien que le Roi devoit arriver dans un moment, & elle n'avoit pas le temps de contremander ce Prince. Je ne pus retenir mon ressentiment en voyant cette femme. Je la traitai de la manière qu'elle méritoit, mais au milieu des menaces que je lui faisois, le Roi arriva. Quelque surpris que fût ce Prince de me trouver là, il ne se déconcerta point. L'Avanturiere lui dit les menaces que je lui avois faites. Il me blâma fort de prendre ainsi les choses, me jurant qu'il ne



s'étoit jamais rien passé entre lui & ma fille, qui dût me faire de la peine, & que toute son attention étoit de l'épouser, en cas que la Reine vînt à mourir. Je témoignai au Roi toute la reconnoissance que je devois avoir de sa bonne volonté, mais en même-temps lui représentant que je n'étois point assez aveugle, pour ne pas croire qu'il parloit ainsi par un excès de passion, je le conjurai de se souvenir de la justice & de l'équité qu'un Roi devoit avoir, pour ne point tromper une personne assez simple pour être éblouie de ses promesses, & je lui demandai la permission de le conjurer de ne la plus voir, & de trouver bon que je lui en ôtasse les occasions. Le Roi me dit que je ferois ce que je voudrois; mais que je ferois un jour convaincu de la sincérité de ses promesses. Il sortit après ces paroles, & je demeurai avec l'Avanturiere & ma fille. Je continuai à me plaindre de la première, & je défendis à la seconde de la voir. Ensuite je fis chercher la Comtesse de Vinoski, à qui je rendis compte de ce qui s'étoit passé, la conjurant d'éloigner pour toujours l'Avanturiere de chez elle, & de veiller plus que jamais sur la conduite de ma fille.

Je n'ai guère eu de chagrin qui approchât

de celui que me donna cette affaire ; j'en étois touché comme si j'eusse été l'homme du monde , dont la conduite eût été la plus régulière. J'oubliais qu'après les mauvais exemples que j'avois donnés à ma famille , je ne devois pas être surpris que ma fille se fût laissé surprendre de la sorte ; encore étois-je heureux qu'elle n'eût pas eu une conduite plus déréglée , & je ne méritois pas d'avoir une fille aussi sage qu'elle étoit. Mais qui sont les peres qui se rendent justice ? J'étois aussi outré que si ma fille m'eût causé un véritable deshonneur , & tous les déréglemens que je me reprochois , ne m'empêchoient pas de regarder avec douleur , les prises que ma fille avoit données sur elle , par sa simplicité & sa vanité.

C'est ce qui me fait dire que les peres sont bien coupables , quand ils menent une vie qui semble autoriser le déréglement de leurs enfans. Ma fille avoit assez d'esprit & de vertu pour résister aux mauvais conseils de l'Avanturiere , si elle eût eu un pere , dont l'exemple lui eût mieux appris son devoir.

L'Avanturiere eut grand soin qu'on dît dans le monde , que ma fille étoit aimée du Roi. Elle ne cherchoit qu'à se venger de ce que je l'avois quittée , & sa malignité fut

assez grande pour dire que c'étoit moi qui avoit ménagé cette intrigue. La Reine en crut quelque chose, & j'eus beau lui protester que bien loin d'en être le confident, c'étoit moi qui l'avois rompue. Elle ne s'en fia pas à mes sermens, & elle fit enfermer ma fille dans les Bénédictines, qu'elle avoit depuis peu fait venir de France.

Dès qu'on sçut en Pologne que le Roi aimoit ma fille, on jugea que c'étoit à elle que je devois l'emploi qu'on m'avoit donné à l'armée, & toutes les distinctions que j'avois trouvées à la Cour; car c'est ainsi qu'on juge toujours des Princes. On croit que c'est la faveur qui distribue toutes leurs graces, & qu'il n'est pas possible de se maintenir, ni de s'avancer auprès d'eux si l'on n'a l'appui, ou d'une Maîtresse, ou d'un Favori.

Cette opinion fit aussi croire ce que l'Avanturiere répandoit par tout, à sçavoir, que j'avois favorisé les amours du Roi pour ma fille. Peu de gens m'en faisoient un crime, & plusieurs auroient voulu avoir les mêmes occasions; car il faut convenir que les crimes les plus honneux sont comptés pour rien parmi les Courtisans, quand ils servent à leur fortune.

Mon

DE SAINT-EVREMOND. 289

Mon fils qui aimoit tendrement sa sœur, ne put souffrir le traitement que la Reine lui avoit fait ; & soit qu'il trouvât son compte à la voir Maîtresse du Roi, soit qu'il ne fût animé que par la tendresse qu'il avoit pour elle, il entreprit de l'enlever du Couvent. Le Roi qui étoit bien aise qu'on l'ôtât de cette maison, pourvû qu'il ne parût point qu'il eût part à son enlèvement, donna à mon fils toutes les facilités pour y réussir ; & en effet, ma fille fut enlevée, & son frere la cacha chez l'Avanturriere, où le Roi alloit la voir tous les jours.

On dit encore en Pologne que c'étoit moi qui avois fait cet enlèvement, & la Reine jura qu'elle m'en feroit repentir, mais elle mourut peu de temps après ; & on crut que le chagrin que lui avoit donné l'amour du Roi pour ma fille, ne contribua pas peu à hâter sa mort.

La mort de la Reine mit le Roi en état de tenir les promesses qu'il nous avoit données, touchant le mariage de ma fille ; mais à peine crut-on qu'il pensoit à se remarier, qu'on lui offrit la sœur de l'Empereur, & qu'il trouva pour tout autre mariage, des obstacles qu'il n'avoit pas prévus. Ce Prince n'avoit jamais eu dans son Royaume une autorité absolue, & il

ne devoit même qu'à la Reine celle dont il avoit joui. Ce n'est pas qu'il ne fût estimé, mais sa facilité & le penchant qu'il avoit pour les femmes, le faisoient passer pour un Prince ennemi des affaires. Le Général Lubomirski, qui s'étoit mis à la tête des Cosaques, ne parloit pas moins que de le détronner. Dès qu'on vit la Reine morte, l'insolence des rebelles s'augmenta, & on eut peur que s'il s'opiniâtroit à vouloir épouser ma fille, ce dessein ne donnât de nouveaux prétextes aux Mécontents. Il ne trouva donc personne qui ne le détournât de ce mariage, Pour moi, quelque avantageux qu'il dût m'être, je me vis obligé de parler comme les autres, & de préférer la gloire & le repos de ce Prince à l'honneur de son alliance.

Je puis dire que les difficultés qu'il trouva pour faire un mariage, auquel son inclination l'avoit déterminé, eurent plus de part que tout autre motif, au dessein qu'il prit de quitter la Couronne. Il y avoit longtemps qu'il rouloit ce dessein dans sa tête, par un caractère d'inquiétude & de paresse, qui lui faisoit craindre le travail. La Reine l'avoit encouragé tant qu'elle avoit vécu; mais quand il la vit morte, & que son autorité n'étoit pas assez absolue pour se ma-

DE SAINT-EVREMOND. 291

rier selon son inclination , ses anciens dégoûts le reprirent , & tout cela fortifié par des sentimens de dévotion , que ce Prince avoit toujours conservés dans ses plus grands déréglemens , le détermina à se déclarer , & à exécuter enfin ce qu'il avoit dans l'esprit.

Son dessein après avoir quitté la Couronne , étoit , à ce qu'il me dit , de venir en France , & d'y épouser ma fille ; mais je n'eus pas le temps de me convaincre si ses intentions étoient sincères. Ma fille fut si touchée des obstacles que le Roi trouva à son mariage , & de la foiblesse qui le portoit à quitter la Couronne , qu'elle en tomba malade , & quelques remèdes qu'on pût lui donner , elle mourut un mois après que le Roi se fut démis. Ce qui doit paroître surprenant , c'est que son frere fut attaqué presque aussi tôt d'une maladie semblable à celle de sa sœur , & qu'il ne lui survécut que de deux jours , soit que la tendresse qu'il avoit pour elle , eût causé un effet si surprenant , soit qu'étant nés jumeaux , il y eût entre eux une si grande sympathie de temperament , que l'un ne pouvoit survivre à l'autre ; & en effet , on avoit remarqué jusqu'à leur mort , que quand l'un des deux étoit malade , l'autre l'étoit presque en même temps.

Cette double mort m'affligea en bien des manières. Je perdois l'appui que mes enfans me donnoient en Pologne , & les avantages que je retirois de leur bien qui étoit considérable , & qu'il fallut rendre à leurs héritiers ; mais ce n'est pas ce qui me touchoit le plus. L'amitié & la tendresse que j'avois pour eux , me rendoit leur perte encore plus sensible ; & je ne pouvois voir sans une extrême douleur , mourir , coup sur coup , deux enfans d'une si grande espérance. Quand je n'aurois pas été leur pere , j'en aurois été touché , car il n'y eut personne qui ne les regretât.

Le Roi en fut inconsolable , & j'eus lieu de croire qu'il n'avoit jamais voulu nous tromper , & qu'il auroit épousé ma fille , si cela n'eût dépendu que de lui. Il me pria de ne le point abandonner , & de vouloir m'attacher à lui dans la vie privée qu'il alloit mener. Il crut que ce parti me seroit d'autant plus agréable , qu'il me vit alors fort détrompé du monde , & qu'il avoit choisi la France pour son séjour après sa démission ; mais l'heure n'étoit pas encore venue , & il falloit que j'éprouvasse de nouvelles inconstances de la fortune , avant que de prendre le parti de la retraite. Je n'étois pas même encore assez détrompé

des femmes, & Dieu permit que je retombasse à leur égard dans de nouveaux écueils.

Je trouvois peu de sûreté à m'attacher à la fortune du Roi Casimir; & quelque goût que j'eusse pour la retraite, je voyois bien qu'elle me seroit désagréable, si je la partageois avec un Prince, qui avoit lui-même là-dessus beaucoup d'inconstance. Je prévoyois ce qui arriva, à savoir, que dès qu'il seroit en France, l'envie de régner le reprendroit, & comme je me doutois bien qu'il lui seroit difficile de remonter sur le Trône après l'avoir quitté, je n'envifageois, en m'attachant à lui, qu'une vie fort agitée & fort incertaine, & ce n'étoit pas là où j'espérois goûter le repos.

La réputation que j'avois en Pologne, où j'avois commandé un corps de troupes considérable, jusqu'à la mort de Lubomirski, qui ne survécut guère la Reine, me fit écouter les propositions du nouveau Roi Michel, qui me fit offrir de me conserver le même commandement, si je voulois m'attacher à lui. Je ne balançai pas à prendre ce parti-là. Je restai en Pologne, & j'eus lieu d'en être content, par les distinctions que je trouvai à la Cour du nouveau Roi.

Dès qu'il fut sur le Trône, il pensa à faire demander en mariage la Princesse Leonore Marie, Sœur de l'Empereur, & il voulut, avant que d'y envoyer un Ambassadeur, que j'allasse à Vienne *incognito*, non-seulement pour disposer toutes choses au succès de ce mariage, mais aussi pour y ménager la restitution de quelques terres, qui avoient de tout temps appartenu à sa maison, & dont l'Empereur s'étoit emparé. Je dûs encore le choix qu'on fit de moi pour ce mariage, à la réputation que j'avois depuis si long-temps, d'avoir négocié dans des Cours étrangères. Comme on avoit pensé dans celle de Vienne à marier la Princesse Léonore au Roi Casimir avant sa démission, je ne trouvai aucunes difficultés touchant cette affaire du côté de l'Empereur, mais j'en trouvai beaucoup du côté de la Princesse. Elle aimoit le Prince Charles de Lorraine, & elle en étoit aimée; & elle ne pouvoit voir de bon œil ceux qui agissoient pour la marier à un autre.

On a vû jusqu'ici que le penchant que j'avois pour les femmes, a souvent nui à ma fortune quand j'en étois amoureux. Il ne me restoit plus qu'à éprouver si sans les aimer on ne trouvoit point encore des

écueils auprès d'elles , par le seul desir de leur être utile & agréable. C'est ce que j'éprouvai alors : car comme s'il eût été dit que ce seroit toujours les femmes qui seroient la cause de mes disgraces , ce malheureux voyage de Vienne , & la connoissance que j'y eus du penchant de cette Princesse , m'embarquèrent dans un parti qui me fit encore sortir de Pologne , lorsque ma fortune y étoit le mieux établie.

Il y avoit quatre jours que j'étois à Vienne , sans avoir encore pû voir la Princesse. Elle faisoit la malade , pour ne point entendre parler du mariage que j'étois venu proposer , & j'avois beau demander à la voir , on me répondoit toujours qu'on ne la voyoit point. Un soir , comme je me retirois de la Cour assez tard , je m'égarai sur une terrasse où aboutissoient plusieurs appartemens. Ne sachant plus par lequel il falloit passer pour sortir , j'entrai dans celui par où je jugeai qu'étoit mon chemin. Je reconnus que je m'étois égaré , & ne voyant personne dans le lieu où j'étois , je voulus revenir sur mes pas , mais j'entendis que dans un cabinet auprès duquel je me trouvais , il y avoit des gens qui s'entretenoient. Je prêtai l'oreille , & je distinguai la voix d'une femme , qui disoit ces paroles qu'elle

298 MÉMOIRES DE M.

me sembloit accompagner de ses larmes : Non, vous ne m'aimez point, puisque vous pouvez vous résoudre à me perdre. Laissez-moi plutôt mourir que de me donner vos funestes conseils ; j'y suis résolue, & la mort m'est plus agréable que le mariage auquel vous avez la cruauté de me vouloir faire consentir.

Comme cette voix m'étoit inconnue, je ne pouvois juger qui étoit la personne qui venoit de parler, mais j'en fus bientôt éclairci quand j'eus entendu celui à qui elle parloit. Je reconnus la voix du Prince Charles, & cela redoubla ma curiosité. Je vis qu'il étoit avec la Princesse, & je connus par leurs discours la répugnance qu'elle avoit pour épouser le Roi de Pologne. Enfin je ne pus douter qu'ils ne s'aimassent. J'eus du chagrin de me voir employé à traverser leur amour, par le mariage que j'étois venu proposer.

Cela me donna une véritable compassion pour cette Princesse. Je me retirai, résolu d'aider moi-même à faire refuser les propositions dont j'étois chargé, & j'aimois mieux, tant j'avois de considération pour les femmes, passer pour un mauvais Négociateur, que de troubler de si belles amours.

DE SAINT-ÉVREMOND 197

J'en dis ma pensée au Prince Charles, mais je le trouvai plus sage que moi. Il me dit qu'il n'y avoit point d'apparence que cette affaire pût se rompre ; que l'Empereur l'avoit résolue , & qu'il falloit que la Princesse obéît. Il ne laissa pas de me savoir bon gré de mon zèle , & il m'assura qu'il ne manqueroit pas d'en instruire la Princesse ; afin qu'elle ne fît plus de difficulté de recevoir ma visite.

Le Prince lui parla de moi comme d'un ancien ami qu'il avoit autrefois connu en France. Il lui raconta comment je les avois écoutés , & le dessein que j'avois voulu prendre , de traverser moi-même le succès de ma Négociation. Cela donna à cette Princesse autant d'envie de me voir , qu'elle y avoit eu de répugnance auparavant.

Je la vis dès le lendemain. Elle m'entretint long-temps du Prince Charles , & ensuite elle me fit parler sur le Roi de Pologne. J'avois tant d'envie de lui faire plaisir que je lui dis , comme si j'avois été Prophète , que le Roi de Pologne ne pouvoit vivre ; que sa santé étoit fort foible , & que je ne doutois pas , si elle devenoit Reine de Pologne en l'épousant , qu'elle ne fût bien-tôt Veuve , & en état de faire donner la Couronne à qui elle voudroit.

Elle écouta ces paroles , comme si en effet c'eût été une Prophétie , tant les amans font ingénieux à prendre toutes les opinions qui les flattent. Cela adoucit la nécessité où elle se trouvoit de faire ce mariage , & elle a eu toujours depuis ce temps-là une bonté & une considération particulière pour moi.

L'Ambassadeur Polonois arriva. Les Articles furent signés. La Princesse partit de Vienne. Le Roi son époux vint au-devant d'elle à Czeskokowa où les Nôces se firent. Ma Prophétie se trouva véritable. Le Roi Michel mourut deux ou trois ans après son mariage. Je m'étois trop déclaré en faveur de la Reine , pour ne pas appuyer les prétentions du Prince Charles , lorsqu'il fut question d'élire un nouveau Roi. Je n'épargnai rien pour traverser l'élection du Grand Maréchal. Ma brigade étoit publique. Le Grand Maréchal me regarda comme un ennemi , & ayant été élu Roi de Pologne , je vis bien que je n'avois point d'autre parti à prendre que de m'éloigner. Je quittai la Pologne avec la Reine Douairiere , qui m'offrit un asyle à Vienne, où elle épousa bien-tôt le Prince Charles.

Il est certain que si je ne m'étois point avisé de prendre les intérêts de cette Prin-

celle , j'aurois trouvé autant de considération auprès du Roi Sobieski , que j'en avois eu auprès de ses deux derniers Prédecesseurs , & les femmes ne m'ont guère fait commettre de plus grandes fautes que celle que je fis , en prenant pour cette Princesse un zèle si malheureux. Je croi que pour réussir , il ne faut jamais s'attacher aux femmes , puisque les plus purs attachemens qu'on a pour elles , font faire quelquefois de si mauvaises démarches.

Il y avoit huit ou neuf ans que je m'étois établi en Pologne , quand je me vis obligé d'en sortir. J'y avois eu des emplois qui m'avoient aidé à rétablir mes affaires , & je me trouvai assez riche pour être au-dessus de la nécessité , partout où je voudrois m'établir. Ce fut le seul avantage que je retirai d'un si long-séjour , mais j'avoue que si j'avois aimé les honneurs & les richesses , je ne me serois jamais consolé d'avoir été contraint de quitter ce Royaume en un temps où je pouvois parvenir à tout.

On juge aisément que pendant que je fus en Pologne , j'eus d'autres galanteries que celle dont j'ai parlé , puisque j'ai dit que j'étois toujours le même ; mais elles furent si peu différentes de quelques-unes de celles que j'ai racontées , que ce seroit ennuyer le

Lecteur , que d'en faire le détail. L'aventuriere d'Heidelberg y étoit morte un an avant que j'en sortisse , fans que jamais on ait pû favoir qui elle étoit. Elle mourut comme elle avoit vécu , persuadée qu'elle étoit fille de quelque grand Prince. Il est quelquefois avantageux aux hommes d'ignorer ce qu'ils sont , cela les met en droit de se faire tels qu'ils veulent : & après tout il ne faut pas s'étonner , qu'une personne qui ne connoissoit point du tout la qualité de ses Parens , s'en soit donné d'illustres , puisque tous les jours des gens qui ne peuvent ignorer la bassesse de leur origine , se font passer pour gens de qualité , aux yeux même de ceux qui les ont vû naître.

Je ne demurai à Vienne que deux ou trois mois. Ce fut moins l'amour de ma patrie , que celui des femmes , qui me fit revenir en France. Le souvenir des aventures de ma jeunesse , me faisoit espérer que j'y en trouverois de plus agréables qu'ailleurs. J'oubliois que j'avois cinquante ans , mais il est rare qu'un homme qui veut être toujours jeune , se souvienne de son âge.

Cependant tout auroit dû me rappeler ce souvenir. Je trouvai les femmes que j'avois aimées si vieillies depuis dix ans , que

J'avois peine à croire que je les eusse trouvés aimables. Tout ce que j'avois connu d'anciens Officiers étoient morts, ou dans un âge qui ne leur permettoit plus de servir. Des gens que j'avois laissé encore au Collège ou à l'Académie, étoient établis dans le monde, les uns mariés, les autres avec de grandes Charges, & il n'étoit fait mention que d'eux parmi les femmes. A peine se souvenoit-on des gens de mon âge. Enfin tout me marquoit que je n'étois plus jeune, & cependant je ne pouvois m'accoutumer à le croire, car il est vrai qu'à force de vouloir passer pour jeune, je me persuadai que je l'étois toujours, & il me falloit de longues réflexions, pour me convaincre de la chose du monde que je savois le mieux, je veux dire du nombre de mes années.

Rien ne me faisoit plus de plaisir, que d'entendre dire que je n'étois point changé, & qu'on me trouvoit de même qu'à vingt-cinq ans. Cela m'engageoit à faire tout ce que j'aurois fait à cet âge-là, & j'aurois été fâché qu'on eût proposé quelques plaisirs, auxquels je n'aurois pas eu part. Ce ne fut pas seulement en imitant les manières des jeunes gens que je voulus accoutumer le monde à croire que j'étois jeune. Je n'épar-

gnai ni soin ni ajustement capable de me donner un teint & un air de jeunesse, & j'ai honte de dire tout ce que je faisois pour y réussir.

Enfin c'étoit là ma folie, & j'aurois regardé comme le plus grand de mes ennemis, quiconque auroit osé dire que j'avois cinquante ans. Je voulois n'en avoir que trente-cinq ou quarante, & quand il étoit question de parler de mon âge, ce n'étoit qu'avec mes meilleurs amis, que je n'en retranchois que cinq ou six ans; encore voulois-je qu'ils m'eussent obligation de ma confiance, car avec les inconnus je n'avois de compte fait que trente-huit ou trente-neuf ans, & souvent même je m'en donnois moins.

Combien pourrois-je nommer ici de gens qui ont la folie que j'avois alors! car c'est une véritable folie, & on ne doit point qualifier d'un autre nom l'entêtement de passer pour plus jeune que l'on n'est.

C'étoit pour ne pas rougir de la foiblesse que j'avois encore pour le sexe, que je me rajeunissois, & je croi que j'aurois eu cinquante ans, s'il n'y avoit point eu de femme dans le monde. Sur tout autre article j'étois assez raisonnable, & je ne pouf-

Sois pas mon extravagance aussi loin que certaines gens que je connois , qui ne veulent jamais convenir de leur âge , parce qu'ils ne peuvent penser à la mort , & qui croient la reculer à force de se dire , & de se croire jeunes.

Dès que je fus arrivé à Paris , j'allai à la Cour. Je tâchai d'y regagner quelques-uns de mes anciens amis , pour les engager à me faire donner de l'emploi. C'étoit l'année de la mort de M. de Turenne , & j'eus plus de sujet que personne de le regretter , car je suis assuré que s'il eût encore vécu , il ne m'auroit point laissé inutile ; mais je me trouvai sans appui , & je vis bien qu'il ne falloit plus penser à rentrer dans le service. Quelle mortification n'eus-je point , quand , dans le temps que je ne pouvois même obtenir la grace de servir en qualité de Volontaire , je vis donner le Bâton de Maréchal de France à des Officiers , qui avoient commencé à servir en même temps que moi ! Ce fut alors que je déplorai plus que jamais le malheur de ma destinée , & tous les contre-temps que l'attachement que j'avois eu pour les femmes , avoient fait naître dans la suite de ma vie , car sans cela j'étois très-persuadé que j'aurois fait mon chemin comme un autre.

Il étoit trop tard , & tous mes chagrins ne servirent qu'à me faire chercher dans les plaisirs , de quoi me consoler des obstacles que je trouvois à ma fortune. Plus je voyois que tous les chemins de mon avancement m'étoient fermés , plus je concevois qu'il étoit inutile de faire des réflexions sur ce qui en avoit été la cause. Il n'y avoit plus de remède , & quand j'aurois eu la force de me corriger , je n'en aurois pas été mieux venu à la Cour. C'est ce qui doit faire voir , combien c'est un grand malheur aux hommes , d'avoir porté le dérèglement de leur mauvaise conduite, jusqu'à un certain point ; car ils ont beau reconnoître leurs égaremens, ils n'ont plus envie de se corriger , quand ils voyent que ce changement leur seroit inutile.

Je cessai donc de paroître à la Cour , & je me bornai aux amusemens & aux plaisirs de la Ville , c'est-à-dire , que je fis toute mon occupation du jeu , & du commerce des femmes , renonçant pour jamais à l'ambition & à la fortune. Là-dessus je me fis des principes très-conformes à ma paresse , & au penchant que j'avois toujours pour le sexe. Je devins Philosophe sur toute autre chose , que sur ce qui flattoit en moi ces deux passions , & je commençai à regarder
en

en pitié tous ceux qui renonçoient au repos, & aux plaisirs, pour courir après la gloire.

Mais cette Philosophie ne fut pas assez forte pour me défendre des chagrins attachés aux passions auxquelles je m'étois borné, & quelques principes que je me fusse faits pour mépriser toutes choses, je me trouvai encore sensible. Je vis bien qu'il n'y a ni Philosophie, ni raison qui puisse rendre l'homme heureux, & que ceux qui ne cherchent que le plaisir, ne sont pas moins agités que ceux qui se sacrifient pour la gloire.

Je fus d'abord ébloui de ce qu'il y a de brillant dans le commerce du jeu. La société, ou pour mieux dire la familiarité que j'avois par là avec les personnes les plus qualifiées, l'empressement avec lequel les femmes qui aimoient le jeu, envoioient à toute heure chez moi, pour me mettre de leurs parties, l'abondance des repas que je trouvois dans les maisons où ce jeu étoit établi, l'espérance du gain, & de la vûe agréable d'un argent toujours accumulé à mes yeux, tout cela me fit, pendant quelque temps, mener une vie, où je n'avois pas même le temps de réfléchir sur autre chose, que sur ce qui me flattoit. Mais

quand je vis que je perdois mon argent, & que toute cette familiarité que le jeu me donnoit avec les Grands, aussi bien que l'empressement des femmes pour m'attirer chez elles, ne rouloit que sur l'espérance de me dépouiller, je me lassai de ce malheureux commerce, & renonçant au jeu, je me redonnai tout entier à la galanterie & à l'amour.

J'avois trouvé à mon retour en France, les jeunes gens bien changés de ce qu'ils étoient de mon temps. Il n'y avoit presque plus parmi eux ni politesse ni civilité. Le vin & la débauche étoient devenus leur passion dominante; & s'ils faisoient quelquefois l'amour, c'étoit avec des manières si brutales, que les femmes les moins délicates avoient de la peine à s'en accommoder. Cela me fit croire que mon âge ne me nuiroit point auprès de celles que je voudrois aimer, autant que j'avois sujet de le craindre. Le soin que je prenois de le cacher étoit toujours accompagné en moi de toute l'honnêteté & de toute la politesse dont j'étois capable, & j'eus assez bonne opinion des femmes, pour croire qu'elles préféreroient un homme de mon âge, poli & honnête, à de jeunes amans brutaux & grossiers.

Cette opinion me donna assez de confiance pour m'attacher à celles des femmes, que je connoissois qui avoient le plus de jeunesse, de mérite, & de beauté ; & après plusieurs intrigues qui ne méritent pas d'être racontées, le hazard me fit connoître une jeune personne, en qui je crus trouver toutes ces qualités. Comme ç'a été la dernière aventure de ma vie, & celle qui a le plus servi à me détromper du monde, & à me faire prendre le parti de la retraite, je vais la raconter dans toutes ses circonstances.

J'avois retiré une Terre qui avoit toujours appartenu à ma famille, & que l'on avoit vendu par decret. Je l'avois fait embellir, & je m'y étois logé assez agréablement pour y passer la plus grande partie de l'année. J'avois employé à la retirer, & à m'en mettre en possession, la meilleure partie de mon bien ; mais comme je n'avois plus d'ambition, & que je voulois vivre en Philosophe, je me trouvois assez riche du revenu de cette Terre pour m'en contenter. Mon œconomie me faisoit cacher toutes mes épargnes, & ne faisant des dépenses que celles qui me faisoient honneur, on me jugeoit beaucoup plus riche que je n'étois. On disoit qu'il falloit que j'eusse

amassé de grandes richesses en Pologne ; & l'on comptoit si bien là-dessus, que j'étois regardé comme un fort bon parti.

J'avois, comme je l'ai dit, été marié deux fois , & je n'avois nulle envie de m'engager à un troisième mariage. C'est ce qui me fit rejeter toutes les propositions qu'on me fit.

Ma Terre étoit dans le voisinage d'une Dame de qualité, qui étoit veuve depuis quelques années , & que son mari avoit laissée avec une fille unique qu'elle faisoit élever auprès d'elle. Ils avoient fort peu de bien, & leur Terre étoit à leur égard, ce que la mienne étoit pour moi, c'est-à-dire, que c'étoit en cette Terre que consistoient toutes leurs richesses.

Cette Dame, que j'appellerai la Comtesse de Spinchal, ne me vit pas plutôt dans son voisinage, qu'elle chercha à me plaire, & peu de temps après, elle me fit faire la proposition de l'épouser.

Quand je n'aurois pas été résolu de ne me plus marier, j'aurois rejeté cette proposition par un autre motif. C'est que je n'avois aucune inclination pour cette Dame. Ce n'est pas qu'elle ne fût encore assez jeune, & assez belle, mais j'avois vû sa fille, & je croyois n'avoir jamais rien vû de si beau.

C'étoit une fille de dix-huit ans, d'une taille avantageuse, & du meilleur air du monde. Elle avoit une beauté régulière, des yeux & des cheveux noirs sur un teint d'une blancheur éblouissante. Je dis à ceux qui me firent la proposition d'épouser sa mere, que je les aurois peut-être écoutés, s'ils m'avoient parlé de la fille. Ils me dirent que je me gardasse bien d'apporter cette raison pour sujet de mon refus; que ce seroit me rendre cette mere pour jamais ennemie; que sa fille n'avoit aucun bien, parce que la Terre de Spinchal appartenoit à la mere; que cette Dame vouloit se remarier; qu'elle haïssoit sa fille, & étoit sur le point de la faire Religieuse.

Ces nouvelles me firent changer de ton, & j'aimois déjà assez cette charmante personne pour ne vouloir pas, en ôtant à sa mere l'espérance de m'épouser, la rendre mon ennemie, & me priver de l'occasion de voir sa fille. Je leur dis donc que puisqu'ils parloient serieusement, je les priois de faire entendre à Madame de Spinchal, que j'avois reçu sa proposition avec beaucoup de reconnoissance; que je n'avois pas encore pris de résolution pour déterminer si promptement ce mariage; mais qu'enfin je n'y avois point de répugnance, & que

j'espérois que la chose se ménageroit avec le temps. Ils rendirent cette réponse, & la Comtesse de Spinchal redoubla ses soins & ses empressements pour abréger le temps que j'avois fait demander.

Nous nous voyions presque tous les jours, mais il étoit rare que je visse sa fille; tant la mere avoit soin de me la faire cacher. J'avois beau la demander, on me répondoit toujours qu'elle étoit indisposée. Je n'osois témoigner toute l'envie que j'avois de la voir, de peur de me rendre suspect à sa mere, & je m'en retournois tous les jours avec un chagrin extrême, cherchant tous les moyens dont je pouvois m'aviser, pour obliger la mere de ne la plus cacher, mais je n'en trouvois aucun, & tous mes soins étoient inutiles.

Un jour la mere me dit que comme sa fille n'avoit aucun bien, elle avoit prévu qu'elle pourroit lui servir d'obstacle, dans le dessein qu'elle avoit de se remarier, que cela l'avoit déterminée à la vouloir faire Religieuse; que sa fille n'y avoit aucune répugnance; qu'elle étoit même sur le point d'aller dans le Couvent qui lui étoit destiné, & qu'elle devoit partir le lendemain. Je fus accablé de cette nouvelle, & dissimulai pourtant le chagrin qu'elle me don-

DE SAINT-EVREMOND. 311

noit. Je dis à la mere que je lui favois botté gré de cette précaution , mais qu'au moins je la priois de me faire voir sa fille , & de me permettre de lui dire adieu.

Je dis ces paroles avec un visage si gai & si assuré , que sa mere ne se défia point du motif qui me faisoit faire cette demande. Elle fit venir sa fille , & elle me la presenta. Cette fille vint avec des habits simples , & tels qu'elle devoit les porter dans le Couvent où elle alloit être enfermée, avant que de prendre celui de Religieuse. Mais combien dans cette simplicité sa beauté me parut-elle touchante ! Elle avoit une profonde tristesse répandue dans tout son visage , & je vis bien qu'elle concevoit toute la rigueur du sacrifice qu'elle alloit faire. Je connus aussi à cette vûe que je l'aimois éperdûment , & jamais sa mere ne m'avoit paru si digne de ma haine.

Quoi ! dis je , Mademoiselle , vous voulez donc nous quitter ? Je la regardai en prononçant ces paroles, d'une manière à lui expliquer tout mon amour , si elle y eût fait réflexion. Elle ne me répondit rien , mais elle me regarda avec des yeux si pénétrés de douleur que j'en fus pénétré moi-même , & je résolus dans ce moment de

tout entreprendre , pour empêcher qu'elle n'obéît à sa mere.

Cette mere voyant que sa fille ne parloit point , & qu'elle paroissoit fort triste , la fit retirer , disant qu'il ne falloit point la contraindre. Je me servis de ces paroles , pour représenter à Madame de Spinchal , que si elle ne vouloit point contraindre sa fille , il falloit l'empêcher de se faire Religieuse , & que j'étois persuadé par la manière dont elle s'étoit présentée , qu'elle ne prenoit le parti du Couvent , que parce qu'elle y étoit contrainte. Je dis sur ce sujet tout ce que je crus capable de persuader cette mere de son injustice & de sa dureté à l'égard d'une fille si aimable. Je parlai des malheurs qui arrivent aux peres & aux meres qui sacrifient leurs enfans de la sorte. Je citai là-dessus plusieurs exemples ; enfin je n'épargnai rien pour toucher cette mere du côté de la conscience , si elle étoit insensible du côté de la tendresse.

Elle me répondit qu'elle ne pouvoit faire autrement , & que l'état de ses affaires étoit tel , que si sa fille ne se faisoit pas Religieuse , elle avoit lieu de craindre , que tant qu'on la verroit chargée de cette fille , on ne voulût pas l'épouser. Hé quoi , Madame ,

dame , lui répondis-je , croyez-vous que si vous me faîtes l'honneur de penser à moi , je fusse retenu par cette raison ? C'est tout le contraire , & la première condition que j'exigerois de vous en vous épousant , c'est que Mademoiselle votre fille demeureroit toujours auprès de nous. A quoi tient-il donc , dit Madame de Spinchal , ravie d'avoir cette occasion de me faire expliquer , que vous ne répondiez aux propositions qu'on vous a faites ? Car je veux bien vous avouer que ceux qui vous ont parlé , ont agi par mes ordres. Elle rougit en disant ces mots , & j'en fus très-embarrassé. Je n'avois nulle inclination pour cette Dame , & encore moins d'envie de me remarier ; mais l'amour que j'avois pour sa fille , m'obligea de dissimuler. Je lui apportai de mauvaises raisons , pour m'excuser de ce que je n'avois pas répondu aux propositions qu'elle m'avoit fait faire , & enfin croyant ne pouvoir autrement détourner le coup qui menaçoit sa fille , je lui fis espérer que je l'épouserois.

Je ne lui eus pas plutôt donné cette espérance , qu'elle me parla de sa fille , pour me représenter que je ne devois point m'opposer au dessein qu'elle avoit de se faire Religieuse. Elle me dit que nous n'étions point

assez riches , pour devoir , de gaité de cœur , nous charger de l'embarras de l'établir , & ôter la moitié de son bien aux enfans que nous pourrions avoir. Je lui répondis que je ne m'opposois à ce dessein , que parce que j'étois persuadé qu'elle l'avoit pris malgré elle , qu'il falloit pour m'y faire consentir que j'entretinssé sa fille , & que si après que j'aurois examiné sa vocation, elle me paroïssoit bien appelée , je donnerois les mains à l'exécution de son dessein. Madame de Spinchal me dit encore qu'il y avoit de l'imprudence à examiner sa fille, parce qu'elle étoit persuadée , que de cent personnes qui se font Religieuses , il n'y en avoit pas une qui fût assez bien appelée pour essuyer un pareil examen , & paroître avoir une bonne vocation aux yeux d'un homme éclairé ; qu'en ces sortes d'affaires , il falloit un peu aider à la lettre ; que les filles les moins appelées à la Religion prenoient leur parti , quand une fois elles étoient dans le Couvent , & que c'étoit ainsi que se faisoient les Religieuses. Je combattis ces maximes , non-seulement parce que je ne pouvois les approuver, mais aussi parce que je voulois avoir une conversation avec Mademoiselle de Spinchal. La mere dit qu'elle le vouloit bien , à condition qu'elle

feroit présente à cet entretien. Je lui représentai que sa fille ne seroit pas libre en sa présence, & qu'il falloit pour me contenter que je lui parlasse sans témoins, & que je la misse par là en liberté de m'ouvrir son cœur. J'eus beaucoup de peine à résoudre Madame de Spinchal, à m'accorder ce tête-à-tête, non qu'elle eût aucun soupçon de l'amour que j'avois pour sa fille, mais par l'envie qu'elle avoit qu'elle se fît Religieuse, & par la crainte que je ne l'en détournasse. Enfin elle y consentit, & elle me promit qu'elle différeroit le départ de sa fille, jusqu'à ce que je l'eusse entretenue.

J'avois une si grande impatience de m'expliquer avec cette aimable personne, & je craignois si fort que sa mere, malgré ses promesses, ne la fît partir dès le lendemain, que je voulus la voir à l'heure même. Il faisoit encore assez grand jour pour se promener, & je proposai à Madame de Spinchal, de me permettre de faire quelques tours d'allée avec sa fille, avant que je m'en allasse chez moi. Madame de Spinchal la fit appeller. Je descendis dans le jardin, je me trouvai seul avec elle, car heureusement la mere se trouva obligée de rester dans le Château, pour donner or-

dre à quelques affaires qui lui survinrent dans ce moment.

Dès que je me vis seul avec Mademoiselle de Spinchal, je la regardai d'un air passionné, & lui serrant la main, je lui dis qu'il falloit qu'elle eût un cœur bien insensible, pour prendre la résolution de renoncer pour jamais au monde, où elle devoit s'attendre de trouver tant de gens qui l'aimeroient. Hélas! reprit-elle en soupirant, qui voudroit de moi? & vous-même, Monsieur, n'êtes-vous pas cause de ce qu'on me fait Religieuse; car ce n'est que depuis que ma mere pense à vous épouser, qu'elle veut absolument que je la sois? Elle me regarda en prononçant ces paroles, avec des yeux si tendres & si affligés, que je ne crus pas devoir différer un moment à lui découvrir ma passion. Les momens me sont précieux, lui dis-je Mademoiselle, & je crains toujours que Madame votre mere ne vienne nous interrompre, car ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'elle m'a permis de vous entretenir. Ecoutez-moi donc avec toute l'attention dont vous êtes capable; & faites-moi la grace de croire que je soutiendrai jusqu'à la mort, la vérité de ce que je vais vous dire. Je vous adore, & tout mon bonheur dépend

d'être aimé de vous , & de vous posséder. Ce n'est que parce que je vous ai aimée dès le moment que je vous ai vûe , que j'ai cherché à faire connoissance avec Madame votre mere. Elle m'a fait proposer de l'épouser , & je l'ai refusée , parce que je ne puis être qu'à vous ; mais aujourd'hui je viens de lui promettre que je l'épouserois , à cause que je n'ai pû autrement obtenir d'elle que vous ne partiriez pas demain ; & la condition que j'ai demandée en lui promettant de l'épouser , c'est qu'elle vous garderoit , & que vous ne seriez pas Religieuse. Quand j'eus parlé de la sorte , Mademoiselle de Spinchal me regarda avec plus d'attention qu'elle n'avoit encore fait , & voyant dans mes yeux la sincérité de tout ce que je venois de lui dire. Hélas ! reprit-elle , si ce que vous dites est véritable , c'est maintenant que je dois dire avec plus de raison que je n'ai fait , que c'est vous qui voulez me faire Religieuse , car si ma mere s'apperçoit que vous m'aimez , elle voudra absolument que je la sois , & quand elle ignorerait votre amour , n'est-ce pas assez pour me faire Religieuse, que je sache que vous m'aimez , & que vous la devez épouser ?

Quelque idée que j'eusse de l'esprit & du mérite de Mademoiselle de Spinchal, je ne m'attendois pas à trouver en elle tout ce qu'elle me fit connoître par cette réponse. J'en fus enchanté; & bien loin d'être étonné qu'une jeune personne en fût déjà tant, je n'attribuai qu'à la bonté de son cœur, & qu'à l'inclination que je crus qu'elle avoit pour moi, tout ce qui me parut de délicat dans cette réponse. Est-il possible, lui répondis-je, que je trouve dans votre esprit, & dans les sentimens de votre cœur, quelque chose de plus engageant encore que votre beauté? Pensez-vous à ce que vous venez de me dire? Et dois-je croire que si je pensois à Madame votre Mere, vous en auriez du chagrin? Si cela étoit, que je m'estimerois heureux! Je suis encore maître de ma promesse, & je n'épouferois jamais que vous.

Comme j'achevois ces paroles, je vis Madame de Spinchal qui venoit à nous. Elle étoit si proche, que je ne pûs continuer. Je dis seulement à sa fille, que je la priois de faire réflexion à ce qu'elle m'avoit dit, & que je lui jurois de ne jamais épouser qu'elle; & changeant de discours, je dis tout haut à Madame de Spinchal qu'elle venoit trop tôt; que cependant j'avois

assez connu les sentimens de sa fille , pour être très-convaincu qu'elle n'avoit point envie d'être Religieuse. Madame de Spinchal entendant ces paroles , regarda sa fille avec un visage irrité. Sa fille baissa les yeux , & faisant une profonde révérence , elle lui dit qu'elle étoit prête de partir quand elle voudroit , & aussi-tôt elle se retira.

La mere prenant alors un visage assuré. Hé bien , Monsieur , me dit-elle , vous avez entendu ce qu'elle vient de me dire , & puisqu'elle est prête de partir , il faut bien qu'elle ait une bonne vocation ? Non , Madame , lui répondis-je , elle n'a point envie d'être Religieuse , & tout ce qu'elle en fait , n'est que par complaisance pour vous. Quoi ! reprit Madame de Spinchal , vous l'a-t-elle dit ? Non , Madame , lui dis-je , mais j'en suis assuré.

Madame de Spinchal s'emporta pour lors contre sa fille , d'une manière qui me donna une nouvelle indignation contre une si méchante femme. Je tâchai de l'adoucir , en la prenant par des raisons & des motifs de conscience , mais tout ce que je gagnai , fut qu'elle me dit , qu'elle voyoit bien que les intérêts de sa fille m'étoient plus chers que les siens , & que puisque j'en usois de la sorte , elle connoissoit que je

n'avois guère de complaisance , & que ce n'étoit pas le moyen de la rendre heureuse , si je l'épousois. Je lui repartis que la chose dont il s'agissoit , n'étoit pas de la nature de telles où il est permis d'avoir de la complaisance ; que sa conscience & son honneur l'obligeoient également de ne pas sacrifier sa fille , & que ce seroit moi qui auroit à me plaindre de son peu de complaisance , si elle s'opiniâtroit à me refuser la satisfaction que je demandois.

Quand elle vit que je persistois toujours à lui demander qu'elle gardât sa fille encore quelque temps , elle me le promit , & même de ne rien résoudre à son égard que de concert avec moi. Je la quittai quand elle m'eut donné cette promesse , & je ne fis pas réflexion qu'elle pouvoit me tromper , tant j'avois d'impatience de me voir seul , pour rêver à mon aise sur la conversation que j'avois eue avec Mademoiselle de Spinchal.

Plus j'y faisois réflexion , plus je me persuadois qu'il falloit que cette aimable personne eût du penchant pour moi , & je ne voyois rien dans les sentimens qu'elle m'avoit marqués , qui ne dût m'en convaincre. Les termes où j'en étois avec sa mere ne me donnoient point d'inquiétude , & je ne

vois pas qu'il y eût la moindre conséquence à lui manquer de parole. Tout mon embarras étoit de savoir comment je pourrois tirer la fille des mains de la mere, & la résoudre à m'épouser sans son consentement; car je n'avois plus de répugnance à me remarier, dès que je pensois qu'une personne que j'aimois si éperdûment, avoit paru souhaiter que je l'époufasse.

Je passai toute la nuit à goûter le plaisir d'aimer, & d'être aimé. J'avois impatience que le jour parût pour retourner chez Madame de Spinchal, esperant y avoir une nouvelle occasion d'entretenir sa fille, pour m'assûrer encore mieux de la disposition de son cœur, & prendre avec elle des mesures pour l'épouser; mais à peine étois-je levé, qu'on me rendit cette Lettre de la part de Madame de Spinchal.

Ma Fille a voulu partir, & je n'ai pas été maîtresse de l'en empêcher. Jamais je n'ai vu une plus grande ferveur. Vous voyez par là, que quand elle vous a dit qu'elle ne vouloit pas être Religieuse, elle ne cherchoit qu'à vous amuser. J'ai eu beau faire pour obtenir quelque délai, elle ne s'est rendue ni à mes raisons, ni à mes larmes; car j'avoue que je n'ai pû m'empêcher d'en répandre, en

voyant une pareille résolution. J'espere que vous voudrez bien venir m'en consoler.

A peine pûs - je lire toute cette Lettre , tant je fus saisi des premières lignes. Je montai à Cheval aussi-tôt , non pas pour aller chez Madame de Spinchal , mais pour courir après sa fille. On m'avoit nommé le Couvent où elle devoit être Religieuse , & j'espérois , ou la trouver en chemin , ou y arriver aussi - tôt qu'elle.

Je fis une extrême diligence , & ne l'ayant point rencontrée sur la route , j'allai jusqu'au Couvent , qui n'étoit éloigné que de neuf lieues de chez moi. On me dit qu'elle n'y étoit point arrivée. Je crûs qu'elle auroit pris un autre chemin , & je résolus de l'y attendre. Je demandai la Superieure ; comme elle me parut une fille fort sage , je crûs que je ne ferois point mal de la prévenir sur les motifs qui obligeoient Madame de Spinchal , de faire sa fille Religieuse. Je l'assûrai que je savois de bonne part que cette fille n'avoit nulle vocation , & qu'elle n'obéissoit à sa mere qu'avec une extrême répugnance. Cette Superieure me remercia de cet avis , me promettant qu'elle ne la recevroit point , si les choses étoient telles que je le disois.

Cependant Mademoiselle de Spinchal n'arrivoit point. Je l'attendis tout le jour inutilement. Quand la nuit fut fort avancée, & que je vis qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle arrivât, j'allai m'imaginer que sa mere, pour m'éprouver, m'avoit donné une fausse allarme; que sa fille n'étoit point partie, & que tout ce qu'elle en avoit fait, n'avoit été que pour voir quel parti je prendrois en apprenant cette nouvelle. Je remontai à cheval, défendant à mes gens de dire que je fusse venu à ce Couvent, & faisant semblant d'avoir eu affaire ailleurs. Je revins chez moi, où je n'arrivai qu'au point du jour. Je m'y reposai une heure ou deux, & quand le jour fut assez grand pour croire que je trouverois Madame de Spinchal levée, je remontai à cheval, & je me rendis chez elle. Je lui dis que je n'avois pû venir plutôt, parce qu'une affaire pressée m'avoit occupé la veille chez un de mes voisins. Alors prenant un visage très-indifférent sur ce qui regardoit sa fille; Hé bien, lui dis-je, Madame, elle est donc partie? J'étois très-persuadé en parlant ainsi, qu'elle ne l'étoit pas. Sans cela, je n'aurois pas été maître de moi.

Madame de Spinchal me répondit qu'elle étoit partie au moment qu'elle me l'a-

voit mandé. Je crus encore qu'elle vouloit m'éprouver, & je fis bonne mine ; mais la chose n'étoit que trop véritable, & sa fille n'étoit plus chez elle. Je demandai si elle l'avoit envoyée au Couvent, auquel elle m'avoit toujours dit qu'elle la destinoit. Elle me dit que non, que sa fille en avoit choisi un autre, & qu'elle l'avoit extrêmement priée en partant, de ne m'apprendre jamais le lieu de sa retraite, parce qu'elle vouloit s'épargner l'ennui d'entendre tout ce que je ne manquerois pas de lui dire, pour la détourner de son dessein. Je jugeai que Madame de Spinchal faisoit parler sa fille de la sorte, & que c'étoit elle qui ne vouloit pas que je fusse ce qu'elle étoit devenue. Je ne fis semblant de rien, & me rendant toujours assez maître de ma douleur & de ma surprise pour n'en rien témoigner, je dis à Madame de Spinchal, que puisque les choses étoient ainsi, il ne falloit pas s'en mettre davantage en peine. Cependant je n'épargnai rien pour tâcher de savoir adroitement où sa fille étoit allée, mais il me fut impossible de l'apprendre. Je fis questionner ses domestiques par les miens, & ils dirent tous qu'ils n'en savoient rien.

Je retournai chez moi fort-chagrin, & j'envoyai dès le lendemain dans tous les

Monastères de la Province , pour tâcher de savoir des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal , mais on n'en put rien découvrir. Je ne retournai plus chez sa mere. Elle en fut surprise , & elle m'envoya souvent prier de la voir. Je m'en défendis d'abord sous divers prétextes ; mais enfin , pour m'épargner ses visites & ses lettres , je lui mandai que je ne pouvois me résoudre ni à la voir , ni à l'épouser , après la manière dont elle en avoit usé à l'égard de sa fille ; que j'étois toujours persuadé qu'elle l'avoit sacrifiée , & que le peu d'état qu'elle avoit fait de mes conseils en cette occasion , me faisoit appréhender qu'elle ne voulût me maîtriser , quand elle seroit ma femme ; que d'ailleurs j'avois peu de goût pour un troisième mariage , & trop peu de bien pour elle. Madame de Spinchal me vint voir deux ou trois jours après que je lui eus écrit cette lettre ; & m'abordant sérieusement , elle me dit qu'elle avoit voulu me rendre en main propre , une lettre que sa fille m'écrivoit , par où je pourrois me convaincre de l'injustice de mes reproches. Je pris cette lettre avec précipitation , & j'y lus ces paroles.

Ne vous donnez point la peine , Monsieur , de vous informer où je suis. Vous ne

le saurez que quand j'aurai fait profession. J'ai jugé par la conversation que j'ai eue avec vous , que vous étiez un obstacle à ce que Dieu demande de moi ; & si je vous ai témoigné quelque répugnance pour la vie que je vais embrasser , je ne l'ai fait que pour me défaire plus aisément de vous, Ma Mere n'a aucune part au dessein que j'ai pris , & vous devez continuer à l'estimer. Je vous conjure même de tout mon cœur , de ne plus différer l'accomplissement de vos desseins , & je prie Dieu tous les jours qu'il veuille y mettre sa bénédiction.

Je n'avois jamais vû de l'écriture de Mademoiselle de Spinchal , & je crus en lisant cette lettre , qu'elle pouvoit être supposée , ou qu'en cas qu'elle fût de son écriture , on l'avoit forcée de me l'écrire. Je ne dissimulai point ces soupçons à Madame de Spinchal. Elle en fut en colere contre moi , & nous nous séparâmes assez mal. Trois ou quatre jours après , je lui fis dire que mes affaires ne me permettoient pas de me remarier. Cette femme qui avoit de la passion pour moi , me menaça de me faire repentir de ce que je voulois rompre la promesse que je lui avois donnée , & j'appris qu'elle avoit déterré des papiers , dont elle

vouloit se servir , pour me dépouiller de ma Terre , en suscitant contre moi des chicaneurs , qui prétendoient qu'une partie de cette Terre leur appartenoit pour d'anciennes créances , dont j'avois négligé de faire purger les hypothèques.

C'étoit me ruiner que de me dépouiller de cette Terre. Comme j'étois peu instruit dans les affaires , je craignis que ces chicaneurs ne me fissent de la peine. Je ne perdis point de temps pour m'informer si leurs prétentions étoient bien fondées , & j'allai à Paris pour consulter ce Procès.

Il ne me manquoit , pour me dégoûter du monde , que d'avoir un Procès. Je consultai mon affaire , & quoiqu'on m'assurât que les prétentions de mes parties étoient injustes , on ne laissa pas de m'en faire appréhender la chicane. Je fus allarmé de ce nombre infini de procédures , qu'on me dit absolument nécessaire pour gagner ma Cause , aussi-bien que de l'argent qu'il falloit déboursfer ; & comme Madame de Spinchal me faisoit dire sous main , que si je la voulois épouser , elle me fourniroit les moyens d'accommoder toutes choses , je crus que je pouvois écouter ses propositions , & un mariage , quelque fâcheux qu'il pût être , me paroissoit encore plus supportable qu'un Procès.

Pendant tout ce temps-là, je n'avois pas oublié Mademoiselle de Spinchal, je l'aimois toujours. J'avois relû cent fois la lettre que sa mere m'avoit rendu de sa part, & j'étois toujours demeuré persuadé, que cette lettre n'étoit pas d'elle, ou qu'elle me l'avoit écrite par force.

Quelque envie que j'eusse de posséder cette aimable personne, je ne laissois pas d'avoir dans ma passion des sentimens assez délicats, pour me résoudre à épouser sa mere, pourvû que ce mariage lui servît à sortir d'un état, pour lequel je croyois qu'elle avoit une aversion infinie. C'est ce qui m'obligea, en renouant l'affaire de ce mariage, de demander à Madame de Spinchal qu'elle reprît sa fille. On me promit de sa part que je serois content là-dessus, & que dès que notre mariage seroit fait, je verrois sa fille, & qu'elle ne la feroit pas Religieuse. J'insistai à dire qu'il falloit commencer par me la faire voir, & je m'engageai en honneur d'épouser la mere, dès que je verrois la fille revenue auprès d'elle.

C'étoit, je l'avoue, un effort héroïque, que de donner cette promesse, pour avoir la seule satisfaction de retirer cette fille d'un état malheureux; mais je l'aimois assez pour préférer ses intérêts aux miens; & d'ailleurs,
comme

comme je croyois que ce mariage me délivreroit de mon Procès , je trouvois qu'en donnant à ma Maîtresse une preuve si délicate de mon amour , j'avois encore l'espérance de mettre ordre à mes affaires. Mais ce qui arriva , va faire voir que ce dernier motif avoit bien moins de force que l'autre.

Pendant que j'étois encore à Paris , & que je disputois avec les Agens de Madame de Spinchal , sur la condition sans laquelle je ne voulois point l'épouser , je reçus une lettre de cette Dame , qui me mandoit qu'elle étoit au désespoir , de ce que la mort de sa fille la mettoit hors d'état de me donner la satisfaction que je demandois ; que cette pauvre fille étoit morte en quatre jours , & qu'on attribuoit sa mort à son trop de ferveur , pour les austérités de la Religion.

Ah ! si elle est morte , m'écriai-je , en lisant cette lettre , ce n'est point l'austérité de la Religion , c'est la cruauté de sa mere qui l'a tuée. Et je pourrois épouser cette femme ? Non , quand je devrois être ruiné , je ne l'épouserai pas.

Je ne fis point de réponse à Madame de Spinchal. J'étois trop occupé de la douleur extrême que me donnoit la nouvelle qu'elle m'avoit mandée. J'en fus affligé à la mort , & je ne pouvois m'ôter de l'esprit

la douloureuse idée d'une si aimable personne, mourant de désespoir & de chagrin, dans un état si contraire à ses inclinations.

Je fis dire aux amis de Madame de Spinchal, qu'il ne falloit plus penser à notre mariage; que mon Procès étoit bon, & que je mangerois jusqu'à ma dernière pistole pour en venir à bout. Madame de Spinchal n'ignora plus alors, qu'il falloit que j'aimasse sa fille. Elle avoit su que j'avois été la chercher dans le Couvent, où je croyois qu'on l'avoit envoyée, & la Superieure à qui je m'étois confié, lui avoit rendu compte de ma visite & de mes discours.

Je n'entendis plus parler d'elle. Le mois de Septembre arriva, & mon Procès ayant été remis à la Saint Martin, je me vis en état de retourner chez moi. J'étois si chagrin, que je cherchois avec plaisir toutes les occasions de distraire ma douleur. J'avois un vieux Parent, qui étoit Gouverneur d'une Ville de l'Anjou. Je résolus de l'aller voir en m'en retournant chez moi. Je fus quelque temps chez lui; & un jour lorsque je sortois de l'Eglise d'un Couvent de Filles, qui étoit dans la Ville dont il étoit Gouverneur, & où nous avions été ensemble à la Messe, la Touriere me dit à l'oreille, qu'il y avoit dans ce Couvent une personne qui

m'avoit apperçu dans l'Eglise , & qui vouloit me parler. Je demandai où elle étoit , & ayant laissé mon Parent , la Touriere me mena à un Parloir , où je trouvai une Religieuse , qui me demanda , sans lever le Voile qui lui cachoit le visage , si j'avois connu Mademoiselle de Spinchal. Je lui demandai avec émotion , si elle même la connoissoit. Hélas ! me dit-elle , Monsieur , je dois bien la connoître , puisqu'elle est morte entre mes bras. Elle m'a tant parlé de vous , que sachant que vous étiez ici , j'ai eu la curiosité de vous voir. Ah ! Madame , lui dis-je , à qui parlez-vous , & savez-vous combien j'aimois Mademoiselle de Spinchal ? Je ne pus retenir mes larmes , & je me laissai tomber sur un siège en prononçant ces paroles. La Religieuse me dit : cependant , Monsieur , la pauvre enfant se plaignoit de vous , de n'avoir point eu de vos nouvelles , & rien ne lui tenoit plus au cœur que votre oubli. Elle m'a raconté la conversation que vous eûtes avec elle la veille de son départ , & elle s'attendoit qu'au moins , vous vous informeriez de ce qu'elle étoit devenue. Je racontai alors à cette Religieuse tout ce que j'avois fait pour en avoir des nouvelles , & que même , quand j'avois appris celle de sa mort , j'étois sur le point d'épouser sa mere ,

seulement pour empêcher qu'elle ne fût Religieuse. Ce n'étoit pas là , reprit la Religieuse , le moyen de plaire à Mademoiselle de Spinchal. Elle a bien fait de mourir , car assurément elle n'auroit pû vous pardonner d'avoir épousé sa mere. Je vois bien , dis-je à cette Religieuse , que Mademoiselle de Spinchal ne vous a rien caché , & ce que vous me dites a tant de rapport à ce qu'elle m'avoit dit elle-même , qu'il faut que vous ayez connu toutes ses pensées. Oui , Monsieur , reprit la Religieuse , je l'ai connue à fonds , & je vous dirai , si cela vous fait plaisir , que ce n'étoit que le peu d'espérance d'être à vous , qui l'avoit déterminée , malgré toutes ses répugnances , à se faire Religieuse. Elle a pensé à vous en mourant , & elle m'a mis entre les mains un petit présent qu'elle m'a priée de vous donner , si jamais je vous voyois. Je vais vous le chercher , me dit-elle , & je suis assuré que vous l'aimerez autant que vous pourriez l'aimer elle-même. La Religieuse sortit , me priant de l'attendre un moment. Ses dernières paroles me firent naître des pensées qui m'occupèrent agréablement. Quel est donc ce présent , me disois-je , que j'aimerai autant qu'elle-même ? N'est-ce point que Mademoiselle de Spinchal n'est pas morte , &

que c'est elle qu'elle est allée chercher ? Jamais je n'ai été si agité que je le fus alors , & plus cette espérance me flattoit , plus je craignois de me tromper.

La Religieuse revint , & m'ayant demandé en riant , ce que je lui donnerois pour le présent qu'elle alloit me faire , elle se détourna du côté de la porte du Parloir , en disant : entrez Mademoiselle la ressuscitée.

Il est impossible d'exprimer ce que je sentis dans ce moment. Je vis entrer Mademoiselle de Spinchal. Mes larmes , mes soupirs , ma joie & mes transports m'ôtèrent l'usage de la voix , & je ne conservai que celui des yeux ; encore ne favois-je point s'ils ne me trompoient pas. Quoique Mademoiselle de Spinchal eût de son côté presque les mêmes mouvemens , l'état où elle me vit la rassûra bien-tôt ; & ayant eu plutôt que moi la force de parler , elle me dit qu'elle étoit ravie de me voir sensible à ce qui la regardoit , & que la nouvelle de sa mort m'eût assez affligé , pour me réjouir de la retrouver en vie.

Je ne ferai point le détail de cette conversation. Elle me dit qu'elle avoit appris la fausse nouvelle que sa mere m'avoit mandée , qu'elle étoit sur le point de m'écrire à Paris pour me désabuser , mais qu'elle étoit

ravie que le hazard m'en eût fourni un moyen plus agréable. Elle fut toute étonnée de la Lettre que j'avois reçue de sa part ; & nous vîmes bien que c'étoit un artifice dont sa mere avoit crû devoir se servir pour me la faire oublier. Elle me raconta ensuite comment elle l'avoit fait partir , & qu'elle ne savoit pas elle-même où elle alloit ; quand on l'avoit amenée dans ce Couvent ; qu'elle n'avoit jamais pû se résoudre d'y prendre l'habit ; que sa mere en étoit au désespoir , & ne lui donnoit plus de ses nouvelles ; qu'on lui avoit dit qu'elle m'épouserait bien-tôt , & qu'on lui faisoit esperer qu'on la viendroit reprendre , dès que ce mariage seroit fait. Je lui expliquai les raisons que j'avois eues de donner cette esperance à sa mere. Elle me répondit qu'elle s'étonnoit que j'eusse pû me résoudre à cette extrémité , & me demanda si je n'étois pas maître d'épouser qui je voudrois. Je lui parlai du Procès que l'on m'avoit suscité , & je connus, par le peu de compte qu'elle en fit , que cette fille avoit plus de fermeté que moi , car elle ne me dissimula point que si je l'aimois , je ne devois avoir qu'une seule affaire à cœur , qui étoit de l'épouser elle-même , & de me mettre au-dessus de tout ce qui en pourroit arriver.

Ce fut alors que je connus que je n'étois plus jeune ; car quoique j'aimasse passionnément Mademoiselle de Spinchal , cependant , j'aurois voulu l'épouser sans me faire d'affaires , & l'expérience que j'avois eue tant de fois sur les engagemens où l'on ne consulte que sa passion , balançoit un peu la précipitation de mes desirs.

J'assurai Mademoiselle de Spinchal que je n'épouserois jamais qu'elle ; que j'allois travailler à y réussir d'une manière qui ne commît ni sa réputation ni la mienne ; mais qu'en cas que je ne pusse y parvenir , je lui promettois de l'épouser à quelque prix que ce fût. Nous prîmes ensuite des mesures pour nous écrire , & nous convînmes que personne ne sauroit que je l'avois vûe.

Je ne pus pourtant m'empêcher d'en parler à mon vieux parent. Je crus que Mademoiselle de Spinchal étant dans une Ville dont il étoit Gouverneur , il pourroit lui rendre de bons offices. Je lui recommandai d'en avoir soin pendant mon absence , & je lui expliquai les termes où j'en étois avec elle , lui disant que je la regardois comme une personne que je devois épouser. Il me promit qu'il la verroit , & qu'elle seroit maîtresse de tout

ce qui dépendroit de lui. Je revis encore Mademoiselle de Spinchal, & je m'en allai chez moi après avoir pris congé d'elle.

Cependant Madame de Spinchal fut avertie que j'avois vû sa fille ; & craignant que je ne la fisse enlever, elle envoya des gens pour la reprendre, & la ramener chez elle ; mais dans le fonds l'ordre étoit qu'on la menât dans un autre Couvent. Mademoiselle de Spinchal ayant reçu cet ordre de sa mere refusa d'obéir, & elle se servit de l'autorité du Gouverneur de la Ville où elle étoit, pour empêcher qu'il ne fût exécuté. Il l'avoit vûe plusieurs fois depuis mon départ, mais au lieu de parler pour moi, il n'avoit parlé que pour lui-même. Il en étoit devenu amoureux, & il lui avoit proposé de l'épouser. Il étoit si vieux, que je ne me ferois jamais défié qu'il m'eût joué ce tour-là.

Il dit aux gens que Madame de Spinchal avoit envoyés, qu'il ne pouvoit permettre qu'on lui rendît sa fille, parce qu'il alloit l'épouser ; & il écrivit en même temps à cette Comtesse, pour lui demander son consentement, ajoutant que quand elle le refuseroit, il ne laisseroit pas d'achever le mariage, parce que les choses étoient

étoient trop avancées pour s'en dédire.

Madame de Spinchal auroit eu une belle occasion de se venger de moi, si elle avoit voulu s'en servir. Elle n'avoit qu'à donner son consentement à ce mariage, ou même le laisser faire sans m'avertir ; mais cette mere souhaitoit encore moins me priver de ma Maîtresse, qu'elle ne craignoit que sa fille ne fût mariée. Elle m'envoya la Lettre du vieux Gouverneur, & elle me manda qu'elle n'avoit rien voulu résoudre là-dessus sans me consulter. Elle savoit bien qu'aimant sa fille autant que je l'aimois, je me joindrois à elle pour empêcher ce mariage, & c'est tout ce qu'elle demandoit.

Je ne puis dire combien je fus irrité de la trahison de mon vieux parent, & étonné de n'avoir reçu dans ce contre-temps aucunes nouvelles de Mademoiselle de Spinchal. Je ne fis point de réponse à sa mere, mais je partis aussi-tôt pour aller moi-même empêcher ce mariage. J'arrivai chez mon parent, & je fis semblant d'être encore venu le voir en m'en retournant à Paris. Je ne lui dis rien touchant le dessein qu'il avoit d'épouser ma Maîtresse. Il ne m'en parla point aussi, & ne croyant pas que je l'eusse appris, il me reçut agréa-

blement. Je lui demandai des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal, il me dit qu'il ne pouvoit m'en apprendre, parce qu'il ne la voyoit point, & que depuis quelque temps les Religieuses avoient ordre de sa mere de ne la laisser voir à personne. Je me doutai des raisons qui le faisoient parler de la sorte, & je voulus m'en éclaircir entièrement. J'allai au Couvent où étoit Mademoiselle de Spinchal. Je la demandai, & l'on me dit que je ne pouvois la voir. Je priai qu'on me fît parler à la Religieuse avec laquelle je l'avois vû. Elle vint, & cette fille m'apprit que Mademoiselle de Spinchal devoit épouser dans deux jours le Gouverneur; que les Articles étoient signés, & que jusques-là elle ne vouloit voir personne. Je demandai si Mademoiselle de Spinchal n'avoit point de répugnance à ce mariage, & si elle m'avoit oublié. Elle me répondit que je devois connoître l'inconstance des femmes, qu'elle croyoit que Mademoiselle de Spinchal avoit toujours de l'amitié & de la considération pour moi, mais que lui ayant dit moi-même que je trouvois de grandes difficultés à l'épouser, elle n'avoit pas crû devoir préférer un établissement incertain à celui qui se présenteoit, qui d'ailleurs étoit plus avan-

DE SAINT-EVREMOND. 339
rageux que celui qu'elle auroit en m'épou-
fant.

Je me plaignis, je m'emportai, je conjurai cette Religieuse de faire enforte que je pusse voir Mademoiselle de Spinchal, pour apprendre ses sentimens de sa propre bouche, & j'assurai que si elle étoit changée, je ne m'opposerois point à ce mariage. La Religieuse alla, ou fit semblant d'aller lui demander si elle vouloit me voir. Un moment après elle revint me dire qu'elle n'avoit pû l'amener, mais qu'elle l'avoit priée de m'engager, si j'avois encore quelque considération pour elle, à ne point troubler un mariage, qui dans les circonstances où elle se trouvoit, lui étoit si nécessaire pour se mettre à couvert des persécutions de sa mere.

Je crus que la Religieuse étoit gagnée, & je ne pouvois me persuader que Mademoiselle de Spinchal fût changée à ce point-là. Je résolus de mettre tout en usage pour lui parler. Je commençai par m'informer à la Touriere de quel côté étoit son appartement, & quand j'eus là-dessus toutes les lumières dont je crûs avoir besoin, je cherchai à entrer dans le Couvent, sans être apperçu de personne! Je fûs qu'un Jardinier y alloit travailler tous les jours. J'al-

lai trouver cet homme, & je lui offris de l'argent pour l'obliger de m'y introduire avec lui, sous l'habit d'un garçon Jardinier. Mon argent le persuada, & m'étant déguisé, j'entrai avec lui sans qu'on me reconnût.

Je n'étois point assez aveugle pour ne pas voir la folie qu'il y avoit à un homme de mon âge de m'engager à une action qui auroit à peine été pardonnable à un jeune homme. Je comprenois bien aussi à quel péril je m'exposois, si je venois à être découvert, & combien ce déguisement feroit de tort à la réputation de Mademoiselle de Spinchal; mais comme j'avois résolu de l'épouser, bien loin de craindre les conséquences de mon dessein, je n'aurois pas été fâché, au pis aller, que l'on m'eût trouvé là, parce que je croyois que Mademoiselle de Spinchal seroit après cet éclat obligée, par plus d'une raison, à ne plus penser à un autre mariage. A peine étois-je dans le jardin, que je la vis qui se promenoit dans une allée couverte, avec la Religieuse qui étoit sa confidente. Je fis semblant d'avoir à tailler des arbres dans un endroit de cette allée. Je me mis derrière la palissade, & je m'y amusai, tantôt à couper des branches, tantôt à fouir

la terre , espérant de l'endroit où j'étois pouvoir entendre une partie de leur conversation. Elles me virent , mais me prenant pour un garçon Jardinier , elles continuerent leur promenade & leur discours. J'en entendis assez pour comprendre que Mademoiselle de Spinchal n'étoit pas aussi changée qu'on avoit voulu me le persuader ; car il me sembla qu'elle faisoit des reproches à la Religieuse qui étoit avec elle , de ce qu'elle n'avoit pas voulu qu'elle me vît. Elle lui disoit qu'elle avoit beau lui représenter , que le mariage du Gouverneur lui étoit très-avantageux , qu'elle ne l'épousoit qu'avec une extrême répugnance , & qu'elle auroit crû être bien plus heureuse avec moi.

Je fus ravi de connoître ses sentimens : Mon amour en devint plus violent , & je crûs qu'il ne m'étoit pas impossible de trouver l'occasion de me cacher dans sa chambre , parce que c'étoit le seul endroit où je croyois que je pourrois l'entretenir sans témoins. Je me retirai du lieu d'où je les avois entendues , & ayant encore été quelque temps dans le jardin , j'examinai l'endroit où l'on m'avoit dit qu'étoit son appartement. Je vis que la porte d'un degré qui y conduisoit étoit ouverte. J'entraï

dans cette porte ; je montai l'escalier sans trouver personne , & mon bonheur voulut que la premiere chambre où ce degré me conduisit , se trouva être la chambre de Mademoiselle de Spinchal.

Cette chambre n'étoit fermée qu'à un simple loquet. Je l'ouvris , & je reconnus que c'étoit sa chambre par quelques hardes que je lui avois vûes ; mais j'en fûs bien plus persuadé quand m'étant approché de la table , je trouvai une écritoire ouverte , où il y avoit le commencement d'une Lettre , que je vis bien ne pouvoir être écrite pour un autre que pour moi. En voici les termes.

Quoiqu'on veuille que je vous oublie , je ne puis m'y résoudre , & il faut au moins que je vous dise , que si je me suis rendue aux raisons par lesquelles on a voulu que j'épousasse Monsieur de ce n'a été qu'après de grands combats ; que je ne fais ce mariage , que parce que vous ne m'avez pas fait assez espérer le vôtre , & qu'enfin mon cœur sera toujours le même.

Il y avoit ensuite plusieurs lignes effacées , que je ne m'amusai point à déchiffrer , parce que j'en avois lû assez pour fai-

re ce qui me vint dans l'esprit. Je pris une plume, & voici ce que j'écrivis au bas du papier où elle avoit commencé à écrire,

Si vous ne consentez au mariage dont vous me parlez, que parce que je ne vous ai pas assez fait espérer que je vous épouserois, je suis assuré que vous n'épouserez jamais que moi, car je vous jure par tout ce qu'il y a de plus saint, que je suis prêt de vous épouser.

Ayant écrit ces paroles, je remis le papier où je l'avois trouvé, & je revins dans le jardin où elle se promenoit encore. Je ne voulus pas demeurer plus long-temps dans cette chambre, & ce fut moins par la crainte d'être découvert, que parce que j'eus envie de voir quel effet produiroit ce que j'avois écrit. Je jugeois bien que si elle m'aimoit, elle seroit ravie d'apprendre d'une manière qui devoit lui paroître si surprenante, qu'il ne tenoit qu'à elle de m'épouser, & qu'après l'assurance que je lui donnois, elle auroit assez de courage & de fermeté pour différer au moins d'épouser le Gouverneur, jusqu'à ce qu'elle eût pû se convaincre si ce que je lui mandois étoit sincère.

Je sortis du Couvent avec le Jardinier, qui fut si content de voir que ce qu'il avoit fait pour moi, n'avoit point eu de suites fâcheuses, qu'il me promit de faire la même chose toutes les fois que je voudrois. Je retournai chez mon vieux rival, qui me demanda d'où je venois. Je lui dis que j'avois été rendre visite à un de ses voisins, qui m'avoit appris des nouvelles que j'aurois voulu n'apprendre que de lui; que j'étois ravi qu'il épousât Mademoiselle de Spinchal; qu'il avoit eu tort de m'en faire sinesse, puisqu'il devoit être persuadé que mes affaires ne me permettant pas d'épouser cette aimable personne, je ne pouvois trop me réjouir qu'il fît pour elle, ce que j'aurois voulu faire moi-même.

Ce bon homme crut que je parlois sincèrement, & pour payer mon honnêteté par une autre, il me dit qu'il n'avoit pensé à épouser Mademoiselle de Spinchal, qu'en cas que je le trouvasse bon, & que puisque j'approuvois ce mariage, il vouloit que je fusse de la Nôce, & que même il me mèneroit la voir dès le lendemain. Il fit ce qu'il m'avoit promis, & le lendemain nous allâmes ensemble demander Mademoiselle de Spinchal. Jamais rien ne pouvoit arriver de plus conforme à ce que je sou-

haitois , car je mourois d'envie de voir comment elle me recevroit , & quel effet auroit produit en elle , ce que j'avois écrit au bas de sa Lettre.

Elle vint , & elle me parut avoir un air fort content. Le vieux Gouverneur lui dit qu'il m'avoit appris leur mariage , que j'en avois témoigné une grande joye , & qu'il m'avoit retenu pour être de la Nôce. Elle se douta bien que je le trompois , & elle répondit qu'elle comptoit bien que quand elle se marieroit , je serois effectivement de la Nôce. Elle me regarda en prononçant ces paroles , & je compris qu'elle avoit lû ma Lettre , & qu'en disant que quand elle se marieroit je serois de la Nôce , elle avoit voulu me faire entendre qu'elle comptoit que je l'épouferois. Nous eûmes sur le même ton une conversation , dont il n'y eût qu'elle & moi qui comprissions le véritable sens , car en semblant parler du mariage du Gouverneur , nous ne parlâmes que du nôtre. Cela ne suffisoit pas pour contenter sa curiosité. Elle mouroit d'envie de savoir comment j'avois écrit ce qu'elle avoit trouvé au bas de sa Lettre , mais le Gouverneur ne nous donna pas la liberté de nous expliquer. Tout ce qu'elle put faire dans le moment qu'il sortoit , fut de

me demander depuis quand j'étois forcié. Je lui dis que si elle vouloit se tenir dans sa chambre le lendemain pendant que les Religieuses seroient au Chœur, je lui apprendrois mes sortilèges.

Le lendemain j'allai retrouver mon Jardinier. M'étant déguisé comme la première fois, j'entrai avec lui dans le Couvent, & à l'heure à peu près que j'avois marquée à Mademoiselle de Spinchal, je montai dans sa chambre. Je la trouvai seule. Elle me vit paroître avec autant d'étonnement que si j'avois été un esprit. Je lui racontai comment j'étois déjà venu dans sa chambre, après l'avoir écoutée pendant qu'elle se promenoit avec son amie. Elle me dit de son côté la surprise que lui avoit donnée ma Lettre; qu'elle s'étoit bien doutée qu'il falloit que j'eusse entré dans sa chambre; qu'elle n'en avoit voulu faire confidence à personne, parce que les Religieuses souhaitoient passionnément qu'elle épousât le vieux Gouverneur, espérant que quand elle seroit sa femme elle leur attireroit de la considération; que c'étoit la seule raison pour laquelle elles m'étoient contraires. Elle m'assûra qu'elle m'aimoit toujours, & que quand elle auroit épousé le Gouverneur, elle n'auroit point cessé de

DE SAINT-EVREMOND. 347

m'aimer. Elle me demanda ensuite quelle mesure je prenois pour l'épouser. Je lui dis que je n'en savois point d'autres que de l'enlever. Cette proposition lui fit de la peine, & elle balançoit à s'y résoudre, quand nous fûmes interrompus.

C'étoit une vieille Religieuse qui faisoit la visite. Il n'y eut pas moyen de me cacher, & la bonne Mere fut très-scandalisée de trouver un garçon Jardinier dans la chambre de Mademoiselle de Spinchal. Elle lui dit que j'étois venu lui apporter des fleurs. La vieille Religieuse la gronda fort, & me fit sortir, me menaçant qu'elle s'en plaindroit, & qu'elle feroit défendre que je n'entrasse jamais dans la Maison. Ainsi je fûs obligé de me retirer, sans avoir pû rien conclure avec Mademoiselle de Spinchal, mais je ne doutai pas qu'elle ne dût trouver des prétextes pour reculer son mariage.

Un jour après le même Jardinier qui m'avoit introduit dans le Couvent, vint m'apporter une Lettre de Mademoiselle de Spinchal. Il m'apprit en me la rendant, que la bonne Mere qui m'avoit trouvé dans la chambre, faisoit grand bruit de cette aventure, & qu'on lui avoit défendu d'amener le garçon qu'elle avoit trouvé;

qu'il y avoit même des ordres pour ne plus le laisser entrer. Voici ce que Mademoiselle de Spinchal me mandoit.

Vous avez voulu épouser ma mere pour me témoigner votre amitié. Ne pourrai-je point espérer de vous le même effort pour me laisser épouser Monsieur de Faites-y réflexion. La voye que vous m'avez proposée est très-périlleuse, & quand vous réussiriez à m'enlever, nous n'en serions pas mieux. Ma mere n'épargnera rien pour faire casser un mariage fait contre toutes les règles. Elle continuera à vous faire poursuivre pour l'affaire de votre Terre. Enfin je ne me flatte point que ce dessein puisse avoir un heureux succès, & je serois fâchée d'être cause de toutes les extrémités auxquelles il peut vous exposer. Je vous jure qu'en épousant Monsieur de je ne cesserai point de vous aimer. Il est si vieux qu'il ne peut vivre long-temps, & s'il meurt, je serai en état de vous épouser hautement après sa mort. Je vous découvre sans déguisement tout ce que je pense, & je vous assure que ce n'est pas sans beaucoup de peine que je me résous à ce mariage; mais c'est, ce me semble, ce que je puis faire de mieux pour vous & pour moi. Si je n'ai pas le plaisir d'être votre femme, j'aurai le plaisir de vous voir.

tous les jours , & pour peu que vous preniez soin de tromper le bon homme , vous serez autant de ses amis que de sa femme. Au nom de Dieu , ne nous piquons point de tout hazarder pour nous marier ensemble. On peut s'aimer sans cela. Songez combien cet établissement m'est avantageux , & ayez pitié des malheurs dont il me tirera si vous y consentez ; car je ne ferai à cet égard que ce que vous voudrez , puisque je veux que ma destinée dépende de vous.

Si j'avois été au temps de mes premières aventures , j'aurois crû que cette Lettre étoit une marque du changement de ma Maîtresse , & j'aurois tout hazardé pour empêcher le dessein qu'elle me proposoit , mais je n'étois plus jeune , & je ne pûs me déguiser à moi-même , qu'il y avoit beaucoup de raison à ce que Mademoiselle de Spinchal vouloit faire. Je fûs même flatté par tout ce qu'elle me disoit , & j'espérai que si j'avois la force de consentir qu'elle en épousât un autre , elle sauroit bien m'en récompenser. Enfin , partie par délicatesse , partie par raison , & partie aussi par des motifs moins délicats , je me résolus à ce qu'elle me proposoit. C'étoit le parti le plus avantageux pour elle , & je crûs que

ce ne feroit pas avoir un amour assez délicat, que de l'empêcher de profiter de sa bonne fortune. Ce fut la raison qui l'emporta, & toutes les autres eurent moins de force pour me déterminer, que ce qui regardoit ses intérêts.

Je lui mandai tout ce qu'il falloit pour la persuader à cet égard de la délicatesse, & du désintéressement de ma passion. Elle fut charmée de la manière dont j'en usai, & elle redoubla pour moi ses empressements & ses caresses.

Son mariage ne tarda pas à se faire quand je cessai de le traverser. Elle eut même la consolation de se marier avec le consentement de sa mere, car Madame de Spinchal qui fut que j'étois venu chez mon parent, se crut si assurée que j'empêcherois ce mariage, qu'elle manda qu'elle y donnoit les mains; mais elle fut bien surprise quand elle apprit que deux jours après qu'on eut reçu d'elle ce consentement, sa fille avoit été mariée; que j'avois moi-même assisté à son mariage, & travaillé à le faire réussir.

Elle en fut au desespoir, & elle voulut du moins, n'ayant pû empêcher que sa fille ne fût mariée, la priver du repos & de la douceur de son mariage. Elle trouva le

moyen de faire dire au vieux Gouverneur, qu'en épousant sa fille, il avoit épousé une Maîtresse, que je n'avois mariée que pour la voir & l'aimer plus commodément. Ces avis n'étoient que trop capables de lui donner de la jalousie, quand il n'en auroit pas reçu d'autres; mais tout contribua à me rendre suspect, & il apprit presque en même-temps, que j'avois entré dans le Couvent, pendant que Mademoiselle de Spinchal y étoit encore, & que même j'avois été surpris avec elle dans sa chambre.

Il ne douta plus après cela, qu'il n'eût été pris pour dupe. Je fus averti qu'il vouloit me faire assassiner. C'étoit un homme violent, & je ne jugeai pas à propos de m'exposer à sa violence. Je sortis de chez lui, & je revins chez moi, où j'appris bien-tôt la manière dont la jalousie lui faisoit traiter sa femme. Il n'y avoit aucun mauvais traitement qu'il ne lui fît. Il la tenoit enfermée, & à peine lui donnoit-il les choses les plus nécessaires à la vie. Je fus touché de ce qu'elle souffroit, & je résolus de l'en délivrer.

Je ne voyois nulle apparence d'aller l'enlever de chez son mari. L'entreprise étoit trop périlleuse pour moi, & ç'auroit été m'exposer à une perte évidente, sans que

la personne que je voulois secourir en reçût aucun soulagement. Je crûs qu'il falloit agir par les voyes de la Justice, & trouver quelqu'un qui présentât une Requête pour obtenir la séparation de Mademoiselle de Spinchal, à raison des mauvais traitemens de son mari. Personne ne me parut plus propre à y réussir que sa mere, & je crûs qu'elle pourroit se résoudre à cette démarche si je lui proposois encore de l'épouser. J'étois si touché de ce que sa fille souffroit, & je l'aimois de si bonne foi, que je croi que j'aurois fait ce mariage, si je n'avois pû autrement lui être utile; mais Madame de Spinchal mourut lorsque je me proposois ce dessein, & une autre mort qui suivit de près celle-là, me fit croire que le mérite de ma générosité avoit enfin trouvé sa récompense.

La mort dont je parle, fut celle du vieux Gouverneur. Il ne vécut que dix-huit mois depuis son mariage, & sa femme se trouva presqu'en même-temps héritiere des biens de sa mere, & en possession de tous les avantages que son mari lui avoit faits en l'épousant, c'est-à-dire, qu'elle se vit une assez riche veuve, pour être regardée comme un fort bon parti.

Je ne fus pas des derniers à lui donner
de

de mes nouvelles, en apprenant celle de la mort de son mari. Elle me manda qu'elle n'avoit pas oublié les services que je lui avois rendus, & les promesses qu'elle m'avoit faites. Mais que l'intrigue que nous avions eüe ensemble avoit tant fait de bruit, & que tout le monde étoit si persuadé que j'étois cause des chagrins, & même de la mort de son mari, qu'il n'étoit pas à propos que je parusse si-tôt chez elle, mais qu'elle me donnoit rendez-vous à Paris, où elle devoit se rendre incessamment.

Sa Lettre étoit accompagnée d'une Procuration qu'elle m'envoyoit, pour agir en son nom, dans toutes les affaires que la mort de sa mere lui avoit données dans la Province où j'étois. Je mis ordre à tout, avec d'autant plus de soin que je croyois agir pour moi, & que je regardois la Terre de Spinchal, comme un bien qui devoit bientôt m'appartenir, ne doutant point que nous ne dûssions nous marier si-tôt que je serois à Paris. Je n'y arrivai qu'un mois après elle. Les affaires dont elle m'avoit donné le soin, m'avoient retenu jusques-là. Il y avoit quelques jours qu'elle avoit discontinué de m'écrire, & je ne savois à quoi attribuer son silence, mais je n'en étois point allarmé.

Mon frere aîné étoit mort il y avoit six ou sept mois des blessures qu'il avoit reçues au siège de Sainte-Maure dans l'Archipel , en commandant l'Armée des Vénitiens. Sa mort m'avoit assez touché pour me dégoûter du monde , & j'aurois pris dès ce temps-là le parti de la retraite , si je n'avois aimé Mademoiselle de Spinchal. Mon frere n'avoit laissé qu'un garçon , qui avoit alors vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Il y avoit peu d'hommes de son âge qui eussent plus de mérite. Il étoit parfaitement bien fait. Il avoit servi dès l'âge de quinze ans , ayant suivi son pere à Venise, & dans l'Archipel , & c'étoit lui qui m'avoit apporté les nouvelles de sa mort.

J'étois , quand je les reçûs chez le vieux Gouverneur mon parent , où mon neveu vint me trouver deux ou trois jours après le mariage de Mademoiselle de Spinchal. Il la vit alors , mais je ne m'apperçûs point qu'il eût du penchant pour elle , & qu'elle en eût pour lui. Cependant ils s'aimèrent dès qu'ils se virent , & je devins le seul obstacle de leur amour , & du dessein qu'ils prirent de se marier , lorsque Mademoiselle de Spinchal seroit veuve.

Ils s'étoient vûs tous les jours depuis qu'elle étoit à Paris , & leur passion étoit

au point qu'ils n'étoient occupés qu'à chercher les moyens de se débarrasser de moi. Je n'avois garde de me défier qu'ils fussent ensemble sur le pied où ils étoient. J'étois au contraire très-persuadé que Mademoiselle de Spinchal n'attendoit que mon arrivée pour m'épouser, & l'estime que j'avois pour elle ne me permettoit pas de la soupçonner du moindre changement.

Dès que je fûs arrivé, mon neveu vint me trouver. Je lui demandai des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal. Il me dit qu'il l'avoit vûe quelquefois, mais qu'à dire le vrai elle paroissoit depuis quelque temps peu résolue de m'épouser; que depuis qu'elle étoit à Paris, on lui avoit offert de grands partis, & qu'il croyoit qu'elle avoit plus de vanité & d'ambition que d'amour. Je crûs ce que mon neveu me disoit, & j'y trouvai beaucoup d'apparence, en faisant réflexion qu'il y avoit longtemps qu'elle ne m'avoit écrit. Je le priai de lui représenter adroitement le tort qu'elle se feroit en me manquant de parole, après les obligations qu'elle m'avoit, & les termes où nous étions ensemble. Je lui dis aussi qu'il ne lui témoignât point qu'il m'eût parlé, parce que je voulois avoir la satisfaction de la faire expliquer elle-même.

me , en cas qu'elle fût changée.

J'allai la voir ; elle me reçut avec assez de joye en apparence , mais je remarquai que ma présence l'embarraſſoit. Je lui rendis compte des affaires dont elle m'avoit donné le ſoin , & je lui dis que rien ne s'oppoſoit maintenant au bonheur dont je m'étois toujours flatté. Elle me répondit qu'elle étoit toujours dans les mêmes ſentemens , mais qu'elle croyoit que la bienſéance demandoit qu'elle laiſſât au moins paſſer la premiere année de ſon deuil avant que de ſe remarier. Je lui dis , après avoir été quelque temps ſans parler , que j'étois fâché qu'elle ſe déguiſât avec moi , & que je ſavois que d'autres raiſons que la bienſéance l'obligeoient à différer notre mariage. Comme elle crut que mon neveu m'avoit fait confidence de leur intrigue , elle fut long-temps ſans me répondre , tenant les yeux baiſſés ; & enfin me regardant avec froideur , elle me dit que puifque j'étois ſi bien inſtruit , elle n'avoit rien à me dire.

Je me trouvai alors dans l'état où je m'étois vû tant de fois dans ma vie , lorsque j'avois éprouvé l'inconſtance des femmes. Je vis bien que celle-ci étoit changée , & je regrettai de m'être occupé de

cet amour , & de n'avoir pas mieux suivi les dégoûts du monde , que la mort de mon frere m'avoit encore donnés depuis peu ; mais il me falloit de nouvelles mortifications pour me déterminer. Je quittai Mademoiselle de Spinchal , en lui disant qu'elle ne méritoit pas ma colére , & que puisqu'elle étoit capable de se laisser éblouir par l'espérance d'un établissement plus éclatant que celui qu'elle trouveroit avec moi , elle étoit indigne de mon attachement , & que je voulois , en ne la contraignant point , lui laisser suivre son inconstance & lui donner lieu de s'en repentir. Elle ne me répondit rien , & elle me laissa sortir.

J'allai trouver mon neveu , à qui je dis que les avis qu'il m'avoit donnés n'étoient que trop bien fondés. Je lui expliquai tout le détail de la manière dont j'en avois usé avec Mademoiselle de Spinchal , depuis que nous avions commencé à nous aimer , & je parus si saisi & si affligé , que mon neveu eut du chagrin d'être cause de l'inconstance de ma Maîtresse , & soit qu'il fût assez honnête-homme , pour ne vouloir pas m'enlever une Maîtresse que j'avois si bien méritée , soit qu'il craignît qu'elle n'eût pour lui quelque jour l'inconstance

qu'elle avoit pour moi , il lui écrivit qu'il ne pouvoit se résoudre à me donner une mortification qui m'étoit si sensible ; qu'il m'avoit trop d'obligation pour en user si mal , & qu'absolument il ne l'épouserait jamais , si elle ne trouvoit le moyen de me faire consentir à leur mariage.

Mademoiselle de Spinchal fit une réponse à cette Lettre qui tomba entre mes mains , & que je croi qu'elle fut bien-aise que je visse ; car ce fut celui qui la devoit rendre à mon neveu qui me la donna , ne l'ayant pas trouvé chez moi , où il me dit qu'il étoit venu le chercher. J'avois trop d'intérêt de savoir ce que Mademoiselle de Spinchal pouvoit lui mander , pour ne pas ouvrir cette Lettre. Je la décachetai , & voici comment elle étoit conçûe.

Est-il possible que quand on est à un certain âge , on ne se rende pas justice , & que Monsieur votre Oncle veuille toujours oublier qu'il a soixante ans ? J'ai eu pour lui de la complaisance , il est vrai , & je lui ai laissé prendre toutes les espérances qu'il lui a plu , ne pouvant faire autrement dans la situation où j'étois , mais j'ai aussi toujours eu assez bonne opinion de lui , pour espérer qu'il auroit honte d'être toujours

fou , & de vouloir toujours passer pour jeune. Croit-il nous tromper par les soins qu'il prend de nous cacher son âge , & trouver mauvais que j'aye pour un homme comme vous , des sentimens qu'il seroit , ce me semble , ridicule que j'eusse à mon âge pour un vieillard ? S'il avoit un peu de prudence , voudroit-il s'exposer au sort du mari que j'ai perdu , & avec lequel je n'ai point eu d'autre raison d'être si mal , que parce qu'il , n'étoit plus d'un âge à mériter les soins & la complaisance d'une jeune femme ? D'ailleurs , dequoi peut-il se plaindre , puisque mon attachement ne sort point de sa famille , & s'il a pour vous autant d'amitié que vous dites , n'est-ce pas à lui à faire scrupule de vous enlever votre Maîtresse ? N'est-il pas juste que les vieilles gens soient plus maîtres de leurs passions que les jeunes ? Croyez-moi ; il prendra son parti quand il nous verra mariés , mais s'il ne veut pas le prendre , nous n'aurons pas beaucoup à souffrir de lui ; il est trop vieux pour nous faire longtemps de la peine. Je ne prendrai donc point à la lettre ce que vous me mandez. Je sai mieux expliquer vos intentions ; je vous en estime même davantage , d'avoir cette considération pour un Oncle à qui vous dites que vous avez obligation. Mais quand

360 MEMOIRES DE M.
il seroit vrai que ces égards , que vous dites
que vous voulez avoir pour lui , vous feroient
rompre avec moi , je ne cesserai point de vous
aimer , & jamais je ne serai à un autre , si
je ne puis être à vous.

Pour comprendre combien l'aventure
me parut accablante , il faut se souvenir de
ce que j'ai dit ailleurs , à savoir que ma folie
étoit de vouloir passer pour jeune. Je dirai
donc que ce qui me toucha le plus dans cet-
te Lettre , ne fut point d'y trouver des preu-
ves de l'inconstance de cette femme , ce fu-
rent les insultes qu'elle y faisoit à mon âge.
Les termes de *Vieillard* & de *vicilles gens* ,
& enfin tout ce qui me faisoit souvenir que
je n'étois plus jeune , me furent une injure
si sensible & si humiliante , que je tombai
dans une espèce de confusion , qui m'ôta
pour quelque temps tout autre sentiment.

Je m'enfermai chez moi , & j'ordonnai
qu'on ne laissât entrer personne. Je relûs
cette Lettre vingt fois , & vingt fois je fûs
sur le point de rendre à cette femme , insulte
pour insulte. Je passai le reste du jour dans
ces transports. Je me couchai fort tard , &
je dormis peu. Je repassai , étant au lit , sur
toutes les aventures de ma vie , mais parti-
culièrement sur celle qui m'avoit toujours
le

Le plus occupé , je veux dire , sur l'histoire de ma Carmelite. Il me sembla que je la voyois encore , & que je l'entendois qui me répétoit les termes que j'avois trouvés dans cétte Lettre. *Est-il possible , que vous voulez toujours oublier que vous avez soixante ans ?*

Je me trouvai plus calme le lendemain. Je repris cette Lettre , & l'ayant relûe encore plusieurs fois ; mais après tout , me dis-je à moi-même , pourquoi m'avisai-je de me plaindre de ce qu'on me dit que j'ai soixante ans ? N'est-ce pas une vérité ? N'est-il pas temps que je cesse d'être fou ? Quand deviendrai-je sage , si je ne le suis maintenant ? Oh ! ma chere Carmelite , vous aviez bien raison de me dire autrefois , qu'il n'y avoit rien de solide dans le monde. Ah ! si j'avois suivi vos conseils , & votre exemple , qu'il y a long-temps que j'aurois été sage ! Mais il est encore temps , & puisque je suis vieux , & que ceux-même à qui j'ai voulu plaire , en déguisant mon âge , sont les premiers à me le reprocher , il est juste , que je ne m'expose plus à de pareilles injures. Oh Monde ! je te connois maintenant , & tu ne me tromperas plus.

Je passai encore le reste du jour sans voir

personne , & je pris enfin la résolution de profiter de cette dernière disgrâce , & de rompre tous les liens qui me pouvoient encore attacher. Qui auroit pû croire qu'une injure , qui devoit paroître aussi frivole que celle de me voir reprocher ma vieillesse , eût eu plus de force pour m'arracher du monde , que tout ce que j'avois jamais souffert ? Mais Dieu se sert des moyens les plus surprénans pour nous conduire à ses fins , & je crois qu'il n'y en a guères de plus efficaces , que de le voir confondre notre vanité dans les choses , où nous avons la foiblesse de la faire consister.

Les circonstances de cette injure me la rendoient encore plus sensible. Etre traité de la sorte , par une personne dont je croyois être aimé , & à laquelle je m'étudiois de plaire , étoit un nouveau genre de mortification ; & je connus que si dans tous les temps de la vie , on a lieu de se défier des femmes , c'est un nouvel aveuglement que de prétendre leur plaire , quand on est dans un âge qui n'est plus propre qu'à donner matière à leur malignité , & à leurs railleries.

Mais je fis ensuite réflexion au peu de proportion qu'il y a entre les amusemens des passions , & les désagrémens de la vieillesse ,

& je sentis diminuer le ressentiment que j'avois du procédé de Mademoiselle de Spinchal. Elle me parut plus sage que moi, & je commençai à ne plus lui faire un crime d'une chose qui me paroissoit une preuve de sa raison & de son bon sens. Enfin, ayant résolu de n'être plus le même, toutes choses me parurent avoir, à mon égard, une nouvelle face; & la première preuve que j'eus, que j'allois effectivement changer, fut l'indifférence qui succéda aux troubles, & aux émotions que j'avois senties.

Ayant pris là-dessus mon parti, je voulus m'ôter à moi-même toute espérance de posséder Mademoiselle de Spinchal. Elle paroissoit un bon parti pour mon Neveu, & je voulus le récompenser de la générosité, qui l'avoit fait résoudre à rompre avec elle, à ma considération.

Je le fis venir, & sans lui dire mon dessein, je montai avec lui en Carosse, & j'allai chez Mademoiselle de Spinchal. Nous la trouvâmes seule, & après avoir pris des sièges, je lui parlai en cette sorte.

Vous ne devez pas douter, Madame, que je ne vous aye aimée, & je crois que vous ne doutez point de la sincérité de mon attachement, en voyant tout ce que j'ai fait pour vous. J'ai long-temps crû que mon

bonheur dépendroit de vous épouser , mais Dieu m'a ouvert les yeux , & j'ai reconnu que je n'étois plus d'un âge qui vous convînt. Je ne me plaindrai point de la Lettre que vous avez écrite à mon Neveu , puisque c'est ce qui m'a éclairé , & je vous pardonne la manière dont vous m'y traitez , puisque c'est par là que j'ai appris comment je devois me traiter moi-même. Qu'il n'en soit donc plus parlé , je vous prie ; la voilà , & je vous la rends. Je vous rends avec elle toutes les paroles que vous m'aviez données , & vous êtes libre de vous choisir l'époux qui vous plaira ; mais s'il vous reste quelque souvenir , & quelque reconnoissance de mon amitié , & de mes services , je vous demande que vous m'en donniez des marques , en achevant le mariage que vous avez fait espérer à mon Neveu. Il est digne de vous , & jamais vous ne pouvez faire un meilleur choix. Il a du bien , & outre celui qu'il peut encore espérer de sa Mere , je lui donne ma Terre , & je ne me réserve qu'autant de pension qu'il m'en faut , pour vivre éloigné du monde , dans un lieu qui m'en sépare pour toujours.

Mademoiselle de Spinchal voulut m'interrompre plusieurs fois pendant ce discours , ne sachant si je ne venois point pour

lui faire des reproches, mais elle connut que j'étois sincère, & elle me laissa poursuivre. Quand elle vit que je ne parlois plus, elle me répondit, qu'elle me prioit d'achever de lui donner des marques de ma générosité, en lui permettant de ne point se justifier d'une conduite, dont elle ne pouvoit se souvenir sans confusion; qu'elle auroit toute sa vie pour moi plus d'estime, & de reconnaissance que pour personne, mais que si je voulois que le mariage de mon Neveu lui fût agréable, il ne falloit point que je parlasse, ni de lui donner mon bien, ni de me retirer du monde.

Mon Neveu ne parloit point, & les larmes qu'il n'avoit pû retenir en m'écoutant, lui en ôtoient la liberté. Je crûs, pour abrégger cette conversation, ne devoir plus leur parler que de Dieu, & de la pensée qu'il m'avoit inspirée de ne plus penser qu'à mon salut. Je leur fis là-dessus un discours qui les toucha; & ils connurent bien que mon parti étoit pris, & qu'ils entreprendroient inutilement de m'en détourner. Je les priai de me garder le secret sur le dessein de ma retraite, & nous nous séparâmes pour donner ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour achever leur mariage.

Ma belle Sœur, Mere de mon Neveu,

H h iij

y consentit avec joye. Je donnai ma Terre à mon Neveu , & je pouvois d'autant plus aisément en disposer en sa faveur , qu'elle étoit à moi , & que je n'avois point d'autres héritiers , mon second Frere étant mort en Suede sans enfans.

Leur mariage se fit , & Dieu me donna le courage de ne marquer à cet égard , ni inconstance , ni foiblesse. Je puis même dire que je n'en sentis aucune , & que j'étois étonné de me trouver sur toutes les choses de ce monde , si différent de ce que j'avois été jusques-là. Je fus trois semaines avec eux ; & me souvenant que ma chere Carmelite m'avoit dit autrefois , qu'il ne falloit point s'engager dans une retraite , qu'on ne se fût éprouvé long-temps , j'allai passer trois mois dans une maison Religieuse , sous la conduite d'un homme fort éclairé & fort sage , qui me régla lui-même le lieu & le genre de cette retraite.

Je voulus d'abord me faire Chartreux ; ensuite je pensai à la Trape , mais celui qui me conduisoit , me détourna de l'un & de l'autre dessein , non-seulement à cause de mon âge , mais aussi parce qu'il craignoit pour moi un engagement que je ne pourrois rompre. Il savoit qu'on trouve quelquefois dans ces sortes d'engagemens

des chagrins qui naissent de la contradiction des esprits , & qui occupent , malgré qu'on en ait, d'un autre soin que de celui du salut. Mais aussi ce que je lui racontai du Magistrat qui m'avoit paru soutenir avec peine , une retraite où il étoit souvent visité de ses amis , lui fit craindre pour moi la même peine. Il crut qu'il m'en falloit une où je ne fusse engagé que par le seul desir de mon salut , & où d'un autre côté , je ne visse rien qui me rappellât les idées du monde. C'est ce qui lui fit approuver la pensée que je lui communiquai de me retirer dans un Province , où je n'avois aucune connoissance , & aucune habitude ; parce que n'y étant connu de personne , je ne serois point exposé à des visites , également à craindre , soit qu'elles soient agréables , soit qu'elles soient importunes.

C'est-là où je suis maintenant , & je ne croi pas que je me lasse de m'y cacher ; puisque depuis que j'y suis , je n'ai eu que des jours heureux & tranquilles , & que tout ce que j'ai été obligé de me représenter en écrivant ces Memoires, touchant les amusemens de ma vie , n'a servi qu'à augmenter en moi le mépris du monde , & qu'à me donner un repentir sincère , d'avoir commencé si tard à m'occuper de

368 MEMOIRES DE M.
la seule chose , où j'ai trouvé un véritable
& solide bonheur.

L'Auteur de ces Memoires est mort environ six mois après les avoir écrits. Il les écrivit dans les commencemens de sa retraite , mais ayant eu depuis des occupations plus sérieuses , il se repentit de s'être amusé à cet ouvrage , & il l'auroit mis au feu s'il en eût été le maître ; mais il lui fut dérobé lorsque l'on vit qu'il avoit dessein de le supprimer. Au reste , pour ajouter ce qui manque à l'histoire de sa vie , on croit devoir dire un mot de sa retraite , & de la manière dont il y a vécu jusqu'à sa mort.

Il changea de nom , & comme il étoit dans une Province où personne ne le connoissoit , lui ni sa famille , il ne lui fut pas difficile de passer pour tout autre qu'il n'étoit. Il se déguisa si bien , que ceux avec qui il a vécu , n'ont jamais pû deviner qu'il eût été homme d'épée. Comme il avoit beaucoup d'esprit & d'étude , on étoit persuadé qu'il avoit eu quelque Charge dans la Robe , ou qu'il avoit été auprès de quelque Ambassadeur. La connoissance qu'il avoit des Langues & des Pays étrangers , confirmoit cette opinion , & il ne se mettoit point en peine de la détruire.

DE SAINT-EVREMOND. 369

Le lieu de sa retraite étoit dans l'enceinte d'une Maison Religieuse , où il donnoit une pension modique pour sa nourriture , & il employoit en aumônes le reste du peu de bien qu'il s'étoit réservé. Ses occupations étoient l'Etude & la Priere , & le soin de servir les Religieux , & de cultiver de ses mains un Jardin qui étoit joint à son appartement.

Personne , non pas même son neveu , n'eut connoissance d'abord du lieu qu'il avoit choisi pour se retirer , excepté celui qui lui avoit aidé à faire ce choix , & par les avis duquel il s'est toujours gouverné. Cet homme avoit soin de lui faire tenir sa pension.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit dans cette retraite , quand son neveu en fut informé. Il voulut aller le voir avec sa femme , celle-la même qu'il avoit tant aimée sous le nom de Mademoiselle de Spinchal , mais ce sage Solitaire fit tant , qu'il obtint que son neveu viendroit seul , & de toute sa famille , il n'a jamais vu que lui. Encore même l'obligea-t-il à prendre la précaution de ne point dire qu'il fût son neveu , craignant que cela ne le fist connoître , & ne lui attirât de la considération dans une Province où il vouloit être inconnu.

Ce neveu & sa femme étoient les seules

370 MEMOIRES DE M.

personnes pour lesquelles il eut encore conservé quelque attachement ; mais Dieu lui ôta l'un & l'autre. Son neveu fut tué à l'Armée. Sa femme ne lui survécut que six mois, & ils moururent sans enfans.

Il reconnut en cela la conduite de la Providence, qui avoit permis que pour être plus détaché & plus inconnu, il ne restât personne dans le monde qui pût servir à le faire connoître. Il vit passer les biens de sa famille entre les mains de gens qui ne savoient pas même qu'il fût encore au monde ; & par le peu de soin qu'il prit de ce qui lui appartenoit dans cette succession, il manqua sur la fin de sa vie des choses les plus nécessaires. Il n'eut presque plus pour subsister que la charité des Religieux chez qui il s'étoit retiré, & comme il les trouva très-détachés du monde, il ne s'avisait point de les substituer à sa place, pour disputer les biens qui pouvoient lui appartenir. Il crut que ce seroit mal récompenser les soins qu'ils avoient eus de lui, que de les engager dans un Procès, & de léguer des richesses à des gens qui aimoient à être pauvres. Il se réduisit à leur égard à la qualité de Valet, & c'est dans cette qualité qu'il est mort, inconnu à tout le monde, & si heureux dans le dessein qu'il a eu de se

DE SAINT-EVREMOND. 371

cachez , que le seul homme qui auroit pû le faire connoître , je veux dire celui qui a rédigé ses Memoires , a crû lui devoir toutes les précautions qu'il a prises pour empêcher qu'il ne fût reconnu.

F I N,

63645308

